Brugsch

Histoire d'Égypte



HISTOIRE D'ÉGYPTE

PAR

HENRI BRUGSCH-BEY

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION — HISTOIRE DES DYNASTIES I—XVII.

DEUXIÈME ÉDITION

LEIPZIG
J. C. HINRICHS
1875.

HISTOIRE D'ÉGYPTE

PAR

HENRI BRUGSCH-BEY

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION — HISTOIRE DES DYNASTIES I—XVII

DEUXIÈME ÉDITION



LEIPZIG
J. C. HINRICHS
1875.

Druck von Breitkopf und Härtel in Leipzig.

Table des Matières

contenues dans la première partie.

INTRODUCTION.

L'histoire du pays que nous allons décrire, s'occupera des rois et des familles royales qui ont régné dans la vallée du Nil, ainsi que des événements politiques qui se sont passés dans ce pays pendant soixante siècles. En nous servant des matériaux que les monuments et les livres écrits offrent jusqu'à présent à l'étude, nous commencerons cette histoire par le premier roi du pays nommé *Mena*, et nous la terminerons par le Khédive *Ismaël-Pacha* sous le règne duquel l'Égypte de nos jours jouit d'une activité et d'une prospérité qui rappellent les époques les plus florissantes de l'histoire d'Égypte.

La première partie de notre ouvrage reproduira l'histoire des Égyptiens sous les dynasties pharaoniques. Partant du roi *Mena* elle s'arrêtera à l'époque où le pays subjugué et épuisé par la domination perse, salua Alexandre-le-Grand comme sauveur de ses malheurs, en lui offrant la couronne de la haute et de la basse Égypte.

Cette première partie avait déjà paru il y a douze ans. Nous y avions réuni, dans un aperçu général, les résultats des études et des recherches monumentales sur le vaste domaine de l'ancienne histoire des Égyptiens. La tâche, il faut le dire, était assez difficile et presque au-dessus de nos forces d'avoir voulu présenter au public désireux de connaître l'Égypte antique une esquisse de la vie passée des anciens habitants de la vallée du Nil. Cependant c'était moins notre faute que plutôt celle des monuments qui jusqu'alors étaient mis à la disposition de la science et dont les égyptologues s'efforçaient à déchiffrer les textes. Car l'Égypte ne jouit pas de l'avantage que l'histoire des autres pays du monde offre aux écrivains. Son histoire, défigurée par les traditions classiques des anciens, est presque exclusivement fondée sur l'étude des monuments qui se sont conservés jusqu'à nos jours, et l'on sait que malgré le nombre immense de ces restes, les monuments purement historiques sont bien restreints pour satisfaire tous les désirs des savants et pour résoudre les difficultés de toute espèce qui embarrassent assez souvent la marche des études et empêchent la solution des plus importantes questions.

Cependant on peut dire que les dernières années qui se sont écoulées depuis la publication de notre ouvrage, ont apporté une grande richesse de nouveaux matériaux. On n'a qu'à faire une visite dans le Musée du Khédive à Boulaq, pour découvrir à chaque pas des monuments de la plus haute valeur qui nous permettent d'étendre nos connaissances historiques des époques les plus reculées du monde. C'est surtout cette partie de l'ancien empire qui se compose de la série des rois de Memphis, sur lequel le riche nombre de monuments mis au jour tout récemment, ont jeté une lumière inattendue, sans parler de la trouvaille de ces fameuses tables de Saqqarah et d'Abydos qui tout d'un coup ont

dévoilé la suite inconnue des rois de l'ancien empire rangés dans l'ordre de leur succession. Ajoutons encore que depuis douze ans l'étude des textes égyptiens a fait des progrès si énormes que la langue et l'écriture pharaonique peut être analysée presque aussi bien qu'un texte quelconque rédigé dans une des langues classiques. Muni de tous ces avantages dont nous étions privé à l'époque de la première édition de notre livre sur l'histoire de l'Égypte antique, nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs cette nouvelle publication. Sans vouloir prétendre d'avoir résolu, dans notre modeste travail, les nombreuses difficultés qui s'opposent bien des fois à une foule de questions de la plus haute importance, nous avons du moins la satisfaction d'avoir pu élargir le cadre des faits et des observations que nous soumettons aujourd'hui à la connaissance du public dans les pages suivantes. En comparant cette édition avec la première, le lecteur impartial reconnaîtra facilement que nous avons remanié complètement le premier travail, et de plus, que nous nous sommes abstenu de fournir des hypothèses auxquelles seulement le temps et des découvertes futures pourront substituer les faits.

CHAPITRE I.

ORIGINE DES ANCIENS ÉGYPTIENS. LEURS VOISINS.

Malgré les grands faits historiques et les bouleversements qui pendant un si long espace de temps de soixante siècles ont dû nécessairement altérer la face politique de l'Égypte, l'ancienne race des Égyptiens n'a pas trop changé, et conserve encore aujourd'hui ces traits frappants de physionomie, de mœurs et de coûtumes que les monuments et les récits des auteurs classiques désignent comme particuliers à ce peuple.

L'étude de l'histoire d'une nation ne peut pas être séparée d'une grave et importante question, celle de savoir d'où elle a tiré son origine, où il faut chercher le berceau de son enfance historique. Pour répondre à cette question l'historien ne suffit plus. C'est d'un côté la science de l'anthropologie et de l'autre la linguistique qui par des études comparatives peuvent déterminer d'une manière approximative l'origine des peuples.

Sans vouloir entrer dans les détails des recherches auxquelles l'anthropologie a soumis la question si intéressante sur l'origine de la race égyptienne de l'antiquité, nous pouvons assurer, sans nous exposer à l'erreur, que cette science a prouvé un fait incontestable, c'est que les ancêtres des Égyptiens n'appartiennent pas à une de ces races qui habitent l'Afrique proprement dite. La formation des crânes et les proportions des diverses parties du corps étudiées sur un grand nombre de momies démontrent que les anciens Égyp-

tiens ont dû appartenir à la grande race caucasienne. Avec d'autres nations ils en forment, à ce qu'il paraît, une troisième branche (couschite), différente par certaines particularités des branches dites pélasgique et sémitique. Mais quoiqu'il en soit, il est certain que le berceau de la nation égyptienne doit être cherché dans le centre de l'Asie. A des époques de beaucoup antérieures à tout souvenir historique, et poussés par des causes à nous inconnues, les Égyptiens ont quitté leur sol primitif, en se dirigeant vers l'ouest pour franchir l'isthme de Suez et pour chercher une nouvelle patrie sur les heureux bords du Nil. Les recherches linguistiques sont tout-à-fait d'accord avec ce résultat des études comparatives de l'anthropologiste. La langue des Égyptiens qui s'est conservée non-seulement sur les monuments des Pharaons, mais aussi dans les livres religieux des chrétiens coptes, n'offre aucune analogie avec les langues des peuples de l'Afrique. C'est au contraire que les racines de ses mots et les éléments qui constituent sa grammaire présentent des affinités si frappantes avec les langues indo-germaniques et sémitiques, qu'il est impossible de nier les rapports intimes qui doivent avoir existé entre les Égyptiens et les peuples des races indogermanique et sémitique.

Il est remarquable, et nous ne pouvons passer ce fait sous silence, que certaines traditions grecques veulent chercher en Éthiopie le berceau du peuple égyptien. Suivant une opinion généralement répandue chez les anciens, et soutenue encore par plusieurs historiens modernes, la civilisation égyptienne ne serait due qu'à une colonie de prêtres de la ville de Meroë en Éthiopie. Après avoir descendu le Nil ils se seraient arrêtés et établis en Thébaïde en Égypte en formant le premier État avec un gouvernement théocratique. Quoique cette opinion, basée sur une tradition des anciens, ait été répétée dans les ouvrages historiques des époques suivantes, elle est fausse et dénuée de tout fondement. Ce n'est pas à des prêtres éthiopiens que l'empire égyptien doit la forme de son gouvernement et sa haute civilisation, mais ce sont au contraire les Égyptiens qui les premiers remontèrent le Nil pour fonder en Éthiopie des villes, des forteresses et des temples, et qui propagè-

rent la civilisation égyptienne au beau milieu des tribus de Nègres sauvages. Celui qui parmi les historiens grecs avait raconté que l'Égypte n'était qu'une colonie éthiopienne, avait très-mal compris l'histoire d'Égypte d'une certaine époque dans laquelle un rôle important avait été réservé aux Éthiopiens.

Si l'Égypte, disons-nous, devait son existence politique et sa civilisation à l'Éthiopie, rien de plus probable que de rencontrer dans ce pays des monuments de la plus haute antiquité, et au fur et à mesure qu'on descendrait le Nil de trouver des monuments de dates relativement modernes. Mais, chose étrange, l'étude monumentale nous fournit les preuves incontestables que la série historique des sanctuaires, des tombeaux et des villes égyptiennes construits sur les deux rives du Nil, se *suit dans un ordre chronologique*, de manière que les monuments les plus antiques, les pyramides, se trouvent au nord, au sommet du Delta et de la basse Égypte. Plus on s'approche des cataractes de l'Éthiopie, plus les monuments perdent le cachet de l'antiquité, plus ils révèlent les traces de la décadence de l'art, du goût et de la beauté. Enfin l'art éthiopien lui-même, tel qu'il se présente dans ses restes existant encore aujourd'hui, manque tout-à-fait d'originalité. On reconnaît à la première vue qu'il représente la dégénération du style égyptien mal étudié et assez mal exécuté. L'imitation grossière des connaissances égyptiennes en tout ce qui regarde les sciences et les arts, telle est la hauteur de la civilisation éthiopienne.

D'après le récit des auteurs classiques qui avaient eu l'occasion de visiter l'Égypte antique et de s'entretenir avec ses habitants, les Égyptiens eux-mêmes se croyaient autochtones de leur pays. La fertile vallée du Nil formait, selon leur opinion, le coeur ou le centre du monde entier. A l'ouest il y avait des peuples qui portaient le nom commun de *Ribou* ou *Libou*, les ancêtres des Libyens, mentionnés si souvent dans les livres historiques et géographiques de l'antiquité. Ils habitaient le nord de l'Afrique et touchaient du côté de l'est, aux environs de la branche canopique du Nil, celle de Rosette de nos jours. D'après les monuments ils appartiennent à la race blanche, aux yeux bleus et aux

cheveux blonds, qui, suivant les recherches si intéressantes du général *Faidherbe*, sont venus du nord de l'Europe en envahissant la Libye par les trois presqu'îles de l'Europe dans la Méditerranée.

Il est très-remarquable que des individus appartenant à ce curieux peuple paraissent déjà sur des monuments de la quatrième dynastie de l'empire égyptien, mais alors sous un aspect différent marqué surtout par la couleur brunâtre et parfois grisâtre de leur peau. Ils arrivaient en Égypte pour y exercer le métier de gymnastes et de voltigeurs également comme encore de nos jours des bandes de Moghrabins visitent l'Égypte pour amuser le public avec leurs jeux d'adresse.

La grande masse des peuplades dont la patrie doit être cherchée dans les vastes régions du Nil supérieur à partir de la frontière égyptienne près de la première cataracte, était désignée sur les monuments par le nom générique de *Naḥasou.* Dans les peintures on les représentait avec la peau de couleur noire ou brune, leur costume étant d'une simplicité toute primitive. C'est la race que nous nommons aujourd'hui les Nègres. A la plus haute antiquité leurs tribus s'étendaient jusqu'à la frontière de l'Égypte; à une certaine époque de l'histoire d'Égypte, comme nous allons le voir plus tard, les Nègres appelés dans les textes *Kar* ou *Kal*, peut-être les ancêtres des *Galla* de nos jours, habitaient la contrée la plus méridionale du Soudan pharaonique. Toutes ces peuplades de couleur foncée inquiétaient assez souvent les sujets égyptiens domiciliés dans les parties méridionales, et les rois étaient obligés de les repousser en soutenant des guerres continuelles.

A l'est de l'Égypte, du côté de l'isthme de Suez, il y avait un amas de peuplades que les Égyptiens désignaient par le nom générique des *Amou.* Soit qu'on veuille expliquer ce nom par un mot tout-à-fait semblable des langues sémitiques qui désigne «peuple,» soit qu'on ait recours au mot copte *ame*, (au pluriel *améou*) avec le sens de «bouvier,» toujours est-il que les Égyptiens du temps pharaonique usaient de ce mot avec un certain dédain. C'étaient les païens, les *kafir* ou infidèles de l'époque. Dans les tableaux peints des monuments leur peau est d'une couleur

jaune. Leur costume y offre tantôt une grande simplicité, tantôt il est caractérisé d'une certaine richesse, surtout pour le choix des desseins et des couleurs.

Depuis longtemps la science a reconnu dans ces *Amou* les types de la race sémitique, quoique d'après notre opinion il soit certain que le nom générique des *Amou* embrasse plusieurs peuples qui n'ont aucune relation ni parenté avec le caractère sémitique. Les peuples nommés en égyptien *Kheta* (*χeta*, *χata*), *Khar* ou *Khal* (*χar*, *χal*) et *Routen* ou *Louten* et habitant les contrées septentrionales de la Palestine entre la Méditerranée et la Mésopotamie, apparaissent comme les représentants les plus nobles et les plus civilisés de cette race. Nous devons noter encore comme un fait incontestable que des *Amou*, même aux époques les plus glorieuses de l'histoire d'Égypte occupaient la contrée du Delta dans les environs du lac *Menzaleh* de nos jours. Un grand nombre de villes, de canaux et de lacs situés sur ce terrain, portaient des noms purement sémitiques comme nous allons le prouver plus tard. Le centre de cette colonie d'*Amou* avait le nom de *Zān*. C'est la ville de *Zoan* de la Bible, *Tanis* des auteurs classiques, la même à laquelle *Ramsès* II, qui y fit élever de splendides édifices de plusieurs sanctuaires, donna le nom égyptien de la ville de *Ramsès* si célèbre par sa mention dans l'histoire de la sortie des Juifs.

La plus grande partie de l'histoire d'Égypte, dont nous lisons les hauts faits sur les monuments, s'occupe d'expéditions militaires et de guerres que les Égyptiens, à toutes les époques de leur existence politique, soutinrent contre leurs voisins. Nous verrons dans la suite de notre histoire comment les Pharaons cherchaient à ouvrir des grandes routes dans toutes les directions du monde antique, et comme le principe de leur gloire et de leur puissance est basé sur l'idée d'étendre les frontières de l'Égypte jusqu'aux extrémités de la terre. Aux époques les plus brillantes de leur histoire, des pierres sculptées furent dressées dans la grande plaine de la Mésopotamie, de même que dans les parties les plus inaccessibles de l'intérieur de l'Afrique. C'étaient les monuments qui servaient à rappeler la gloire pharaonique à la postérité.

Il nous reste un mot à dire sur le nom que les Egyptiens avaient choisi pour se désigner eux-mêmes. Nous avions d'abord émis l'opinion que c'était le mot *Rout* ou *Lout*, mais les recherches savantes qu'on a entreprises au sujet de cette appellation, ont donné des preuves contre la probabilité de cette dénomination qui ne comporte que le sens général d'homme. Les Égyptiens s'appelaient eux-mêmes «les hommes de l'Égypte.» Dans un papyrus conservé dans la collection du Musée égyptien à Boulaq que *M. Mariett*e-Bey vient de livrer à la publicité, on trouve un passage infiniment intéressant pour cette expression. L'auteur de l'écrit en question, contenant un traité de morale, se rapporte à la docilité des *Naḥasou* ou Nègres qui, dit-il, apprennent «les langues des *hommes de l'Égypte*, des *Khar* (Phéniciens) et de tous les peuples.» Il en résulte nécessairement que le nom des *hommes de l'Égypte*, servait à désigner les Égyptiens et que cette expression devait être de coûtume.

CHAPITRE II.

NOMS DE L'ÉGYPTE. DIVIION POLITIQUE DU PAYS. CARACTÈRE DES ÉGYPTIENS.

L'Égypte s'appelle dans les textes *Kem* ou *Kemi*, mot qui veut dire «le noir» ou «la terre noire.» Les anciens ont déjà remarqué que le sol de l'Égypte se distingue par sa couleur foncée, et certainement cette particularité n'avait pas échappé aux yeux des Égyptiens. D'un autre côté, et contrairement à la couleur de leur propre terre, ils désignaient les pays libyques par le nom *Tešer* ou du pays rouge. C'est à mille reprises que les inscriptions des monuments nous rappellent les victoires de tel pharaon et la grandeur de sa domination, en se servant de la phrase: «il est maître du pays noir et du pays rouge,» en d'autres termes que son empire embrasse l'Égypte et la Libye. En dehors de l'appellation *Kem* ou *Kemi* il y a une série d'autres noms ayant tous un sens significatif qui servent à nommer l'Égypte. C'est ainsi que le mot *Bak* se rencontre dans les textes; sa traduction littérale a le double sens du pays «de l'oeil sacré» et du pays «de l'olivier.» Le mot *Nahet* désigne d'une autre façon l'Égypte comme le pays «du sycomore.» Tandis que ces expressions sont d'une origine relativement moderne, un autre mot *Tamera* est dejà employé aux époques antiques et avec une certaine préférence pour appeler l'Égypte comme le pays de l'inondation. On s'apercevra facilement que tous ces mots et bien d'autres encore contiennent plutôt des épithètes que de véritables noms, et effectivement leur emploi sous ce rapport est vérifié partout. Malgré tous les efforts qu'on a

faits pour expliquer l'origine égyptienne des noms *Mizrajïm* (d'où l'arabe *Misr*, au singulier) chez les Hébreux, *Muṣur* et *Mudraya* dans les cunéiformes etc. pour l'Égypte, aucun savant n'a réussi jusqu'à présent à en démontrer le prototype égyptien.

L'Égypte antique, était soumise à une division en deux grandes parties l'une portant le nom «du pays du Sud,» l'autre celui «du pays du Nord.» La première est celle que nous appelons la haute Égypte, suivant la coûtume des Grecs, et qui correspond à l'expression *Saïd* donnée par les Arabes à la même contrée. Le pays du Sud commençait par la ville d'*Abou* ou Éléphantine, située sur l'île en face de la ville moderne d'*Assouan*, et sa frontière au nord touchait au district memphitique. L'Égypte du Nord comprenait le reste du pays, le Delta ou la basse Égypte, le pays *Beheire* des Arabes. Cette division, qui existe de nos jours aussi bien comme elle a existé aux temps anciens, n'est ni fortuite ni arbitraire. Elle est fondée non-seulement sur la différence du caractère des habitants, mais aussi sur celle du dialecte de la langue parlée. Pour en citer un exemple, la différence en question est manifestée très-clairement dans un papyrus du musée britannique dont la science doit l'interprétation à la sagacité de M. *Chabas* de Chalon, où l'auteur, dans un passage, compare le langage d'un homme de la basse Égypte avec le dialecte d'un habitant de la haute Égypte, pour caractériser la difficulté et l'obscurité du style d'une composition littéraire.

La division principale de l'Égypte dans les deux parties du Sud et du Nord qui, selon la doctrine théologique des prêtres égyptiens, remonte jusqu'aux temps des dieux, expliquera le nom du «double pays» qui dans les inscriptions désigne l'Égypte, principalement dans les titres si fréquents des pharaons comme «maîtres du double pays.» Car il faut remarquer que la souveraineté des rois d'Égypte se composait des deux royaumes du Sud, l'ancien domaine du dieu *Set*, et du nord, le domaine d'Horus fils d'Osiris, de manière que le pharaon le jour de son intronisation, devait être décoré de la couronne blanche de la haute Égypte et de la couronne rouge de la basse Égypte.

La division du pays ne s'arrêtait pas là, les deux grandes parties ayant encore des subdivisions, des espèces de départements que les Grecs désignaient par le mot *Nomoi*. D'après la plupart des listes datant de l'époque Ptolémaïque, la haute Égypte se composait de vingt-deux départements, tandis que la basse Égypte en contenait vingt. A part le chiffre total de 42, cette division en districts, que les textes égyptiens désignent par les mots *ḥesep* ou *taś*, remonte à la plus haute antiquité; elle est même plus ancienne que ne l'assurent les Grecs qui en attribuent l'origine au roi Sésostris. Dans les tombeaux de l'ancien empire et dans les chapelles funéraires autour des pyramides, on rencontre des textes géographiques qui parfois font mention d'un, de deux ou de plusieurs de ces départements. Leurs limites étaient tracées très-exactement et marquées par des pierres qui indiquaient leurs extrémités vers le midi et vers le nord. Chaque département avait son chef-lieu, la résidence du gouverneur qui, d'après la loi de succession en usage chez les Égyptiens, léguait sa dignité au fils aîné de sa fille aînée, et jouissait de la protection et du culte d'une divinité spéciale dont le sanctuaire formait le centre du service religieux dans le district en question.

Les monuments de l'époque des Ptolémées et des Romains (surtout les temples de Dendérah, d'Edfou et de l'île de Philae) sont extrêmement riches en indications à l'égard de cette matière; ils nous fournissent des tableaux complets dans lesquels sont notés par ordre géographique les nomes, leurs chefs-lieux, leurs terrains, leurs canaux et leurs lacs, leurs divinités et tout ce qui a rapport au culte local. D'après ces précieuses listes monumentales nous avons dressé un tableau qui contient les quarante-deux districts avec leurs chefs-lieux, leurs divinités, et avec d'autres indications (voir l'Appendice N° I). Le lecteur y trouvera tous les renseignements nécessaires pour comprendre les notions géographiques qui regardent l'Égypte et qui reparaîtront dans le courant de notre ouvrage.

L'histoire d'Égypte basée sur les monuments qui ont échappé à l'oubli éternel, nous montre que chaque département formait

en quelque sorte un gouvernement à part. Il arrivait assez souvent que les habitants de l'un, pour cause religieuse ou politique, inquiétaient les habitants de l'autre. Ces hostilités dégénéraient parfois en véritables guerres et il fallait finalement la force militaire pour étouffer les révoltes excitées par l'ambition des prêtres ou des gouverneurs. C'est ainsi qu'on s'expliquera le mieux dans la liste des dynasties égyptiennes composées par Manéthon le brusque changement des familles royales et la différence des nomes dont elles étaient originaires. Ce sont surtout trois districts qui, dans l'histoire de l'Égypte, jouent un rôle très-important. Dans la basse Égypte c'étaient les nomes de Memphis et d'Héliopolis, dans la haute Égypte celui de Thèbes.

Les anciens Égyptiens, de même que leurs descendants qui de nos jours habitent cette «terre noire,» étaient laboureurs. La richesse du pays était fondée sur l'agriculture et sur l'éducation des bestiaux. La première était favorisée par le sol fertile du pays et réglée par les inondations périodiques du Nil. La nourriture du bétail et les soins qu'on lui donnait sont prouvés par le témoignage des monuments. Les parois des chapelles funéraires sont couvertes de milliers de scènes et remplies de textes explicatifs qui nous font connaître tous les travaux des champs et la nourriture des bestiaux. La navigation, comme moyen de transport, y joue encore un rôle important. Anciennement, comme de nos jours, les relations commerciales avaient lieu par la voie du Nil et des canaux. Les pharaons aux plus grandes fêtes de l'année égyptienne naviguaient sur le Nil, et célébraient des cérémonies en l'honneur du labourage. Les prêtres regardaient les instruments aratoires comme des symboles très-mystérieux et, dans leur croyance, ils professaient la conviction que la plus haute félicité après la mort serait celle de labourer les champs-élysées d'Osiris, de s'occuper de son bétail et de naviguer sur les eaux de l'autre monde. Le laboureur, le pasteur et le batelier, voilà les premiers pionniers de la civilisation égyptienne.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans dire quelques mots sur le caractère des anciens Égytiens jugés d'après les indications des monuments. Il y a des personnes très-instruites et même versées

dans les sciences historiques qui dépeignent les Égyptiens comme un peuple grave, sérieux, morne, exclusif, religieux, toujours occupé de l'autre monde et ne faisant nul cas de la vie, en un mot comme les trappistes de l'antiquité. Mais est-il possible que cette terre fertile. que ce fleuve majestueux qui la parcourt, que le ciel pur, que le beau soleil d'Égypte ait pu produire une nation de momies vivantes, un peuple de tristes philosophes, qui ne regardait cette vie que comme un fardeau à s'en débarrasser bientôt? Parcourez l'Égypte, examinez les scènes sculptées ou peintes sur les murailles des chapelles funéraires, consultez les inscriptions gravées sur la pierre ou tracées à l'encre sur le papyrus, et vous serez obligés de modifier votre fausse opinion sur vos philosophes égyptiens. Rien de plus gai, de plus amusant, de plus naïf que ce bon peuple égyptien qui aimait la vie et qui se réjouissait profondément de son existence. Loin de désirer la mort on adressait des prières aux dieux pour conserver la vie et pour accorder une heureuse vieillesse, si possible «jusqu'à l'âge parfait de 110 ans.» On s'adonnait aux plaisirs de toute espèce, on chantait, on buvait, on dansait, on aimait les excursions à la campagne, où la chasse et la pêche étaient des distractions réservées particulièrement à la noblesse. Conforme à ce penchant pour le plaisir, les gais propos, la plaisanterie un peu libre, les bons-mots, la raillerie et le goût moqueur étaient en vogue et les badinages entraient jusque dans les tombeaux. Les maîtres des grandes écoles avaient leur peine à dresser la jeunesse et à supprimer la passion des plaisirs. Le bâton jouait vertement son rôle, si l'exhortation verbale n'avait pas eu de succès, car les sages du pays disaient: «les oreilles d'un jeune homme sont sur son dos.»

La classe inférieure de la population, *la foule*, comme les textes la désignent, s'occupait du labourage, de l'éducation des bestiaux, de la navigation, de la pêche et des divers métiers. On travaillait de bonne heure et d'après les règles du métier, la pierre, les métaux, (l'or, l'argent, le cuivre) le bois, la cuir, on fondait le verre, on filait le lin, on faisait des cordes, on tressait des paniers, on fabriquait de la poterie. Le sculpteur et le peintre exer-

çaient chacun son propre métier. Mais tous ces métiers «puaient,» ils étaient jugés indignes d'un homme comme il faut.

Les domestiques à la cour du pharaon et dans les maisons des grands personnages formaient une classe à part parmi «la foule.» Protégés par leurs maîtres et habitués à l'aspect du luxe et de la vie aisée chez les grands qu'ils servaient, ils se distinguaient favorablement de leur vivant comme après leur mort, les artistes réservant toujours une place au souvenir des domestiques dans les tombeaux de leurs anciens maîtres. Exécuteurs des ordres de ces derniers, ils traitaient dédaigneusement les ouvriers «puants» de la foule, les gens «misérables» de la société.

Il faut citer en cet endroit encore les esclaves, pour la plupart sortis du nombre des prisonniers de guerre, qui formaient un élément très-important de la population et qui se rangeaient, suivant leur position sociale, avec «la foule» des «misérables» ou avec les domestiques des grandes maisons. Nous les voyons labourer le champ avec les pauvres fellahs ou faire partie du cortége des personnes de distinction. Remarquons encore que les traditions monumentales rendent hommage aux Nègres «porteurs des bâtons» qui faisaient l'office des *cawasses* d'aujourd'hui et qui accompagnaient les autorités à leur sortie.

La noblesse, la classe supérieure du peuple égyptien, n'avait rien de commun avec la foule. Elle se composait surtout des membres de la famille du pharaon, dont les plus proches portaient le titre honorifique de *suten-reχ* ou «parent du roi.» Ce sont eux qui occupaient les plus hauts emplois dans l'administration pharaonique et que le souverain s'attachait par des récompenses de toute espèce. Leur fortune se composait de propriétés, de villages et de campagnes. de bestiaux et de domestiques. C'est à eux que les splendides tombeaux solidement construits sur le plateau du désert ou taillés dans le roc de la montagne, doivent leur origine.

L'ambition et la fierté est un trait remarquable dans le caractère des anciens Égyptiens. L'ouvrier rivalisait avec l'ouvrier, le laboureur avec le laboureur, l'employé avec l'employé pour se mériter la satisfaction et les éloges des supérieurs. Dans les écoles

où le pauvre garçon était admis aussi bien que le fils du riche, les professeurs aiment à s'adresser à l'ambition de leurs élèves pour les pousser au travail en leur montrant les honneurs qui un jour attendront le lauréat. Et en effet, aucun obstacle n'empêchait le fils du pauvre d'arriver aux plus hautes places de l'administration, si ses capacités et ses connaissances le distinguaient parmi ses collègues. Dans ce sens la caste n'existait pas, ni descendance ni famille n'entravait la carrière des jeunes gens.

Il faut dire que l'éducation et l'instruction des enfants intéressait les Égyptiens au plus haut degré. Ils y reconnaissaient le seul moyen de faire prospérer le peuple et de remplir la tâche civilisatrice que le destin leur avait réservée. La justice était pour eux au-dessus de tout, et la vertu avait un grand prix à leurs yeux. La loi qui ordonnait «d'adorer les dieux, de vénérer les morts, de donner du pain à l'affamé, de l'eau à celui qui a soif, des vêtements à celui qui en est privé» nous révèle une des plus belles qualités du caractère égyptien, celle de la pitié envers le malheureux. Les 42 lois de la religion égyptienne que renferme le chapitre 125 du «livre des morts» ne le cèdent en rien aux doctrines chrétiennes, et il faut croire, en étudiant les textes des monuments, que le législateur juif, *Moïse*, a rédigé ses lois morales sur le modèle des préceptes religieux des Égyptiens. Dans le courant de cette histoire, nous aurons encore l'occasion de revenir à ces nobles qualités qui ont distingué le caractère égyptien. Mais la médaille avait son revers.

Tout excellent que l'esprit égyptien se présente d'après la peinture que les monuments nous ont laissée, il s'y cache cependant quelques traits vicieux que nous ne pouvons passer sous silence sans nous exposer au reproche d'être flatteur aux dépens de la vérité. Nous ne parlerons pas de ces vices qui proviennent d'un excès des passions, ceux-là sont communs au genre humain. Nous nous adressons plutôt à ces véritables défauts qui tiennent au caractère et qui, chez les anciens Égyptiens, ne manquaient pas de produire leurs effets. La haine, l'envie, l'intrigue, l'orgueil, l'esprit de révolte et de contradiction, la cruauté, l'avarice, voilà

la longue série des défauts que les recherches historiques font reconnaître dans le caractère des anciens habitants de la vallée du Nil. Qu'on se garde bien de croire que le gouvernement pharaonique avait ouvert les portes du paradis terrestre à ses sujets: les habitants y souffraient sous les coups de leurs oppresseurs, et le bâton réglait les affaires entre le fellah et le percepteur de l'impôt. Regardez les masses gigantesques des pyramides, elles vous racontent les pleurs, les douleurs, les souffrances, les misères de toute une population qui a été condamnée à ériger ces monuments de la vanité pharaonique. Trois mille ans n'avaient pu effacer le souvenir des exécrations; lorsque vers l'an 450 avant Jésus-Christ, Hérodote visita les pyramides de *Gizèh*, les Egyptiens lui rappelèrent encore les malédictions de leurs malheureux ancêtres, en s'obstinant à ne vouloir pas même prononcer le nom des rois constructeurs des deux pyramides de *χufu* et de *χāfrā*.

CHAPITRE III.

LA PRÉ-HISTOIRE DE L'ÉGYPTE.

Les savants qui de nos jours font remonter l'histoire du genre humain jusqu'aux époques où les nations vivaient encore dans l'état de sauvages, supposent les trois âges de pierre, de bronze et de fer pour suppléer les regrettables lacunes de toute tradition historique. Quoique nous ne voulions pas nier que tout soit matière à histoire, il faut avouer cependant que l'Égypte se moque aisément de ces âges supposés. La tradition conservée fidèlement sur les monuments de la vallée du Nil, remonte jusqu'au premier âge, celui de pierre, créé par les savants modernes qui ont horreur des vides historiques. Cela veut dire que l'histoire d'Égypte doit être la plus ancienne, que l'Égypte doit être le premier représentant de la civilisation du monde entier. Raison de plus pour nous de suivre les précieuses traces du passé le plus reculé, et de saluer les moindres restes de ces époques comme les plus vénérables souvenirs que le genre humain nous ait légués de ses travaux civilisateurs.

Les Égyptiens, comme les anciens en général, étaient assurément aussi curieux comme nous autres le sommes de connaître la pré-histoire de leur pays. Mais pour eux le souvenir historique était attaché à la personne du souverain. On se demandait donc les princes qui avant le premier pharaon légitime *Mena* avaient régné en Égypte.

L'antiquité ne se souciait guère de ces recherches minutieuses que nous autres modernes avons l'habitude de pratiquer pour éclaircir les ténèbres qui enveloppent les origines des nations. Là

où la tradition historique cessait de fournir les renseignements nécessaires pour reconstruire les époques des origines, le mythe commençait à faire valoir ses droits. L'imagination remplaçait ainsi les faits, l'invention la critique.

N'ayant pu trouver les traces de l'époque antérieure à l'avénement du pharaon *Mena*, les Égyptiens supposaient trois âges qui précédaient successivement le temps de leur premier roi. Le premier âge embrassait, selon leur imagination, la dynastie des dieux, le second la dynastie des demi-dieux, enfin le troisième la dynastie des mânes. C'est l'âge d'or et l'âge d'argent dans les fictions poétiques des Grecs.

La théologie des prêtres égyptiens ne manquait pas de fournir les personnages divins qui se succédaient dans ces trois dynasties. Le calcul astrologique, basé sur la durée des périodes sothiaques, ajoutait aux noms les années de règne des souverains imaginaires. Selon les différents systèmes adoptés par les prêtres soit à Memphis, soit à Thèbes, soit dans une autre ville de l'Égypte, il y avait des variations pour les noms des divins dynastes et pour les chiffres exprimant la durée de leur règne supposé.

Pour donner un exemple de ces systèmes, le lecteur nous permettra de lui citer la dynastie des dieux d'après la doctrine des prêtres de Thèbes et de Memphis. Nous ajoutons aux noms égyptiens des dieux les noms des divinités classiques qui leur correspondent, en nous dispensant de l'addition des chiffres.

Dynastie des dieux

d'après la doctrine thébaine,	d'après la doctrine memphitique
1. *Amon-rā* « le roi des dieux » (Jupiter).	1. *Pataḥ* (Vulcanus).
2. *Mont*, fils d'Amon (Mars).	2. *Rā*, fils de *Pataḥ* (Sol).
3. *Śu*, fils de *Rā* (Agathodaemon).	3. *Śu*, fils de *Rā* (Agathodaemon).
4. *Seb* ou *Qeb* (Saturnus).	4. *Seb* (Saturnus).
5. *Osiris*, fils de *Seb* (Bacchus).	5. *Osiris*, fils de *Seb* (Bacchus).
6. *Horus*, fils d'Osiris (Apollo).	6. *Set*, fils d'Osiris (Typhon).
	7. *Horus*, fils d'Osiris (Apollo).

Celui qui est initié dans les mystères de la théologie des anciens Égyptiens et qui examinera attentivement les noms des dieux et la suite de leur succession, fera des observations très-curieuses pour s'expliquer la composition de la dynastie des dieux.

Le dieu *Pataḥ* de Memphis, que les inscriptions caractérisent trés-distinctement par le titre de «père des dieux», est l'architecte par excellence. C'est ce qui est indiqué déjà par son nom, *pataḥ* ayant le sens du mot «architecte, formateur, constructeur,» comme de l'autre côté par les épithètes bien significatives comme p. ex. dans cette légende relative à la personne divine de *Pataḥ*: «il est le chef de la société des dieux, qui a créé les êtres, toutes les choses existent après qu'il existe, il est le maître de la vérité et le roi des dieux» (texte de Dendérah). Un autre texte gravé sur les murailles du temple de Philae l'appelle: «celui qui a créé les «êtres, qui a formé les hommes et les dieux de ses propres mains.» Encore une autre légende du même endroit s'énonce ainsi sur la même divinité: «c'est le père des commencements, qui a créé l'oeuf «du soleil et de la lune», tandis qu'un troisième texte de Philae l'intitule: «le pére de tous les dieux, le premier existant.» Ces exemples suffiront pour prouver la place du dieu *Pataḥ* à la tête de la dynastie divine. C'est le dieu créateur, existant avant la création de l'univers, son oeuvre.

Le dieu *Rā,* le soleil, son successeur est qualifié dans plusieurs textes contenant des hymnes religieux, comme «une créature du dieu *Pataḥ*». Selon les doctrines adoptées dans les différents sanctuaires de l'Égypte, ce dieu porte les noms de *χnum-rā*, *Amon-rā*, *Sebek-rā*, *χem-rā*, *Hor-rā*, etc., qui ne sont que des dénominations locales de la même divinité. *Rā* est le soleil et le représentant du *feu* dans la série des quatre éléments. Dans un autre sens plus philosophique il symbolise l'existence par excellence, «ce qui est ce jour, le présent.»

Son fils et successeur *Schou* (*Šu*) rappelle par son nom l'idée du *vide* ou du *sec*. Comme élément cette divinité est identique à l'*air*.

Le dieu *Seb*, qui dans un texte calendrique du temple d'*Esnèh* est nommé «fils de *Šu*,» rappelle par le son de son nom la racine *seb* qui, en langue égyptienne, désigne «l'étoile» et «le temps.» La comparaison du dieu *Seb* avec le dieu Cronus des anciens s'explique très-bien à ce point de vue. Il faut dire cependant que les monuments nous forcent à reconnaître dans le dieu *Seb* la personnification de la *terre* et le représentant de la terre dans la série des quatre éléments.

Son fils *Osiris*, divinité adorée dans la plupart des nomes du pays, à l'exception de trois, figure comme l'élément de *l'eau*. Sous un point de vue plus philosophique ce dieu symbolise l'existence terminée, «ce qui était hier, le passé.»

Sans nous arrêter à la personne divine de *Set* qui nous occupera plus tard, nous passons à *Ḥor* (Horus, Apollon), fils d'Osiris et de sa femme *Isis*. Dans la philosophie égyptienne il symbolise l'existence à recommencer, «la nouvelle vie, ce qui sera demain, le futur.» C'est le type du roi successeur, comme *Rā* celui du roi régnant et *Osiris* du roi mort. Il y a toute une légende sur son histoire qui est distinguée principalement par ses combats contre le dieu *Set*, son frère, pour venger la mort de leur père Osiris causée par le parricide *Set*. *Ḥor* remporte finalement la victoire et «les deux mondes,» c'est-à-dire la haute et la basse Égypte, se trouvent réunis sous son sceptre. Dans les termes du langage officiel des monuments les pharaons à leur avénement devaient accomplir des cérémonies prescrites par la loi religieuse et modelées sur la tradition de l'intronisation du dieu *Horus*.

Les monuments, y compris les papyrus, font assez souvent mention des dieux rois que nous venons de nommer, et il est très-remarquable qu'alors ils les traitent comme de véritables pharaons. Ils portent leur nom de famille, leur nom officiel et leurs titres à l'instar de ceux des rois d'Égypte, que le dieu *Thoth*, l'hiérogrammate des dieux, est censé être chargé par *Rā* de composer. Ils ont leur histoire à eux que les hiérogrammates consignaient dans les annales des temples, ils prennent leurs épouses royales et procréent une famille quelquefois assez nombreuse. A vrai dire, toutes ces

fictions n'ont pas le moindre fondement historique, elles ne jettent aucune lumière sur l'époque qui précéda et qui prépara le temps de *Mena*, mais elles nous servent de témoignages que les anciens Égyptiens possédaient le sentiment historique et qu'ils ne désiraient rien tant que de conserver à la postérité la mémoire des temps passés.

Par les monuments nous savons peu de chose des deux dynasties qui suivirent celle des dieux et qui, dans les extraits grecs de l'ouvrage de Manéthon, sont désignées comme les dynasties des demi-dieux et des mânes. Malheureusement les fragments du papyrus de Turin (contenant comme on sait la liste des rois d'Égypte par ordre chronologique) n'ont pas conservé des notions sur les divinités royales qui appartenaient à une de ces dynasties. Un seul fragment cependant laisse entrevoir que les animaux sacrés (tels que les taureaux Apis de Memphis et Mnévis d'Héliopolis) étaient du nombre des dynastes divins. La science n'a pas encore décidé la question, si les personnages de ces maisons royales sont les mêmes qui, dans le canon de Turin et sur d'autres monuments d'origine égyptienne, s'appellent *Ḥor-šesu*, mot qui veut dire «les successeurs d'Horus.» Les inscriptious font trés-souvent allusion à leur époque, comme si nous parlions d'un temps immémorial.

Sans nous occuper plus longtemps de ces êtres imaginaires, il faut avouer que la pré-histoire d'Égypte a existé réellement, mais que les monuments ne contiennent rien sur l'état du pays à cette époque. Tout ce qu'il est permis de supposer, c'est que la pré-histoire d'Égypte représente nécessairement le temps du développement des arts et métiers, des connaissances humaines et de la formation de classes supérieures et inférieures dans la société. Ce travail fini, l'Égypte ne tarde pas à se présenter sur le grand théâtre de l'histoire du monde. A la première scène déjà chacun est à son poste, chacun joue son rôle avec cette perfection qui, encore de nos jours, excite la plus haute admiration des spectateurs modernes.

CHAPITRE IV.

CHRONOLOGIE DU TEMPS DES PHARAONS

Si le lecteur qui désire connaître les dates chronologiques de l'histoire d'Égypte, se donne la peine d'examiner les systèmes du calcul des temps établis jusqu'à présent, il doit être frappé de la diversité des opinions émises là-dessus par les savants de l'école moderne. C'est ainsi que, pour fixer l'avénement de *Mena*, les savants allemands qui suivent, ont calculé les dates que voici :

Boeckh l'an 5702 av. notre ère,
Unger » 5613,
Brugsch » 4455,
Lauth » 4157 av. notre ère,
Lepsius » 3892,
Bunsen » 3623.

La différence entre les limites extrêmes est énorme, elle n'est pas moins de 2079 années. C'est comme si soixante siècles après nous les savants se disputaient sur l'époque de l'empereur romain Auguste qui, comme on sait, monta sur le trône l'an 30 avant notre ère, les uns prétendant que son avénement avait eu lieu 207 ans avant J.-C.; les autres, au contraire, 1872 ans après la naissance du Christ. Cependant aussi l'erreur a ses limites et nous en démontrerons la cause. Les calculs en question sont basés sur les chiffres contenus dans les extraits de l'ouvrage du prêtre Manéthon sur l'histoire d'Égypte. En profitant des annales conservées dans les temples, ce savant avait rédigé en grec l'histoire des pharaons. Son livre contenait un tableau des rois du pays, divisé en trente dynasties, avec leurs noms, la durée de leur règne et les sommes

totales de la durée des dynasties. Peu connu des auteurs classiques cet ouvrage a été extrait par des écrivains ecclésiastiques; plus tard les copistes, soit par erreur, soit avec intention, ont défiguré les noms et les chiffres et c'est ainsi que nous ne possédons aujourd'hui que les débris de la liste royale de Manéthon. La véracité de l'original et l'authenticité des sources était prouvée par le déchiffrement des textes égyptiens; la liste des rois de Manéthon servait de guide pour assigner leur place aux noms royaux lus sur les monuments et pour rectifier mainte erreur de copie dans l'orthographe des noms propres. Les recherches minutieuses auxquelles les savants soumettaient la succession des pharaons et l'ordre chronologique des dynasties, démontrait la nécessité absolue de supposer, dans la liste manéthonienne, des dynasties contemporaines et collatérales, et ainsi de diminuer la somme totale de la durée des trente dynasties. Malgré toutes ces découvertes, les chiffres sont dans un état déplorable; et. selon la nature du calcul basé sur la durée des règnes, un seul chiffre rectifié change nécessairement la computation des sommes générales. Ce n'est qu'à partir de la 26me dynastie que la chronologie est fondée sur des dates qui laissent peu à désirer pour leur exactitude.

La grande généalogie de 22 architectes à la cour pharaonique sur laquelle, dans la première édition de notre histoire, nous avons attiré l'attention des savants, et qui se termine par l'individu du nom *χnum-àb-rā* vivant l'an 27 du règne de *Darius* Ier, a donné lieu à une nouvelle méthode de fixer approximativement les dates chronologiques antérieures à la 26me dynastie par l'étude des séries généalogiques. C'est un savant Suédois, M. *Lieblein* qui, dans ses dernières publications, a adopté cette méthode généalogique. La valeur de cet élément correcteur est incontestable, et les preuves qu'il propose militent tout à fait en faveur de sa cause. En supposant qu'un siècle embrasse trois généalogies, d'après le procédé du père de l'histoire Hérodote, nous avons un moyen de déterminer approximativement le nombre d'années qui se sont écoulées depuis *Mena* jusqu'à la fin de la 12me dynastie, et depuis le commencement de la 18me dynastie jusqu'à la fin de la 26me. A ceux qui nous oppo-

sent la remarque que la série des rois contenus dans la table d'Abydos ne présente pas la succession directe de père en fils et que l'idée généalogique doit être exclue de cette liste, nous ferons observer que la table en question ne contient qu'un choix de rois légitimes, que les rois qui n'ont régné que peu de temps ou qui ont été censés illégitimes sont éliminés, de manière que la durée de 100 ans pour 3 règnes consécutifs de la table, sera plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

La nouvelle table d'Abydos, découverte il y a neuf années dans un des compartiments du temple de *Seti* Ier à Harabat-el-Madfouneh, énumère en ordre successif 65 rois jusqu'au dernier pharaon de la 12me dynastie de Manéthon. Ces rois représenteraient ainsi $\frac{65}{3} \times 100$ ou 2166 années, sauf la fraction dont nous nous passerons dans notre comput.

Les rois de la 18me dynastie jusqu'au pharaon Ramsès II de la 19me sont au nombre de 12, d'après la même table d'Abydos. D'un autre côté le nombre des architectes, à partir de *Nofer-mennu*, petit-fils de l'architecte *Bokenχonsu* qui vivait sous le règne de *Seti* Ier, jusqu'à leur descendant *Aāḥmes-sa-nit*, père de *χnum-àb-rā* dont nous avons cité plus haut une inscription de l'an 27 de *Darius* Ier) est de dix-neuf. Nous avons donc $12 + 19 = 31$ généalogies ou $\frac{31}{3} \times 100 = 1033^1/_3$ années à enrégistrer pour la seconde époque. La 18me dynastie aurait commencé $1033^1/_3$ ans avant l'an 525 avant J.-C., c'est-à-dire l'an 1558, ce qui est un peu au-dessous des chiffres adoptés par les chronologues pour cette époque, qui débute d'après *Boeckh* en 1655, d'après *Bunsen* en 1625, d'après *Lepsius* en 1684, d'après *Unger* en 1796 avant notre ère.

Selon la table d'Abydos les rois de la douzième et de la dix-huitième dynastie de Manéthon se succèdent sans le moindre intervalle, d'accord avec la remarque judicieuse de *Mariette*-Bey que les noms propres des personnages de la 12me, et surtout de la 11me dynastie, se rencontrent également sur les monuments du commencement de la 18me dynastie, et de plus qu'aux deux époques

indiquées le caractère des cercueils, des ornements et du style est tout à fait identique. Il y a là certainement une énigme à résoudre sans que nous ayons les moyens d'arriver à la solution.

Supposons pour un moment le saut de la 12me à la 18me dynastie, selon la table d'Abydos, nous arriverions pour le commencement de l'empire égyptien vers l'an 3724 avant J.-C. (2166 années avant 1558). Mais en adoptant le nombre de 500 années comme la moyenne pour le temps écoulé depuis la fin de la 12me dynastie jusqu'au commencement de la 18me, il en résulte que *Mena* aurait monté sur le trône 500 années avant 3724, c'est-à-dire vers 4224 avant notre ère.

Il y a eu des savants qui ont cru découvrir un autre expédient pour fixer plusieurs dates de l'histoire d'Égypte en se servant du calcul astronomique. Le règne d'un roi *Ménophrès* sous lequel, d'après une tradition des anciens, une nouvelle période sothiaque a recommencé, après la date du lever de l'étoile Sirius, la Sothis des Égyptiens, rapportée sous trois rois du nom de Ramsès sur des monuments contemporains de leur époque, et à la fin quelques autres indications de nature astronomique ont donné lieu à des calculs très-compliqués sans que la critique ait dit son dernier mot sur leur valeur historique.

Les difficultés pour préciser les époques de l'histoire d'Égypte au lieu de diminuer, augmentent de jour en jour, et de nouvelles questions à résoudre se mêlent aux discussions chronologiques. Les anciens Égyptiens, se demande-t-on, par exemple, avaient-ils adopté la même forme de calendrier à *toutes* les époques de l'antiquité, avaient-ils connaissance de la période sothiaque ou de n'importe quelle autre période, leurs tables de levers de constellations du ciel égyptien sont-elles dressées dans le but de représenter la position des astres pour une certaine époque du règne de tel pharaon? Voilà des questions de la plus haute importance qui jusqu'à présent attendent leur solution.

Peut-être, si le papyrus de Turin contenant le canon des rois d'Égypte était conservé, que nous serions à même d'établir la chronologie de l'époque la plus ancienne de l'histoire d'Égypte.

Mais à l'heure qu'il est, nul mortel n'est capable de lever les difficultés qui naissent de la tâche de vouloir reconstruire le tableau du canon royal moyennant les fragments du papyrus de Turin.

Il nous manque trop d'éléments nécessaires pour combler les lacunes et pour compléter les monuments historiques, surtout ceux des anciennes dynasties, qui sont trop rares pour être consultés avec succès. En outre il est certain que les séries des rois que le canon nous a conservées, sont dressées selon des vues particulières. Il est vrai qu'on y cite les années, les mois et les jours de règne de tels rois, mais l'auteur du papyrus s'est abstenu, par exemple, de rendre compte des règnes simultanés de deux rois, le père et le fils, qui sont prouvés, pour plusieurs dynasties, de la manière la plus authentique par les inscriptions.

Le tableau chronologique que nous avons dressé et que le lecteur trouvera dans l'Appendice No. II, à la fin de cet ouvrage, est présenté avec une extrême réserve. En général les chiffres proposés pour les diverses dynasties auront l'avantage de ne pas exagérer l'âge des monuments, et de plus de ne pas trop blesser les scrupules de ceux qui aiment à maintenir la personne historique du père Adam.

CHAPITRE V.

LE PREMIER PHARAON MENA ET L'ANCIEN EMPIRE.

Il y avait dans le huitième district de la haute Égypte, un peu éloignée du Nil, vers la montagne libyque, une modeste ville que les Égyptiens appelaient [hiéroglyphes] *Teni*, nom que les Grecs transcrivaient par *This* ou *Thinis*. C'est l'ancienne métropole du 8me nome. Située tout près de la grande ville d'Abydos, elle ne formait peut-être qu'un quartier séparé de cette ville si renommée, à en croire les textes égyptiens. La ville de *Teni* vénérait spécialement le dieu *Anḥour* appelé *Onouris* par les Grecs qui le comparaient à leur dieu guerrier Arès, tandis que la ville d'Abydos s'occupait du service funéraire du dieu Osiris. Aujourd'hui ces deux localités ont disparu du sol, mais leur souvenir s'est conservé dans la présence d'une vaste nécropole et dans les ruines splendides de plusieurs sanctuaires qui se trouvent sur la lisière du désert à l'endroit nommé Harabât-el-Madfouneh par les habitants modernes de cette contrée.

Quoique nous ayons très-peu de chose à rapporter sur l'histoire de la ville de *Teni* qui à la basse époque, sous la domination romaine, n'était connue que par ses teinturiers en pourpre, elle doit avoir joui d'une très-grande renommée chez les anciens Égyptiens. Encore au temps de la dix-neuvième dynasties les plus hauts fonctionnaires de sang royal étaient distingués par le titre de «princes de *Teni*,» comme on disait «princes de *Kuś*» et princes de *Neχeb* (Eileithyiapolis). La gloire de cette ville se fonda indubitablement sur la circonstance que le premier roi des Égyptiens

et ses successeurs qui composent les deux premières dynasties, d'après l'énumération de *Manéthon*, descendaient d'une famille native de cet endroit. Ce roi que les auteurs classiques appellent indifférement Min, Ménis, Meines, Meinios, et Menerés portait chez les Égyptiens le nom de *Mena*, appellation qui se traduirait le mieux par le mot français «stable.» Tout ce que nous savons de lui se borne à quelques notices que nous devons à des auteurs grecs. Selon eux ce pharaon était le premier législateur des Égyptiens, mais on l'accusait d'avoir perverti les bonnes moeurs des temps passés en remplaçant la sobriété et une manière simple de vivre par un luxe royal et par une splendeur somptueuse. On racontait à cet égard que beaucoup de temps après lui un roi nommé Technactis (ou Tnephachthus), le père du malheureux roi Bocchoris, ayant éprouvé pendant une expédition contre les Arabes révoltés les bienfaits d'un modeste repas et d'une couche de paille, fut tellement dégoûté de la façon royale de vivre, qu'il adopta dès lors la plus simple frugalité. Il ordonna même à la caste sacerdotale de graver sur une pierre un décret contenant des malédictions prononcées contre le roi *Mena*, et de la placer dans le temple d'Amon à Thèbes.

Selon les mêmes traditions ce pharaon régla le premier le culte des dieux et le service des temples. C'est lui qui fonda la capitale de l'ancien empire, la ville de Memphis, après avoir changé le cours du fleuve pour élargir le terrain qui devait contenir la nouvelle résidence. Par la construction d'une digue gigantesque, le Nil qui, avant le règne de ce roi, coulait près de la chaîne libyque, fut porté plus à l'est; son ancien lit fut comblé, et c'est ainsi que Memphis gagna son emplacement. Cette histoire n'a rien qui puisse surprendre ou étonner. Encore de nos jours on a réussi à combler un bras du Nil et à réunir l'île en face de Boulaq aux terrains de l'autre côté situés vers l'ouest.

Monsieur *Linant-Bey*, une des gloires de l'Égypte moderne, a émis l'opinion fondée sur un examen de la formation du terrain, que la grande digue de *Cocheiche* est probablement celle que le

roi *Mena* fit construire pour donner au Nil sa direction vers l'est. Aujourd'hui cette digue sert à retenir toutes les eaux d'inondation qui arrivent de la haute Égypte. Au moyen de grands déversoirs pratiqués dans la digue on les laisse écouler dans la basse Égypte ou dans le Nil selon les besoins. C'est ainsi qu'est occasionné un complément d'inondation dans les bassins inférieurs, et un surcroît de hauteur dans le niveau du fleuve qui, aux environs du Caire, s'élève quelquefois jusqu'à un mètre. M. Linant-Bey veut reconnaître l'endroit où le Nil fut rejeté vers l'est, à deux milles au sud de Memphis.

Sur cet emplacement Mena fit construire la nouvelle ville avec ses maisons, ses fortifications et ses temples. Les Égyptiens, comme en général les anciens, commençaient la fondation de leurs villes par la construction d'un temple qui formait le centre de la ville à fonder. De nouveaux temples érigés après donnaient l'occasion de créer de nouveaux quartiers qui s'étendaient autour du centre avec lequel ils formaient une seule ville. Les noms donnés à ces sanctuaires s'appliquaient aussi aux colonies dans leur voisinage, et c'est ainsi que plusieurs noms peuvent rappeler la mention d'une seule ville. Chez les Égyptiens et dans les légendes hiéroglyphiques les noms : *Ḥa-Pataḥ* «le temple de Patah.» *Ḥa-Ka-Pataḥ* «le temple du culte de Patah.» *Ḥa-Pataḥ-Sokar* «le temple de *Patah-Sokar*,» *Ta-ānχ* «la terre de la vie,» *Men-nofer* «la bonne station» et encore d'autres désignent Memphis, mais toujours par rapport à un certain quartier de la ville. Le nom de *Mennofer* [hiéroglyphes] est le plus commun et le plus connu. Les Grecs en faisaient *Memphis* et les Coptes *Memphi*, tandis que dans les cunéiformes l'appellation égyptienne est rendue par *Mimpi*. Les traces du nom antique se sont conservées très-lucidement dans le nom moderne de *Tel-Monf* par lequel les Arabes d'aujourd'hui désignent un monceau de décombres sur l'emplacement de l'ancienne ville.

Tout ce qui en reste aujourd'hui se compose de quelques pierres de construction, d'un nombre de débris de statues et de

colonnes, et d'une foule de collines et de monticules qui laissent reconnaître les ruines d'anciennes maisons. Ceux parmi les voyageurs qui visitent les restes de Memphis avec l'espoir d'y rencontrer des vestiges dignes de renommée, seront peu satisfaits du triste aspect qui s'offre à leurs regards.

Le grand temple de Ptah, le centre de la ville, avait son emplacement du côté du midi de la plaine salée qui s'étend entre le *Koum-el-Khanzir* à l'est, et entre l'endroit appelé *El-Qasrieh* à l'ouest. Son axe suivait la direction du sud au nord, et le colosse de *Ramsès* II couché dans un grand trou et atteint régulièrement par les inondations du Nil, marque la position de la grande porte d'entrée. L'existence d'un lac qui devait appartenir au temple et qui se trouvait au nord du colosse, est prouvée d'une manière incontestable par l'inscription gravée sur le grand bloc de taille au milieu de la plaine. Tout près du village de *Qasrieh* on découvre les restes d'un temple et les débris de statues qui portent le nom de Ramsès II. Ce sanctuaire suivait la direction de l'est à l'ouest, et les textes qui s'y trouvent prouvent que ce temple de Ramsès II avec ses beaux blocs d'albâtre et de granit, fut dédié par le roi au culte du dieu *Pataḥ*, le *Phtha-Hephaistos* des Grecs.

Il paraît qu'au moyen âge les ruines de Memphis étaient encore si bien conservées que leurs matériaux et la manière dont ils étaient travaillés pouvaient exciter l'admiration des Arabes. Nous possédons une description très-poétique des ruines et des merveilles de cette grande ville, faite au treizième siècle par le médecin *Abd-ul-Latif*. Il commence son récit par des réflexions extrêmement justes que je reproduis suivant l'excellente traduction du baron *Sylvestre de Sacy*.

«Malgré l'immense étendue de cette ville, dit-il, et la haute antiquité à laquelle elle remonte, nonobstant toutes les vicissitudes des divers gouvernements dont elle a successivement subi le joug, quelques efforts que différents peuples aient faits pour l'anéantir, en en faisant disparaître jusqu'aux moindres vestiges, effaçant jusqu'à ses plus légères traces, transportant ailleurs les pierres et les matériaux dont elle était construite, dévastant ses édifices, muti-

lant les figures qui en faisaient l'ornement; enfin, en dépit de ce que quatre mille ans et plus ont dû ajouter à tant de causes de destruction, ses ruines offrent encore aux yeux des spectateurs une réunion de merveilles qui confond l'intelligence, et que l'homme le plus éloquent entreprendrait inutilement de décrire. Plus on la considère, plus on sent augmenter l'admiration qu'elle inspire; et chaque nouveau coup d'œil que l'on jette sur ses ruines, est une nouvelle cause de ravissement. A peine a-t-elle fait naître une idée dans l'âme du spectateur, qu'elle lui suggère une idée encore plus admirable; et quand on croit en avoir acquis une connaissance parfaite, elle vous convainc au même instant que ce que vous aviez connu est encore bien au-dessous de la vérité.»

Après ces paroles pleines de charme, le savant médecin présente une description de la fameuse chambre verte faite d'une seule pierre de neuf coudées de hauteur sur huit de longueur et sur sept de largeur, et couverte de figures d'hommes et d'animaux d'une dimension prodigieuse.

De nos jours toutes les fouilles qu'on a entreprises pour arracher au sol antique de *Memphis* des monuments de valeur historique, n'ont donné que très-peu de résultats satisfaisants. Il paraît que la grande masse de pierres qui composait le temple a été emportée au Caire pour servir de fondements aux mosquées, aux palais et aux maisons construites dans la ville des Califes.

Outre *Thèbes*, c'est la ville de *Memphis* sur laquelle les textes égyptiens nous donnent le plus grand nombre de renseignements. Dans nos recherches géographiques, nous avons énuméré la quantité de temples et de sanctuaires qui se trouvent mentionnés dans les hiéroglyphes à partir du grand temple de *Pataḥ* jusqu'au sanctuaire de la déesse étrangère *Astarte*. Les grands-prêtres de Memphis comme ceux de Thèbes, jouèrent également un rôle important aux différentes époques de l'histoire d'Égypte. Nous trouvons parmi leur nombre des princes de sang royal. Pour citer un exemple nous rappelons le prince *χāmus*, fils de *Ramsès* II, qui s'est singulièrement distingué pour le culte des divinités locales. C'est au temps de la décadence de l'empire que les grands-prêtres de

Memphis, comme ceux de Thèbes, perdent leur importance politique, les deux villes ayant cessé d'être des résidences de la famille pharaonique.

La nécropole de Memphis, qui s'étend le long du désert à partir d'*Abou-roasch* jusqu'à *Meidoun* ou *Meidoum* (la ville *Mir-tum*, *Mi-tum* des inscriptions), avec ses pyramides et ses tombeaux, est cette précieuse source dans laquelle nous puisons nos connaissances sur l'époque memphitique de l'ancien empire. Ce sont surtout les générations de la 3e, 4e et 5e dynasties (d'après l'ordre adopté par Manéthon) qui se trouvaient inhumées dans les puits souterrains du désert. Moyennant les textes qui couvraient les chapelles construites au-dessus des puits, il y avait de quoi rétablir toute la parenté des familles royales de l'époque indiquée. Aujourd'hui il n'en est resté que quelques spécimens, mais parmi eux des exemples de vraie magnificence et splendeur.

A ce temps où la construction des pyramides et des tombeaux demandait des artistes de premier ordre, le métier d'architecte se trouvait confié aux plus hauts dignitaires de la cour pharaonique. « Les architectes » du roi, les *Mur-ket*, se recrutaient assez souvent parmi le nombre des princes, et les textes gravés sur les parois de leurs tombeaux nous apprennent que presque tous sans exception se mariaient avec les filles ou « les petites-filles » (les *suten-reχ-t*) des pharaons, qui ne refusaient pas leur main aux *Mur-ket*.

Voici ceux de cette époque dont les monuments nous ont conservé le souvenir: *Ḥeka* (architecte sous le roi *Senoferu*), *Semnofer* (marié avec la dame *Ȧmon-Zefes*, petite-fille d'un pharaon), *χufu-ḥotep* (marié avec la dame *Ḥontenes*, une *suten-reχt*), *χufu-ānχ*, le prince *Mer-ȧb*, fils du roi *χufu* et de la dame *Seṭȧt*, *Pirson* (sa femme la dame *χenshut* de sang royal), *Ti*, de basse extraction, marié avec la dame *Nofer-ḥotepes* de la famille royale, *Ḥapu*, architecte sous le roi *Tetȧ* de la sixième dynastie, *Meri-rā-ānχ* architecte sous le pharaon *Pepi* de la même dynastie,

les architectes *Peḥen-ka*, *Rā-ur*, *Ai*. *Uaḥ-mer* et peut-être encore quelques autres qui nous auront échappé dans nos recherches monumentales.

Une dignité tout à fait particulière est celle que les inscriptions hiéroglyphiques désignent par le titre «prophète (de la pyramide) de tel pharaon.» Il paraît qu'après sa mort chaque roi était vénéré par un culte spécial auquel le prophète présidait en chef. Grâce à la mention de ces fonctionnaires sur les monuments de l'ancien empire, la science a pu recueillir la plupart des noms royaux appartenant à cette époque. C'est la nouvelle table d'Abydos qui a permis plus tard de classer tous ces rois par ordre chronologique.

En examinant les nombreuses inscriptions des tombeaux de la nécropole de Memphis, il est permis de recueillir une foule de notions très-curieuses sur la personne du pharaon et sur la cour royale à l'époque de l'ancien empire. Le roi y est désigné officiellement par le titre le plus complet «de roi de la haute et de la basse Égypte.» Plus généralement sa personne se cache sous une série d'expressions qui toutes ont le sens de la «*grande maison*» ou du «*grand palais*,» quelquefois au duel: des «*deux grandes maisons*,» par rapport à la division de l'Égypte en deux parties. C'est du titre très-fréquent [hieroglyph] *Per-āo* «la grande maison, la haute porte,» qu'on a heureusement dérivé le nom biblique *Pharao* donné aux rois d'Égypte. Pour ses sujets le pharaon est une *personne divine* ([hieroglyph] *nuter*), le *maître* ([hieroglyph] *neb*) par excellence. A sa vue il fallait se prosterner en touchant la terre du nez, quelquefois, par l'ordre gracieux du roi, on touchait seulement le genou de l'omnipotent. En parlant de lui, on se sert assez souvent du mot *ḥon-f* ([hieroglyph]) qui répond tout à fait au titre moderne de *Sa Majesté*, ou l'on supprime chaque titre, en le désignant très-respectueusement par une construction grammaticale qui, dans la traduction, se rend le mieux par le mot «*on*.»

C'est le pharaon qui donne les ordres à exécuter par ses serviteurs, en leur témoignant sa satisfaction par des nominations,

par des cadeaux et d'autres actes de grâce. Il distribue des décorations (par exemple le collier d'or *nub*), et il fait cadeau de terres et d'esclaves. Ses filles, les princesses, sont mariées avec les personnes les plus illustres de la cour et de jeunes gens de talent et d'avenir sont admis dans la société des enfants du roi. «La femme du roi» ainsi que les princesses, honorées par les titres de prophétesses des déesses *Ḥatḥor* ou *Neït*, se trouvent dans «la maison des femmes royales,» le harem pharaonique, placée sous la surveillance d'intendants qui jouissent de la confiance du roi. «La maison des enfants du roi» est dirigée par un seigneur de la cour à qui incombe la responsabilité de la santé et de l'éducation de la descendance pharaonique.

La cour royale se compose de la noblesse du pays et de domestiques de rang inférieur. Les *nobles*, les *ser* des inscriptions, se distinguent par leur sagesse et leur instruction. Les personnes appartenant à la première classe de la noblesse portent généralement les titres: *erpā* «l'illustre,» *ḥā* «le chef,» ou *set* «l'excellent,» *seχmer uā-t* «l'ami intime.» Les affaires de la cour et de l'administration du pays sont expédiées par «les chefs» ou «les intendants,» par les *ḥir-sešta* ou «les secrétaires» (chef du secret) et par la nombreuse classe des scribes.

Parmi «*les chefs*» appelés *mur*, *seḥaz*, *ur* ou *emχet* qui sont attachés à la personne du roi, il y avait un maréchal des logis, un intendant de la musique vocale, un autre des plaisirs, un maître garderobier, un maître coiffeur (), un autre qui soignait les ongles () de sa Majesté, et qui lui préparait des bains. D'autres nobles sont chargés de l'administration des magasins de blé, de dattes et de fruits en général, du cellier, de la chambre à l'huile, de la boulangerie et de la boucherie, des étables, etc. Le trésor rempli d'or et d'argent, et

le divan des dépenses et des recettes avaient leurs intendants à eux. La chambre des comptes ne manque pas. Les domaines, les propriétés, les palais et même les lacs du roi sont mis sous la garde d'inspecteurs. Les architectes du pharaon s'occupent de bâtisses d'après l'ordre du pharaon, les carrières à partir de celles du Mokattam (*Roāu*, *Ta-roāu*, le *Troja* des Grecs, *Tourah* de nos jours) jusqu'à celles d'Assouan (appelées *Ṭou-terš* «Mont Rouge») se trouvent exploitées par «des chefs» qui surveillent le transport des pierres taillées à la place de leur destination. Finalement la corvée est dirigée par les chefs des travaux publics.

La population habitant les grands districts des villes comme la campagne est gouvernée par leurs préfets. Des juges exercent la justice, le maître des requêtes du pharaon reçoit les plaintes, et l'application des peines est confiée aux mains d'un grand seigneur de la cour.

Les milices qui se composent de jeunes *piétons* (*mešā*) armés de massues, de haches, d'arcs et de flèches, sont placés sous le commandement de supérieurs. Un général en chef organise les masses, fait les préparatifs nécessaires pour les expéditions militaires et donne les ordres de bataille. Le titre de *ḥir-sešta* qui littéralement désigne quelqu'un «*au-dessus du secret*,» est attribué à toutes les personnes d'une intelligence et d'un savoir supérieurs. Ce sont les académiciens de l'époque. Il y en a qui s'appellent «les *ḥir-sešta* du ciel, qui regardent le secret du ciel» que nous devons comparer aux astronomes des temps modernes. D'autres sont intitulés : «les *ḥir-sešta* de toutes les terres.» Si nous ne nous faisons pas illusion, il s'agit des géographes de Memphis. On en trouve qui ont le titre : «les *ḥir-sešta* de la profondeur» ( ). Ce seront, sous un certain point de vue, les géologues du pharaon, connaisseurs habiles du terrain du désert où on allait pratiquer les puits funéraires. De plus nous rencontrons «des *ḥir-sešta* des paroles secrètes,» des gens lettrés et compositeurs de thèmes difficiles, et «des *ḥir-sešta* de la langue sacrée,» les savants grammairiens de

la cour pharaonique. Le plus fréquemment les monuments rappellent « les *ḥir-sešta* du pharaon » ou bien « de tous les ordres du pharaon.» Ce sont les savants *secrétaires* du roi. Après eux nous trouvons encore des « *ḥir-sešta* qui examinent les paroles,» sans doute des lettrés au style élevé, des compositeurs de premier ordre, si l'on ne préfère pas de penser à des juges chargés de l'enquête d'un procès.

Les scribes (*ān*), divisés en diverses catégories selon l'importance de leur charge, transmettent les ordres de leurs supérieurs à qui il faut, enrégistrent les faits dans leurs livres, notent les dépenses et les recettes, et en général, tiennent les livres en bon ordre. Ouvert au scribe de talent le chemin pour arriver au sommet de la bureaucratie pharaonique. La basse-classe des domestiques (les des monuments), et des ouvriers-artistes (désignée par *āb* ou *ām*) est divisée en plusieurs rangs (*sa*,) qui obéissent à leurs chefs et qui exécutent leurs ordres. C'est ainsi que la cour et l'administration publique est parfaitement organisée, chacun y tient sa place selon sa dignité, les affaires suivent leur marche régulière et le pharaon est le moteur de la machine gouvernementale.

Et tout ce monde enseveli depuis six mille ans dans les sables du désert, sous les ruines de ses propres ouvrages gigantesques, ouvre les mystères de sa vie publique et privée à la postérité qui admire profondément la perfection de l'esprit, de l'art et de l'administration. Mais où est le *ḥir-sešta* moderne qui lève le voile qui cache encore les origines de ces hommes de jadis?

D'après le témoignage des auteurs grecs, le roi *Mena* illustra aussi son nom par des expéditions militaires, en attaquant les peuplades libyques. Le proto-dynaste des pharaons d'Égypte devait se terminer par une mort tragique: saisi par un crocodile, il en devint la proie.

CHAPITRE VI.

LES SUCCESSEURS DE MENA.

Voici le tableau des pharaons qui ont succédé à *Mena*. Cette liste est due aux découvertes des tables de *Saqqarah* et d'*Abydos*, d'accord avec les fragments du papyrus de *Turin* qui, à l'état intact, contenait les mêmes noms avec l'addition des années de règne de chaque roi. Les noms et les chiffres donnés dans le canon manéthonien complètent notre tableau.

Les Monuments.	*Manéthon.*	
	Ire dynastie :	
1. (*Mena.*)	Ménès	62 ans
2. *Tota*		
3. *Atot*	Athôthis	57 »
	Kenkénès	31 »
4. *Ata*	Ouénéphès	23 »
	Ouénéphès	42 »
5. *Ḥusapti*	Ousaphaïdos	20 »
6. *Mirbapen*	Miébidos	26 »
7. (nom indéchiffrable)	Sémempsès	18 »
8. *Qebeḥ*	Biénéchès	26 »
	IIe dynastie :	
9. *Buzau*	Boéthos	38 »
10. *Kakau*	Kaiéchôs	39 »
11. *Bainnuter*	Binothris	47 »
12. *Uznas*	Tlas	17 »
13. *Senta*	Séthénès	41 »
14. *Noferka*[-*rā*]	Chairès	17 »

15. *Noferka-Sokari*	8 a. 3 m. 4 j.	Népherchérès	25 ans
16. *Ḥuzefa.*	. . . a. 8 m. 4 j.	Sésôchris	48 »
17. *Bubui* ou *Zazai*	27 a. 2 m. 1 j.	Chénérès	30 »
		IIIe dynastie:	
		Néchérophès	28 »
18. *Nebka*	19 ans.	Tosorthros	29 »
19. *Zoser-[sa]*		Tyreis	7 »
20. *[Zoser]-tota*		Mésôchris	17 »
21. *Sezes*		Sôyphis	16 »
22. *Nebkarā*		Tosertasis	19 »
23. *Neferkarā*			
24. *Ḥuni*		Achès	42 »
25. *Senoferu*		Séphouris	30 »
		Kerphérès	26 »

En comparant la tradition monumentale avec la liste manéthonienne le lecteur sera frappé de leur identité, mais d'un autre côté il s'apercevra du malheureux état dans lequel, entre les mains de copistes ignorants, l'ouvrage du prêtre égyptien Manéthon est parvenu jusqu'à nous.

L'examen des noms appartenant aux rois précédents fournit une remarque assez curieuse, c'est que ces noms-là, à l'exception de deux ou de trois qui n'apparaissent que vers la fin, ne ressemblent pas du tout aux noms pharaoniques des époques suivantes. Ils ont quelque chose de commun, de plébéien, pour nous servir de cette expression, qui contraste singulièrement avec la splendeur et la grandeur contenues dans les appellations des pharaons successeurs. En outre le signe ⊙ du dieu *Rā*, le soleil, l'élément aussi essentiel dans la composition des noms pharaoniques, ne commence à se montrer qu'avec le vingt-deuxième roi de la liste monumentale.

Pour la plupart ces noms-là cachent un sens qui rappelle très-lucidement les idées de force et de terreur inhérentes aux hommes qui les premiers dominèrent les masses. *Mena* est «le stable,» celui qui résiste, *Tota* «celui qui bat,» *Kakau* «le taureau des taureaux,» *Senta* «le terrible,» *Ḥuni* «celui qui frappe,» etc. Ce n'est que plus tard que le culte des dieux locaux entre dans la

composition des noms propres. Alors les dynastes aiment à adopter des appellations qui rappellent la divinité principale de leur maison. Les rois s'adressent à *Amon*, à *Sebek*, à *Thoth*, à *Anḥour* et à d'autres divinités qu'ils vénéraient spécialement, tandis que *Rā* le roi de l'univers et le père des hommes et des dieux, occupe la place d'honneur à la tête des cartouches de tous les pharaons.

Le nom du 15e roi de la liste: *Noferka-Sokari* («bon par Sokari») est le seul qui se compose avec le nom d'un dieu. Comme nous l'avons montré plus haut, *Sokari* est une dénomination particulière du dieu de *Memphis*. Mais alors comment expliquer le fait qu'un roi de *Thinis* dans la haute Égypte a préféré un titre rappelant le culte de la capitale de la basse Égypte? Ce qui est certain, c'est que les soi-disant *Thinites* doivent avoir régné à Memphis. Les monuments et Manéthon, dans les souvenirs qu'il nous a laissés de ces rois, sont d'accord sur ce terrain de leur domination. La tradition monumentale commence avec les derniers rois de la série que le lecteur vient de connaître. Pour leurs successeurs nous sommes réduits aux maigres remarques historiques qui, dans la liste manéthonienne, sont apposées à plusieurs noms propres royaux. Mais nous allons les citer pour profiter de la bonne occasion d'examiner l'authenticité des sources où le prêtre *Manéthon* a puisé ses connaissances de l'ancienne histoire d'Égypte.

Le successeur de *Mena* porte dans la liste de Manéthon, le nom d'*Athothis*; il doit être un des trois rois successeurs immédiats de *Mena* que la table d'Abydos désigne par les noms de *Tota*, *Atot*, *Ata*. A en juger d'après la ressemblance des lettres qui correspondent, il paraît que nous devons reconnaître le second, *Atot*, dans le roi *Athothis* de la liste. Ce pharaon, — c'est Manéthon qui le dit, avait construit le palais royal de Memphis et s'était occupé à composer des livres qui ne contenaient rien moins que les résultats de ses études anatomiques. Il n'est pas douteux que l'art de la médecine ne soit d'une origine très-ancienne en Égypte, mais c'est une autre question de savoir si le souverain *Athothis-Atot* avait assez de loisirs pour s'occuper d'anatomie et composer

des livres sur cette matière. Comme preuve de l'existence de la science médicale à une époque aussi reculée que celle des premières dynasties, nous ne pouvons nous dispenser de citer un témoignage monumental. C'est le grand papyrus médical découvert dans la nécropole de Memphis et conservé aujourd'hui dans la collection du Musée égyptien à Berlin. Comme nous l'avons démontré ailleurs, ce précieux document renferme une quantité de recettes pour guérir un certain nombre de maladies du genre de la lèpre. Il y a même un traité qui suppose nécessairement des connaissances anatomiques. Ce manuscrit fut composé pendant le règne de *Ramsès* II, mais il s'y trouve un passage qui fait remonter l'origine d'une partie de l'ouvrage jusqu'au cinquième roi de la table d'Abydos. Voici ce que le texte nous en dit: « C'est le commencement du recueil de recettes pour guérir les exanthèmes (*uχet*). Il fut découvert dans un papyrus très-ancien enfermé dans une écritoire au-dessous des pieds (d'une statue?) du dieu Anoubis dans la ville de *Soχem* (Letopolis) à l'époque du règne de S. M. le roi défunt *Ḥusapti*. Après sa mort, il fut rapporté à la Majesté du roi défunt *Senta* à cause de sa valeur.»

Les mêmes auteurs qui ont eu le bonheur de faire des extraits de l'ouvrage historique de Manéthon, nous apprennent que sous le règne d'*Ouénéphès* (I, 4) l'Égypte fut ravagée par une grande famine, et que c'est lui qui fit ériger les pyramides prés de *Kochomé*, ou, d'après une autre rédaction, près du village de *Ko*. Cette dernière version nous paraît peu admissible, vu que l'endroit nommé *Kô*, en face de la ville de Cynopolis (d'après l'indication du géographe Ptolémée) ne laisse reconnaître aucune trace de pyramides. Mais quant au nom de *Kochomé*, la chose est bien différente. Ainsi que nous l'avons démontré dans nos recherches géographiques, le nom en question doit être comparé à l'appellation monumentale *Ka-kem*, qui s'appliquait spécialement à cette partie de la nécropole de Memphis qui entoure le

Sérapéum, au nord de la pyramide aux degrés de Saqqarah. Je crois même que cette pyramide qui, à l'époque de l'ancien empire, servait à contenir les momies des taureaux sacrés Apis, doit sa construction à ce roi. La mention d'une grande famine qui éclata en Égypte pendant son règne, n'a rien qui puisse surprendre. Les textes égyptiens se rapportent assez souvent à des temps de famine, ou plutôt aux précautions prises pour empêcher ce malheureux fléau.

Sous le règne du roi *Sémempsès* (I, 8) on observa nombre de miracles, et une peste violente ravagea le pays.

Lorsque *Boéthos* (II, 1) monta sur le trône d'Égypte, la terre s'ouvrit à Bubastus et engloutit beaucoup de monde. Cette date nous apprend que la ville appelée en égyptien [hiéroglyphes] *Pe-bast* ou demeure de la déesse *Bast* (encore aujourd'hui le nom du monticule de *Tel-Bast* près de la ville moderne de *Zagazig*, a bien conservé les traces de l'ancienne dénomination) existait déjà à l'époque dont nous venons de rapporter les événements. Il y a plus d'intérêt dans les traditions que le même annaliste nous cite du temps de *Kaiéchôs* (en égyptien *Kakau* «le taureau des taureaux!») le successeur du roi précédent. Sous son règne, dit-il, on établit le culte des taureaux sacrés Apis (*Ḥap* ou *Ḥapi* en égyptien) de Memphis et Mnévis (*Men* en écriture égyptienne) d'Héliopolis ainsi que celui du bouc sacré dans la ville de Mendès. Il n'y a pas le moindre doute sur la véracité de cette tradition relative au culte des animaux sacrés, qui est prouvée par des renseignements nombreux des monuments de l'ancien empire; l'existence de saint *Apis*, dont la mort fut célébrée par de somptueuses funérailles, est certifiée par une scène religieuse sculptée dans une des plus anciennes chapelles funéraires de la nécropole de Memphis. On y voit la momie du taureau sacré couchée sur une espèce de catafalque. Les inscriptions mentionnent assez souvent des prêtres attachés au service du taureau dont le nom Apis entrait parfois dans la composition de noms propres.

Lorsque le pharaon *Binothris* (II, 3) gouverna le pays, on promulgua une loi selon laquelle les femmes pouvaient être admises

à la succession au trône, et qui réglait la succession dans le cas que tel pharaon régnant mourrait sans laisser d'héritiers, ou en laissant des héritiers d'un âge trop tendre pour se charger déjà de la direction des affaires. L'étude des monuments nous certifie qu'il y eut en effet plusieurs reines qui interrompirent la série des souverains. Cependant nous devons faire observer que dans la plupart des exemples fournis par les monuments, les princesses héritières choisissaient parmi les nobles familles de l'Égypte des époux qui adoptaient le nom de pharaon sans avoir un droit légitime à la couronne. La loi de succession chez les Égyptiens est d'une haute importance pour expliquer d'une manière satisfaisante plusieurs événements de l'histoire d'Égypte, où certainement les femmes ont joué leur rôle. En première ligne c'est *la descendance maternelle* qui donne au fils les droits à l'héritage du père de sa mère, celui-ci n'ayant pas laissé des fils comme héritiers après sa mort. Le mari d'une princesse héritière de sang pharaonique n'a pas les moindres droits sous ce titre de mari, c'est le fils issu de ce mariage qui, grâce à sa descendance maternelle, est regardé comme pharaon par droit et par naissance. Si, au contraire, tel roi se mariait avec une dame d'une noble famille, soit égyptienne, soit étrangère, les enfants, à ce qu'il paraît d'après certaines indications monumentales, ne jouissaient pas entièrement des droits légitimes à la couronne. C'est le père du nouveau roi qui est distingué par le titre de [hieroglyphs] *àtef nuter* «le père du divin,» tandis que la mère est appelée [hieroglyphs] *suten-mat* «la mère du roi.» La succession des dynasties est fondée dans la plupart des cas sur des alliances avec des princesses héritières, le mari étant de la descendance pharaonique ou non. C'est ainsi que s'expliquent toutes les difficultés de succession dans la maison royale.

Pour mêler le poétique avec la prose l'annaliste fait la remarque que le gouvernement du roi *Néphercherès* (II, 7), fut distingué par un phénomène extrêmement curieux, c'est que pendant onze jours l'eau du Nil eut le goût du miel. Le rapport de Manéthon

sur le roi *Sésôchris* (II, 8) n'est pas moins fabuleux. En le confondant avec le Sésostris dont les sculptures de haute taille étaient bien connues des Grecs visitant l'Asie, il lui applique une hauteur de plus de cinq coudées et une largeur de trois. Malgré cette taille il ne fit rien qui fut jugé digne d'être livré à la postérité. Sous le règne du premier roi de la troisième dynastie, *Néchérophès*, les Libyens se révoltèrent contre les Égyptiens, leurs maîtres. Le roi parvint à les soumettre aidé par la frayeur que l'immense accroissement de la lune inspira aux ennemis. Le successeur de ce pharaon *Tosorthros* se distingua par ses connaissances en médecine qui lui valurent chez les Égyptiens le nom honorifique d'Esculape. De plus il inventa la manière de construire des édifices en pierre de taille et perfectionna aussi le système de l'écriture égyptienne. L'ouvrage de Manéthon, à ce qu'il paraît, n'était pas très-riche en renseignements qui concernent les successeurs de ce roi jusqu'à la fin de la troisième dynastie.

Les monuments terminent cette maison royale par le pharaon *Senoferu*, mot qui signifie « l'améliorateur. » L'histoire d'Égypte commence avec lui, et nous mettons dès à présent le pied sur un terrain où nous quittons les sources grecques pour suivre les monuments. Si jusque là le petit nombre de renseignements historiques n'a fourni que des traditions douteuses et sans importance, les monuments commencent à répandre leurs lumières et à dévoiler à nos yeux l'histoire de la plus ancienne époque du monde.

Nous remarquerons d'abord que les noms des pharaons jusqu'à *Senoferu*, consistaient en une seule appellation entourée d'une ligne elliptique (*Champollion* lui avait donné le nom d'un cartouche); plus tard un deuxième nom renfermé également dans un cartouche augmente les noms royaux qui sont enrichis finalement de trois titres séparés. C'est ainsi que la série officielle des titres et des noms donnés à un pharaon dès son avénement, se compose de cinq dénominations dont chacune est précédée des groupes hiéroglyphiques que voici :

1) le nom de régnant, précédé du signe représentant le dieu *Ḥor* ayant la forme d'un épervier dont la tête est surmontée de la couronne de la haute et de la basse Égypte. Le roi est ainsi désigné comme le souverain des deux mondes.

2) le nom de diadème, indiqué par les groupes hiéroglyphiques qui se lisent «maître des diadèmes.»

3) le nom d'Horus d'or, précédé des signes qui se traduisent par «Horus d'or,» mais qui sont spécialement appliqués au roi comme vainqueur de ses ennemis.

4) le nom officiel précédé du groupe si connu: «roi de la haute et de la basse Égypte.»

5) le nom de famille, entouré d'un cartouche qui est précédé du groupe «le fils du soleil.»

Il est à remarquer que les textes datant de l'ancien empire aiment à ajouter au nom officiel d'un pharaon l'appellation de sa pyramide. Encore devons-nous faire observer que très-souvent le nom d'un pharaon ou d'une personne extrêmement distinguée est accompagné des signes *ānχ uza seneb* qui veulent dire à lettre «vie, santé, force» et qui répondent, quant à leur sens, à notre formule «qu'il vive! qu'il prospère!»

Le roi *Senoferu* offre le premier l'exemple de quatre noms. Le nom de régnant, de diadème et d'Horus d'or est indifféremment *neb maāt* «maître de la justice,» le nom officiel: *Senoferu*. C'est sur les rochers de Wadi-Magharah, que son nom et ses titres se font reconnaître au milieu de textes explicatifs qui accompagnent un tableau belliqueux. On y reconnaît ce pharaon dans l'attitude d'un guerrier qui abat un ennemi avec une massue. L'action indiquée est expliquée par les mots: *ṭa setu* «le frappeur des peuples.» On a voulu rappeler par ce souvenir gravé sur la pierre que ce pharaon vainquit les peuples qui habitaient alors la presqu'île du Sinaï. Ce pays montagneux a été d'une grande importance à toutes les époques de l'histoire des pharaons. C'est probablement

le roi *Senoferu* qui pour la première fois l'avait ouvert, moins pour faire la guerre aux habitants que pour y établir des colonies militaires qui devaient protéger les ouvriers occupés dans la montagne. On y avait découvert des mines de cuivre et d'une espèce de pierre bleue (appelée *mafkat* dans les textes) que les Égyptiens estimaient pour sa couleur et qui ressemblait aux turquoises. C'est de ces mines que les anciens Égyptiens tiraient ces minéraux dont l'usage était très-répandu en Égypte. Encore aujourd'hui on voit les traces des travaux que les mineurs exécutaient dans ces montagnes, et les voyageurs modernes n'oublient pas de visiter les grandes cavernes dans plusieurs vallées de la presqu'île du Sinaï dont les montagnes sont couvertes d'un grand nombre de textes hiéroglyphiques. Sur un des rochers qui domine l'entrée de Wadi-Magharah, on reconnaît sans peine les ruines d'anciennes fortifications, de maisons et d'un puits profond, et nous avons ramassé nous-même à cet endroit un grand nombre de pointes de flèche en pierre, ce qui démontre jusqu'à l'évidence la présence de soldats sur cet emplacement. Ce sont surtout les rois de la quatrième et de la cinquième dynastie qui faisaient exploiter les mines dont le dernier souvenir est rappelé par un texte gravé à l'époque de la dix-huitième dynastie. La pyramide que le roi fit construire pour contenir un jour sa momie, porte le nom de *χā* «la pyramide du lever» ou «de la fête» ou «de la couronne,» le mot *χā* renfermant ces différents sens. Nous soupçonnons que c'est la pyramide de *Meidoum* près de laquelle, tout dernièrement, la découverte de chapelles funéraires et la trouvaille d'un ouvrage sculpté représentant un groupe de deux personnes assises l'une auprès de l'autre, va donner de nouvelles lumières sur cette époque si reculée de l'histoire de l'homme. Les textes gravés sur les murailles de ces chapelles (en partie les hiéroglyphes y sont composés d'une espèce de mosaïque) annoncent l'époque de *Senoferu* dont le nom se reconnaît très-distinctement parmi les inscriptions. Il semble donc très-probable que la pyramide appartient au roi susnommé. Les fouilles qu'on va entreprendre sur le terrain de la nouvelle nécropole ne manqueront pas d'éclaircir cette question.

Les deux statues dont je viens de parler représentent un homme et une femme. Leur type nous révèle la plus haute antiquité. L'homme nommé *Rā-ḥotep* était un prince de sang royal. Parmi les fonctions dont il était chargé de son vivant, nous remarquerons surtout celles de grand-prêtre d'Héliopolis (*Anu*), et de commandant de troupes. Sa femme, *Nofert* («la belle» ou «la bonne») était une *suten-reχt* ou «petite-fille d'un roi.»

Nous terminons cette esquisse historique du règne de *Senoferu* par la remarque que les Égyptiens comptaient ce roi au nombre de leurs *bons* souverains. C'est ainsi que le fameux papyrus Prisse, dont nous aurons l'occasion de parler encore, s'explique de la manière suivante au sujet de *Senoferu*: «Alors la Majesté du roi *Ḥuni* mourut. Alors fut établi la Majesté du roi *Senoferu* comme roi *bienfaisant* dans ce pays entier. Alors *Kakem* fut nommé gouverneur.»

CHAPITRE VII.

LES PHARAONS DE LA 4e ET DE LA 5e DYNASTIE.

Pour restituer la série complète des rois qui composaient la 4e et la 5e dynastie, il faut combiner les dates fournies par les deux tables d'*Abydos* et de *Saqqarah*, par le canon de *Turin* et par la liste de *Manéthon*. A l'aide de ces documents il est permis de dresser le tableau suivant qui du moins aura l'avantage de ne pas trop s'éloigner des limites du vrai.

Canon de Turin.		*Manéthon.*		*Table d'Abydos.*	*Table de Saqqarah.*
		IVe. dynastie			
1.	19 ans	1. Soris	29 ans		
2.	6 ans	2. Souphis	63 ans	21. *χufuf*	17. *χufu.*
				22. *Rāṭaṭf*	18. *Rāṭaṭf.*
3. . . *zaf*	6 ans	3. Souphis	66 ans	23. *χāfrā*	19. *χāfrā.*
4.	24 ans	4. Menchérès	63 ans	24. *Menkarā*	20. . . . . .
5.	24 ans	5. Rathoisès	25 ans	25. *Šepseskaf*	21. . . . . .
6.	23 ans	6. Bichérès	22 ans		22. . . . . .
7.	8 ans	7. Séberchérès	7 ans		23. . . . . .
8.	x				24. . . . . .
9.	x	8. Thamphthis	9 ans		
		Ve. dynastie.			
10.	(2)8 ans	1. Ouserchérès	28 ans	26. *Uskaf*	25. *Userka..*
11.	4 ans	2. Séphrès	13 ans	27. *Sāḥurā*	26. *Sāḥurā.*
12	2 ans			28. *Keka*	
13. . . . *ka*	7 ans				
14.	12 ans				
1.	x	3. Nephercherès	20 ans		27. *Noferarkarā.*
2.	7 ans	4. Sisirès	7 ans	29. *Rānoferf*	
3.	x	5. Chérès	20 ans		28. *Šepeskarā.*

Canon de Turin.	*Manéthon.*	*Table d'Abydos.*	*Table de Saqqarah.*
4. . . . . . 11 ans	6. Rathourès 44 ans	30. *Rānuser*	29. *χānoferā.*
5. *Menkaḥor* 8 ans	7. Menchérès 9 ans	31. *Menkauḥor*	30. *Menkaḥor.*
6. *Ṭaṭ* 28 ans	8. Tatchérès 44 ans	32. *Ṭaṭkarā*	31. (*Ṭaṭ karā.*
7. *Unas* 30 ans	9. Onnos 33 ans	33. *Unas*	32. *Unas.*

Le lecteur qui se donnera la peine de comparer les noms propres et les chiffres contenus dans les quatre colonnes du tableau ci-dessus, se convaincra facilement qu'ils proviennent tous et sans exception d'une même source. Mais il fera en outre la remarque que les traditions monumentales, autant que la liste de Manéthon, ont besoin d'être rectifiées et que des erreurs ne sont pas exclues quand même des textes hiéroglyphiques gravés en beaux caractères sur la muraille d'un temple ou d'un tombeau, renferment ces traditions-là. Ce n'est que la critique la plus sévère, basée sur un nombre suffisant d'indications monumentales, qui à la fin parviendra à résoudre toutes les difficultés pour restituer les noms et les années des pharaons de cette époque.

[LES ROIS DE LA 4e DYNASTIE.]

D'après les tables d'*Abydos* et de *Saqqarah* le successeur du bon roi *Sneferu* s'appelle χufu. C'est le même que les auteurs classiques nomment *Chéops* (Hérodote), *Chemmis* ou *Chembès* (Diodore), tandis que Manéthon le transcrit *Souphis* et Ératosthène *Saophis*. Avec lui nous sommes arrivés à cette époque de l'histoire d'Égypte dont les auteurs classiques nous ont laissé tant de souvenirs remarquables sans en deviner la haute antiquité.

Aucun de ceux qui mettent le pied sur le sol de l'Égypte ne s'en retourne sans avoir admiré un des merveilles du monde antique: les trois grandes pyramides de *Gizèh*, appelées ainsi du village de ce nom situé vis-à-vis du Vieux-Caire sur la rive occidentale du Nil. Édifiées sur le plateau élevé du désert qui, à quelques centaines de pas, s'approche de la lisière des terres cultivées, ces masses gigantesques ressemblent de loin à d'énormes cristaux que la montagne libyque aurait enfantés et qui s'élèvent majestueuse-

ment dans l'athmosphère bleue et pure du ciel égyptien. Voilà ces fameux tombeaux que le roi *Chéops* et deux pharaons de la même dynastie ont fait construire, ces merveilles qui ont étonné l'antiquité aussi bien que le monde moderne, et auxquels on n'a encore rien trouvé de digne de leur être comparé. Les pyramides dont nous parlons, quoique parfaitement bien orientées, ne sont pas bâties sur la même échelle. D'après les mesures prises par le colonel anglais *Wyse*, la première a 746 pieds de large et 450 pieds et neuf pouces de haut; la seconde a 690 pieds et neuf pouces de large et 447 pieds et demi de haut: enfin la largeur de la troisième est de 354 pieds et demi sur 203 pieds de hauteur.

La construction de ces masses avait vexé longtemps l'imagination comme une énigme, et ce n'est qu'après des recherches très-minitieuses qu'on a réussi à en trouver la solution. C'était chez les anciens Égyptiens une habitude de commencer de leur vivant la construction du tombeau et de la chapelle funéraire avec ses riches sculptures et peintures. Cependant il arrivait très-souvent que les personnes qui avaient donné l'ordre pour ces travaux funéraires, mouraient de bonne heure, de manière que leurs chapelles restaient inachevées. Il y a un grand nombre de monuments de ce genre dont l'inspection fournit la preuve que les travaux de diverses parties manquent du dernier coup. L'exécution d'une sculpture a été arrêtée, par exemple, par la mort subite du propriétaire de la tombe, et l'on n'en voit que l'esquisse du dessin tracée à l'encre rouge de la main de l'artiste. Ce qui pouvait empêcher la construction complète de monuments funéraires destinés pour des personnes privées, devait prendre des proportions énormes quant il s'agissait de la construction d'une pyramide, c'est-à-dire du tombeau d'un roi. Mais voici la manière dont on cherchait à obvier à cet inconvénient. Le roi qui au commencement de son règne s'occupait de la construction de son futur tombeau, faisait d'abord bâtir une petite pyramide à étages qui contenait au milieu la chambre funéraire. Au fur et à mesure que les années de son règne se prolongeaient, on revêtait ce tronc d'un manteau de pierres, de sorte qu'après un certain nombre d'années la pyramide

atteignait une hauteur et une largeur trés-considérables. On achevait la construction en revêtant la pyramide de pierres dures et polies, et en fermant très-soigneusement l'ouverture qui conduisait à la chambre sépulcrale de l'intérieur. En examinant ce qui reste de toutes les pyramides dont le nombre s'élève à soixante-dix. on parvient à comprendre la proportion nécessaire qui existe entre les dimensions des pyramides d'un côté, et entre la durée du règne de leurs rois constructeurs de l'autre. Malgré la grande perfection du travail qui étonne l'habile architecte de nos jours, nous ne savons rien du tout des instruments ni de la méthode dont les anciens constructeurs se sont servis pour placer ces masses énormes de pierres. Ni les textes égyptiens ne nous donnent des renseignemts à ce sujet, ni les sculptures ne nous montrent des scènes dans lesquelles on pourrait reconnaître la manière de la construction de ces tombeaux royaux.

Nous remarquerons encore qu'il paraît que le nom des pyramides donné par les anciens à ces monuments funéraires est d'origine grecque. Quelques philologues se sont efforcés d'y reconnaître une origine égyptienne, mais les textes contredisent formellement cette opinion, les mots désignant un tombeau royal et même un tombeau quelconque n'ayant pas la moindre ressemblauce avec l'expression de pyramide.*)

Mais ce que les anciens ont ignoré, c'est que chaque pyramide avait un nom particulier ajouté au nom du roi qui l'avait érigée pour conserver son souvenir après sa mort. C'est ainsi que la pyramide du roi *χufu* avait le nom particulier de *χut* «la Splendide.» Les pierres dont on s'est servi pour sa construction avaient une triple provenance. Les pierres calcaires qui formaient

*) Si on voulait trouver un mot égyptien qui peut-être servirait à expliquer l'origine du mot grec *pyramis*, c'est le groupe , *abumer*, qui hiéroglyphiquement désigne un vaste tombeau. Par une espèce de métathèse on l'aurait prononcé *aburam* ou *buram* d'où en grec *buram-is*, pyramis.

le noyau de la pyramide et qui restaient cachées à l'oeil, étaient tirées de cette partie du désert qui formait la base des pyramides. Cette pierre-là n'est pas de bonne qualité comme les autres qui devaient revêtir la pyramide et qu'on taillait dans les immenses carrières de la montagne du Mokattam. On voit encore de nos jours d'immenses salles correspondant les unes aux autres par des couloirs, taillés dans ladite montagne tout près des villages modernes de *Tourah* et de *Massarah*. Le nom de *Tourah* que les Grecs connaissaient très-bien en le transcrivant par le mot de *Troia*, est d'une origine ancienne. Les textes hiéroglyphiques du temps de la construction des pyramides l'appellent [hiéroglyphes] *Roāu-t*, ou avec l'article *Ta-roāu*, qui paraît signifier «la vaste ouverture.» En face des immenses cavernes du Mokattam on comprend très-bien le sens de cette dénomination qui s'est conservée à toutes les époques de l'histoire d'Égypte. Il y avait des gouverneurs (*mur*) de cette contrée que les inscriptions ne manquent pas de citer. La pierre la plus dure et la plus précieuse est sans doute ce granit qui servait de revêtement à la pyramide entière. Elle était apportée de très-loin, c'est-à-dire des carrières près de la ville d'Assouan qui encore aujourd'hui ont conservé les traces des anciens travaux et qui sont désignées sur les monuments par le nom de *Ṭu-teš̌er* «Mont-Rouge.» Il ne faut pas croire que des oeuvres comme la construction des pyramides et des temples n'aient pas été reconnues, chez les anciens Égyptiens, comme des travaux d'une énorme difficulté. Les textes nous parlent plus d'une fois du mérite de hauts-fontionnaires qui de la part de la maison pharaonique étaient chargés de faire tailler des blocs dans les carrières et de les transporter sur la voie du Nil jusqu'à l'endroit de leur destination. Le récit d'Hérodote que dix ans étaient nécessaires pour tirer les pierres des carrières et pour arranger la base et les chambres souterraines de la pyramide de Chéops, et que d'autres vingt ans s'étaient écoulés jusqu'à son érection, est extrêmement probable.

Les monuments nous font connaître le roi *χufu* sous un aspect

moins défavorable que les traditions des anciens le supposent. Selon celles-là ce pharaon, homme brutal et tyran, força le peuple à la corvée. Animé de mauvaises intentions il ferma les sanctuaires des divinités pour empêcher les Égyptiens de faire leur prière et de dresser des autels. Aussi fut-il détesté pour ses actions par tous les Égyptiens jusqu'à tel point qu'ils ne voulaient pas même prononcer son nom. Contrairement à ce récit le langage officiel des monuments atteste que le roi *χufu* était un des plus actifs et des plus vaillants pharaons. Il avait fondé nombre de nouvelles villes en Égypte dont les noms se lisent encore dans les textes géographiques qui couvrent les parois des chapelles funéraires de son époque. Ses victoires sur les habitants de la presqu'île du Sinaï sont illustrées par des textes et par un tableau sculptés sur les rochers de Wadi-Magharah qui représente le roi comme vainqueur de ses ennemis.*)

Les trois petites pyramides qui s'élèvent en face du côté de l'est de la grande pyramide, appartiennent indubitablement aux femmes ou à d'autres personnes de la famille de *χufu.* C'est un fait que les dernières recherches ont acquis à la science, que le grand nombre de tombeaux bâtis sur le plateau du désert autour des grandes pyramides de Gizèh datent de l'époque de la quatrième dynastie. Tous les membres de la famille royale et tous les hauts-fonctionnaires qui avaient servi la cour pharaonique à l'époque indiquée, choisissaient l'emplacement de leur tombeau dans le voisinage des pyramides qui renfermaient les momies de leurs anciens maîtres.

Le successeur de Chéops porte le nom de *Ṭaṭefrā* ou *Rāṭaṭef.* Il est peu connu et nous devons la mention de son nom surtout aux tables de *Saqqarah* et d'*Abydos.* Les auteurs classiques l'ignorent parfaitement en faisant succéder à *Chéops* le troisième roi de cette dynastie du nom de [cartouche] *χāfrā.* ou, comme ils l'ap-

*) Nous ne devons pas omettre que le roi y est nommé *Num* (ou *χnum* - *χufu.*

pellent *Cephrèn, Chephrèn, Chabryès.* Ils le regardent tantôt comme frère tantôt comme fils de *Chéops.* Les monuments ne font reconnaître d'aucune manière cette parenté. La pyramide qu'il éleva comme son monument funéraire et dont nous avons déjà indiqué les dimensions principales, se trouve tout près de celle de *Chéops.* Selon les textes elle était distinguée par le nom particulier de *ur*, c'est-à-dire « la Grande. » Si les monuments nous disent peu de chose pour illustrer l'histoire de ce pharaon, sa réputation tout de même a été fondée à toujours par suite d'une des plus précieuses trouvailles qu'on ait jamais faites en Égypte. C'est sous son règne qu'apparaissent les premières statues royales qui nous soient connues. Trouvées dans un puits du temple qu'on avait déblayé auprès du grand Sphinx, ces monuments de la plus grande valeur pour l'art et pour l'histoire, furent tirés à la lumière du jour après y avoir été enfouis pendant des milliers d'années. Ces statues représentent le pharaon assis sur son trône orné des signes de la haute et de la basse Égypte. Les noms et les titres du roi sont sculptés sur la base. La statue la mieux conservée, celle qui est exécutée en pierre diorite, représente, derrière le roi assis, la figure d'un épervier, en signe de protection divine étendant ses ailes sur la tête du pharaon. Les statues en question forment un véritable trésor du Musée de Boulaq; elles prouvent de nouveau que loin d'être dans son enfance l'art égyptien de cette époque présente déjà la perfection que nous admirons tant dans les oeuvres de sculpture qui nous sont restées de l'ancien empire. Elles nous prouvent de même que les Égyptiens de ces temps reculés connaissaient très-bien le secret de vaincre les difficultés que leur opposait la dureté de la pierre. Privés du fer, des instruments et des machines que l'art et l'industrie modernes ont inventés pour faciliter l'ouvrage, les anciens Égyptiens avaient acquis la pratique des connaissances techniques sur lesquelles nous n'avons pas encore de justes idées. Le fait est incontestable que les artistes de notre époque restent confus et stupéfaits en présence de ces monuments, et qu'ils ne peuvent nous donner une réponse suffi-

sante sur la question de l'exécution de ces chefs-d'oeuvre de la plus haute antiquité.

Il se trouve à peu près dans l'axe, de l'ouest à l'est, de la grande pyramide de ce roi, la figure colossale d'un lion couché à tête d'homme, mieux connu sous le nom de Sphinx que les voyageurs grecs ont donné à ce monstre. C'est le *abou-l-hôl* «le père de la frayeur» des Arabes. Aujourd'hui il est à moitié enseveli dans les sables du désert; dans l'antiquité, encore à l'époque des Grecs et des Romains, cette figure présentait un libre accès de tous côtés. Il y a peu d'années que le duc de *Luynes* fit enlever les masses de sable qui entourent le Sphinx, après quoi on pouvait s'apercevoir qu'un sanctuaire orné d'une grande stèle inscrite s'élevait entre les deux pattes du lion. Un certain nombre d'inscriptions grecques et romaines qu'on y découvrit, rendaient le témoignage que cet endroit avait été visité par les voyageurs. Il ne faut pas s'imaginer que le Sphinx lui-même soit d'un seul bloc de pierre calcaire qu'on aurait posé sur le plateau du désert comme on place une statue sur son socle. Au contraire le corps du gigantesque animal est taillé dans le roc vif du désert dont les sinuosités offraient à peu près la forme d'un lion. On en profita pour finir la figure d'un sphinx colossal, en complétant les creux de la montagne à l'aide d'ouvrages en maçonnerie.

Le texte qui couvre ladite stèle, raconte en termes très-choisis et d'une manière poétique la visite solennelle qu'un roi de la dix-huitième dynastie, un certain jour de son règne, fit à son père divin le Sphinx. L'inscription étant très-fruste vers la fin, il n'est pas permis, à ce qu'il nous paraît, de tirer la conclusion que la présence de traces de quelques signes qui constituent le nom du roi *χāfrā*, indique nécessairement ce pharaon comme auteur du Sphinx. En effet, une petite stèle qu'on a découverte dernièrement, donne les preuves incontestables que la figure du Sphinx existait déjà à l'époque du roi Chéops et que son origine remonte aux époques les plus reculées de l'histoire d'Égypte. D'après la stèle en question, il y avait au nord du Sphinx un temple de la déesse Isis, au sud un autre consacré au dieu Osiris, tandis qu'un troisième

sanctuaire était dédié spécialement au culte du Sphinx. Après ces remarques qui regardent la topographie de cette région, on comprendra mieux les paroles de la stèle que nous donnons dans une traduction littérale. «Le Horus vivant, le roi de la haute et de la basse Égypte Chéops (*χufu*), le donateur de la vie, il a trouvé le temple de la déesse Isis, reine de la pyramide, à côté du temple du Sphinx, au nord-ouest du temple et de la ville d'*Usiri-neb-rosatu*. Il a bâti sa pyramide à côté du sanctuaire de cette déesse et il a bâti une pyramide à la princesse *Ḥontsen* à côté de ce sanctuaire.» Sur un autre côté de la stèle le récit continue ainsi: «le Horus vivant, le roi de la haute et de la basse Égypte *Chéops*, il a fait faire à sa mère Isis, la mère divine qui est Hathor, la reine de la nécropole, l'appareil qui figure sur cette stèle. Il a renouvelé son culte et il a bâti son sanctuaire en pierre. Il a inventé de nouveau un choix de divinités qui résident dans sa maison.»

Quoique le monument dont nous avons reproduit une partie des textes, ne soit pas contemporain au temps de *Chéops* et qu'il date de la basse époque de l'histoire d'Égypte, néanmoins le témoignage de l'antiquité ne perd rien de sa valeur historique. Aussi partageons-nous complétement l'opinion de M. de *Rougé* qui comprend historiquement les paroles mentionnées, de la même façon que nous venons de le faire. Le Sphinx est appelé dans ce texte [hieroglyphs] *ḥu*, mot qui signifie «figure d'un lion à tête d'homme» tandis que le véritable nom du dieu représenté par le Sphinx était [hieroglyphs] *Ḥormaχu*, c'est-à-dire «Horus à l'horizon.» C'est de cette dénomination que les Grecs ont formé l'appellation *Harmachis* ou *Harmaïs*. Une stèle du Louvre dont M. *Lauth* de Munich a reconnu le premier l'importance historique, confirme les preuves que les rois *Chéops* et *Chephrèn* auxquels est ajouté le pharaon *Rāṭaṭef*, se trouvent dans un rapport très-visible avec la déesse Isis «la reine de la pyramide» et avec le dieu *Ḥormaχu*-Harmachis. Encore à l'époque de la 26e dynastie, c'est-à-dire trente-cinq siècles après *Chéops*, on avait conservé le culte des dits rois et divinités. Un certain *Psametik* fils d'*Uzaḥor*, fils de

Psametik, fils d'*Uzaḥor*, fils de *Rānoferȧb*, y est mentionné comme «prophète du dieu *Tanen* (forme locale de *Pataḥ*), prophète d'Isis reine de la pyramide, prophète du roi *χufu*, prophète du roi *χāfrā*, prophète du dieu *Rāṭaṭef*, prophète d'*Ḥormaχu*.» Cette tradition monumentale est d'autant plus remarquable que le père de l'histoire *Hérodote*, qui un siècle après la rédaction de ladite stèle (vers 450 avant J. C.) visita l'Égypte, assure nettement que les Égyptiens ne voulaient pas même prononcer les noms des rois constructeurs des grandes pyramides. Comment expliquer alors l'existence de prêtres qui présidaient au culte de rois détestés et apothéosés en même temps? Une fois de plus Hérodote a commis une erreur due à la loquacité et à la mauvaise langue de ses drogmans égyptiens.

Nous devons aux études de M. de *Rougé* sur les six premières dynasties égyptiennes de précieuses indications concernant la famille et le culte du roi *χāfrā*. D'après quelques textes trouvés dans les chapelles funéraires à l'entourage de la pyramide, sa femme portait le nom de *Merisānχ* ou *Misānχ*. Elle s'était vouée spécialement au culte du dieu *Tḥuti* (c'est l'*Hermès* égyptien) de la ville d'Hermopolis, étant revêtue en outre de titres honorifiques qui lui attribuent les fonctions de prêtresse de quelques autres divinités.

Men-kau-rā, *Menchérès*.

Le successeur du roi précédent s'appelle selon la tradition monumentale *Men-kau-rā*. C'est le Menchérès, *Mycérinos*, *Menchérinos* des auteurs grecs, le pharaon qui avait construit la troisième pyramide de *Gizèh*, dans les textes désignée par le nom de *ḥir*, c'est-à-dire «la Supérieure» Le sarcophage du roi, taillé d'un bloc de pierre dure et représentant un temple ou édifice décoré suivant les règles simples et harmonieuses de l'architecture des premières dynasties, ainsi que le couvercle de son cercueil fait en bois, furent découverts par le colonel *Wyse* lors de l'ouverture de la chambre funéraire de la pyramide. Le sarcophage repose aujourd'hui dans le fond de la Méditerranée, le vaisseau anglais

qui le transportait, ayant fait naufrage près de Gibraltar. Le couvercle qui fut sauvé grâce à sa matière, est exposé aujourd'hui dans la galerie d'antiquités égyptiennes du Musée Britannique. Sa face est décorée d'un court texte conçu dans les termes suivants: «O Osiris-roi de la haute et de la basse Égypte *Mencherès* vivant éternellement, enfant du ciel, né de la voûte céleste, germe du temps! ta mère, la voûte céleste, s'étend sur toi en son nom de mystère du ciel. Elle a accordé que tu sois comme un être divin et que tes ennemis soient anéantis, roi *Menchérès*, vivant éternellement.» Cette prière est d'une origine très-ancienne, car il y en a d'autres exemples qui se trouvent sur les couvercles de sarcophages appartenant aux dynasties de l'ancien empire. Le sens en est assez clair. Délivré de la matière mortelle, l'âme du roi défunt parcourt l'espace immense du ciel pour se réunir avec Dieu après avoir vaincu le mal qui s'est opposé pendant sa vie sur son chemin terrestre.

D'après les traditions classiques le roi *Menchérès* jouissait d'une très-bonne renommée parmi les pharaons ancêtres. On l'a décrit comme un homme distingué par sa justice et par sa bienveillance comme d'un autre côté par sa piété pour tout ce qui regardait le culte des dieux. Par cette raison les Égyptiens lui accordaient après sa mort les honneurs d'un dieu, en établissant un culte spécial dédié à son souvenir. Je ne sais s'il faut attribuer à ce culte une grande importance. Les Égyptiens lui ont rendu les mêmes honneurs dont les rois prédécesseurs jouissaient après leur décès. Car la mention de prêtres et de prophètes du roi *Menchérès* n'est pas plus fréquente que celle des rois *Chéops*, *Chabryès* et d'autres. En cela les monuments ne prouvent rien. Mais quant aux sentiments religieux qu'on suppose au pharaon *Menchérès*, il paraît en effet que *Menchérès-Pius* s'est occupé pendant sa vie avec une certaine prédilection de la littérature sacrée. Le livre de la «*Sortie pendant le jour*» ([hieroglyphs] *pir-em-heru*), le soi-disant livre des morts, rappelle sa mémoire notamment au chapitre 64. Après les paroles du texte l'auteur termine le chapitre par cette remarque: «On a découvert ce chapitre dans

la ville d'*Hermopolis*, gravé sur un bloc d'albâtre et peint en couleur bleue sous les pieds de ce dieu. Il fut découvert à l'époque du roi de la haute et de la basse Égypte *Menchérès*, le défunt, par le prince, son fils, *Ḥorṭoṭef*, lorsqu'il fit un voyage pour faire une inspection des temples de l'Égypte. Il l'apporta comme une chose merveilleuse au roi, après avoir reconnu que ce qu'il y avait là-dessus, était un mystère. »*)

Śepseskaf (cartouche). C'est le successeur du roi *Menchérès*. Nous sommes bien informés au sujet de la succession de ce pharaon par les inscriptions d'un tombeau qui a été découvert à *Saqqarah* et que M. de *Rougé* a traité pour la première fois dans son travail sur les six premières dynasties égyptiennes. Le personnage pour lequel le tombeau en question fut construit, s'appelait *Pataḥ-śepses*. Il jouait un grand rôle à la cour pharaonique. D'abord le roi *Menchérès* l'avait adopté comme fils, c'est ce que nous disent les paroles suivantes: «Le roi *Menchérès* le mit parmi les enfants royaux dans le palais du roi dans l'intérieur du harem royal. Il fut plus agréable au roi qu'aucun autre enfant.»

Il paraît que *Menchérès* mourut bientôt après avoir adopté cet enfant; la seconde ligne du texte répétait la même chose, mais cette fois par rapport au pharaon *Śepseskaf*. La troisième ligne de l'inscription contient le récit de son mariage avec une princesse de la cour: «Sa Majesté lui donna sa fille aînée, la princesse *Maāt-χā*, pour être sa femme. Sa Majesté préféra qu'elle fût avec lui, qu'avec tout autre homme.» Étant le gendre du pharaon il est tout naturel de le voir monter de grade en grade et être distingué par toute espèce de faveurs de la part du roi. En voici quelques phrases qui se rapportent à cet avancement. «Il fut estimé du roi plus qu'aucun autre serviteur. Il était conseiller secrétaire de tous les travaux qu'il plaisait au roi de faire. Il charmait le coeur de

---

*) La traduction que nous venons de proposer de ce passage contenu dans le *Todtenbuch* Chap. 64 col. 30—32, est donnée sur la comparaison de plusieurs exemplaires dudit livre des morts.

son maître. Sa Majesté lui a accordé de toucher ses genoux et l'a dispensé de toucher la terre.» On voit par cette remarque-ci que d'après le cérémoniel pharaonique les personnes admises en présence du roi, devaient se prosterner jusqu'à terre, à l'exception des favoris qui ne touchaient que les genoux de leur maître. D'autres phrases font mention des charges dont notre personnage fut revêtu. C'est ainsi qu'il est nommé: «intendant de la maison des provisions, chef de tous les ouvrages de mines, prophète du dieu Sokar et chef du temple de ce dieu.» Sa plus haute dignité est contenue dans le titre de «chef du sacerdoce du dieu *Pataḥ* de *Memphis.*»

A part un certain nombre de tombeaux le nom du roi *Šepseskaf* est d'une grande rareté sur les monuments. Parmi les personnes qui vivaient pendant son règne et dont les noms se composaient avec celui du pharaon, il faut citer un prophète du roi Chéops appelé *Šepseskaf-ānχ*. Sa famille est la suivante:

Šepseskaf-ānχ (prophète de *χufu*)
|
Imeri — *Ḥatḥor-kau* (sa femme)

sa fille *Mat* — sa fille *Mertestef* — son fils aîné *Pataḥ-nofer-baiu* (prophète de *Rāenuser.*) — *χenu* (sa femme)
|
Pataḥ-nofer-sem
son fils aîné

C'est aux différents membres de cette famille qu'appartiennent les chapelles funéraires les plus connues de la nécropole de *Memphis.*

La pyramide que notre pharaon se fit construire, porte le nom monumental *qebeḥ* «la Fraîche» ou «la Rafraîchissante.»

[LES ROIS DE LA 5e DYNASTIE.]

Suivant la liste royale de Manéthon le roi *Ouserchérès* doit être placé à la tête de la cinquième dynastie. C'est celui que la table d'Abydos fait connaître sous le nom:

*Us-ka-f.**) Il y a peu de chose à dire et sur son règne et sur l'histoire de son époque. Dans les inscriptions de plusieurs tombeaux et sur quelques stèles de la 5e dynastie et même des temps postérieures, il apparaît parmi les pharaons auxquels les prêtres ont conservé un souvenir religieux et institué un culte divin. Sa pyramide fut distinguée par la dénomination de *āb-setu* qui signifie à la lettre «le pur des endroits» c'est-à-dire «le plus pur endroit.» Nous ne savons rien quant à son identité avec une des pyramides existant encore de nos jours.

Ce n'est pas ainsi quant à la pyramide du roi *Sāḥu-rā*, le successeur d'*Uskaf*. Le nom de ce roi tracé à la sanguine, a été découvert sur des blocs de la pyramide au nord du village d'*Abousir* laquelle, dans l'antiquité, portait le nom de *χā-ba* «Lever de l'âme.» Les titres et les noms du pharaon *Sāḥurā*, se voient sur les rochers de Wadi-Magharah, où. dans un tableau, le roi est représenté comme vainqueur de ses ennemis. Le texte qui accompagne la scène, lui donne les épithètes «de la divine personne qui bat tous les peuples et qui frappe tous les pays.» Il est prouvé que ce pharaon a été du nombre de ceux dont le culte s'est conservé longtemps après leur mort jusqu'aux époques du bas empire. Encore du temps des *Ptolémées*, il existait un sanctuaire qui était dédié à son service religieux et dont les prêtres se trouvent cités sur plusieurs monuments funéraires. Peut-être aussi que la ville nommée *Pa-Sāḥurā* «ville de Sahoura» tout près d'Esnèh, renferme un souvenir de ce roi, comme M. de *Rougé* le suppose avec toute raison.

Le successeur de ce roi, d'après la table de *Saqqarah*, s'appelle *Nofer-ar-ka-rā*; c'est indubitablement le

*) Les chapelles funéraires offrent aussi la variante suivante : *uskaf*, la voyelle *u* précédant le signe syllabique pour *us*.

Nepherchérès de la liste manéthonienne. La pyramide qu'il fit construire s'appelait [hiéroglyphes] *Ba*, c'est-à-dire «l'Ame.» Il y a plusieurs tombeaux de son époque qui font mention du roi, notamment celui d'un parent royal du nom d'*Urχuru*. C'est M. de *Rougé* qui, dans son ouvrage sur les six premières dynasties, a fixé l'attention des savants sur ce personnage qui était spécialement adonné aux occupations littéraires. C'est ainsi qu'il s'appelle «scribe royal du palais, docteur, chef de l'écriture, docteur qui met en lumière les écritures de la grande double demeure sur le côté ouest de l'intérieur du palais.» Il a été de plus «chef des écritures pour les requêtes des hommes, celui qui met en lumière l'écriture qui regarde l'administration, chef de la maison des provisions» et par dessus le marché: «général de l'infanterie qui se compose des recrues.» Un autre employé de cette époque du nom de *Peḥenuka* avait des charges civiles parmi lesquelles on remarque celle du «chef des magasins du trésor, des offrandes et des provisions.» puis «chef de tous les travaux du roi, chef des écritures du roi et conseiller intime de toutes les paroles prononcées par le roi.» C'est sans doute une sorte de secrétaire d'état, qui fonctionnait sous le règne du pharaon susnommé.

Parmi les successeurs de ce roi nous mentionnerons celui que les monuments appellent [cartouche] *Rā-n-user*. C'est le 30e de la table d'Abydos et le même qui dans la liste des rois d'après *Manéthon*, est transcrit par le nom *Rathourès*. Nous avions démontré, dans la première édition de notre ouvrage, que ce pharaon portait un second nom, celui de [hiéroglyphes] *An*, de manière que nous devons le reconnaître comme le premier roi qui a fait inscrire son nom de famille dans la série des titres et des noms officiels. *Rā-n-user* suivit l'habitude de ses ancêtres, en construisant un tombeau en forme de pyramide connue sous la dénomination de [hiéroglyphes] *Men-setu*, mot qui signifie «*le plus stable endroit*.» On a trouvé dans la moyenne pyramide d'Abousir

le nom du roi tracé à la sanguine sur un de ses blocs. Il y a donc peu de doute sur la personne du pharaon dont la momie a été jadis déposée dans la chambre funéraire de cette pyramide. La mémoire de ce roi s'est du reste conservée en d'autres endroits. Nous indiquons avant tout la présence de son nom et de ses titres sur les rochers de Wadi-Magharah, où un tableau le représente comme vainqueur des habitants de la presqu'île du Sinaï.

C'est à M. de *Rougé* que la science doit de précieuses remarques sur nombre de personnages qui ont vécu à cette époque et qui étaient chargés de fonctions très-élevées à la cour pharaonique. Le monument le plus intéressant qui a conservé le souvenir d'un illustre Égyptien du temps, est sans doute le vaste tombeau du nommé [hieroglyphs] *Ti* dans la nécropole de Saqqarah. C'est ce tombeau situé vers le nord du Sérapéum que les voyageurs de nos jours ne manquent pas de visiter pour y admirer le nombre presque infini de tableaux qui représentent des scènes de la vie antique. A en croire les textes qui couvrent de tous côtés les parois du tombeau, le personnage en question était revêtu d'une foule de dignités qui le font reconnaître comme un des plus hauts-fonctionnaires de la cour. C'est ainsi qu'il était secrétaire de son seigneur dans toutes ses résidences, secrétaire pour énoncer les décrets du roi, chef de tous les travaux du roi, chef des écritures royales. Je passe sous silence la longue série de titres qui se rapportent à ses dignités comme prêtre auprès de diverses divinités. M. de *Rougé* a fait une observation assez curieuse, c'est que dans le tombeau de ce dignitaire on ne retrouve ni le nom de son père, ni rien qui indique une parenté illustre. Si notre *Ti* avait été un parvenu, son alliance avec une princesse de sang royal fait penser qu'il a dû rendre de très-grands services à l'état pour être honoré de la main d'une fille du pharaon. Son épouse s'appelle *Nofer-ḥotep*; en termes très-flatteurs elle est qualifiée de titres qui relèvent son amour et son amitié pour le mari chéri.

Les trois derniers pharaons de cette dynastie ont déjà été bien connus et classés avant la découverte de la table d'Abydos.

Le premier d'entre eux s'appelle (hieroglyphs) *Men-kau-ḥor*, c'est *Menchérès* de la liste manéthonienne. La pyramide qu'il fit élever porte le nom de (hieroglyphs) *nuter-setu*, ce qui veut dire «le plus saint endroit.» Lors de la découverte du Sérapeum, on a trouvé sur une muraille du tombeau des Apis un grand bloc orné d'un bas-relief qui nous permet de reconnaître le portrait du roi accompagné de son nom et de ses titres. Il paraît que cette pierre provenait de la chapelle placée devant la pyramide de ce roi qui, d'après ces renseignements, doit être recherché dans une des pyramides de *Saqqarah*. N'oublions pas de faire remarquer que les rochers de *Wadi-Magharah* ont conservé la mémoire du roi auquel se rapportent plusieurs légendes hiéroglyphiques sculptées sur la montagne.

D'après les monuments son successeur porte deux noms. Le premier, le plus fréquent, est (hieroglyphs) *Ṭaṭ-ka-rā*, et le second (hieroglyphs) *Assa*. Il a laissé de même des textes à *Wadi-Magharah* qui nous certifient les travaux exécutés sous son règne dans les mines de cette montagne. Sa pyramide s'appelle (hieroglyphs) *nofer*, c'est-à-dire la «Belle,» malheureusement nous n'avons rien à dire pour fixer sa position. Une série de tombeaux à *Saqqarah* et à *Gizèh* nous a conservé le souvenir de plusieurs personnages qui remplissaient de hautes fonctions à la cour du roi. Comme leurs titres ne diffèrent pas beaucoup de ceux dont nous avons parlé plus haut, nous les passerons cette fois sous silence. Remarquons cependant que les Égyptiens appelés *Snoferu-nofer*, *Rākapu* et *χu-ḥotep* apparaissent comme prêtres attachés déjà anciennement au culte du roi.

Un souvenir très-précieux du roi *Assa* s'est conservé dans un travail littéraire composé par son fils le prince *Pataḥ-ḥotep*. Disons un mot de ce papyrus qui probablement est le plus ancien manuscrit du monde et qui est mieux connu sous le nom de

papyrus *Prisse.* Il a été acquis par un Français de ce nom à Thèbes et donné à la bibliothèque royale de Paris. La plus grande partie de ce document contient un traité du fils d'*Assa* qui se rapporte aux vertus nécessaires à l'homme et à la meilleure manière d'arranger sa vie et de faire sa carrière dans ce monde. Le titre général est conçu en ces termes: «C'est l'enseignement du gouverneur *Pataḥ-ḥotep*, sous la Majesté du roi *Assa* vivant éternellement.» A l'époque où il composa son livre, il doit avoir été très-âgé, puisqu'il décrit la caducité de sa vieillesse en termes extrêmement significatifs. «Les yeux, dit-il, sont petits et les oreilles bouchées, la force s'affaiblit sans relâche, la bouche se tait et ne parle pas, la mémoire s'est fermée et ne se rappelle pas du passé. Les os sont hors d'état de rendre service, ce qui a été bon est devenu mauvais. Même le goût s'en est allé. La vieillesse rend l'homme mauvais en toutes manières. Le nez est bouché, il ne respire pas.» C'est ainsi que le prince aborde la question qui forme le sujet de son livre, c'est-à-dire de donner à la jeunesse des préceptes qui se justifient par la pratique de sa longue vie.

Il est extrêmement intéressant de suivre les simples paroles, qui au style antique rendent les pensées du vieillard et touchent presque toutes les conditions dans la vie états de l'homme. Un des plus beaux échantillons est sans doute le morceau suivant. Il caractérise admirablement l'esprit d'humanité qui parfume ces préceptes d'une morale très-élevée. «Si tu es devenu grand, après que tu as été petit et si tué ramassas des richesses après la misère, étant pour cela le premier dans ta ville, si tu es connu par ton opulence et si tu es devenu un grand seigneur, que ton coeur ne devienne pas fier à cause de tes richesses: car c'est Dieu qui en est l'auteur pour toi. Que tu ne méprises pas l'autre qui est ce que tu fus, sois envers lui comme envers ton pareil.»

Quoique les tombeaux de cette époque ancienne nous révèlent dans leur ensemble des traits extrêmement favorables aux idées de l'humanité, on ne peut comparer ce qu'ils nous disent avec ce langage naïf et simple des préceptes du prince *Pataḥḥotep.* Ce n'est ni le prêtre , ni le prince quis'adresse à la jeunesse contem-

poraine, c'est simplement l'homme qui les enseigne. Y a-t-il rien de plus vrai et en même temps de plus persuasif que son exhortation : « que ta face soit gaie autant que tu vis ; est-ce que quelqu'un est sorti du cercueil après y être entré ? »

Le dernier roi de la 5ᵉ dynastie porte le nom de *Unas*. Quoique nous ne soyons pas bien instruits de son histoire, nous savons cependant le nom de sa pyramide qui s'appelait nofer-setu « le plus bel endroit » ou « le meilleur endroit. » Ce n'est pas autre chose que cette immense construction funéraire, en forme de grande pyramide tronquée, qui s'élève au milieu du désert au nord des pyramides du *Dahschour* désignée par les Arabes sous le nom de *Mastabat-el-Faraoun*, c'est-à-dire « le siége du pharaon. » Nous avons assisté à son ouverture faite par M. *Mariette-Bey*, et nous avons pu nous convaincre qu'une des pierres à son entrée portait les traces assez lisibles des lettres qui composent le nom du roi *Unas*. Donc il n'y a aucun doute sur l'identité que nous avons proposée et qui est adoptée par M. *de Rougé*, dans son ouvrage sur les six premières dynasties égyptiennes.

C'est avec ce roi que se termine la cinquième dynastie de la liste manéthonienne d'accord avec le canon historique de *Turin* qui après le nom de *Unas* termina la première section de la série des pharaons, en donnant le total des années de règne et du nombre des rois qui précédaient. Quoique les chiffres soient aujourd'hui détruits, il résulte cependant d'une inspection du papyrus que tous ces rois se suivaient sans aucune division principale, et dans un ordre successif qui commençait par le premier roi *Mena*, et qui se terminait par le roi *Unas*. Cette observation est d'une haute importance pour la classification de ces rois du canon égyptien, car elle nous prouve qu'ils formaient un groupe entier, appartenant probablement à la même famille. Voilà donc ces fameux rois de *Memphis*, les plus anciens souverains dans l'histoire du monde.

CHAPITRE VIII.

DE LA 6e A LA 11e DYNASTIE.

M. *de Rougé* a fait l'excellente remarque qu'avec la fin de la cinquième dynastie, sur les nécropoles de *Gizèh* et de *Saqqarah*, les noms royaux de l'ancien empire commencent à disparaître. Nous avions déjà observé, dans la première édition de notre ouvrage, que c'est surtout la moyenne Égypte qui dès à présent nous révèle les souvenirs des rois que les monuments nous obligent de regarder comme les successeurs des pharaons des cinq premières dynasties.

Le papyrus de *Turin* favorise tout à fait cette supposition. Malgré l'état déplorable de ce précieux document historique, le fragment qui se rapporte à la fin de la 5e dynastie s'est conservé. Il est évident, par la nouvelle section qui commence, que le roi *Unas* termine la série des rois de Memphis, et qu'une nouvelle maison royale continue la succession des rois de l'ancien empire. C'est la seconde époque de cet empire qui s'ouvre à nos études.

Le premier pharaon de la sixième dynastie est celui que les monuments désignent par le nom de [cartouche] *Teta*. Les tables d'*Abydos* et de *Saqqarah* sont d'accord quant à cette succession, et le nom d'*Othoès* donné par *Manéthon* au premier pharaon de la même dynastie ne s'éloigne pas trop de la forme égyptienne pour permettre les moindres doutes sur l'identité de la personne. Du reste, la succession de *Teta* après le roi *Unas* est indiquée très-clairement par les textes d'un tombeau à *Saqqarah*. Le propriétaire d'une chapelle funéraire du nom de *Pataḥ-šepes* nous y fait

connaître les différents titres dont il était honoré de son vivant, et nous y découvrons le sacerdoce de la pyramide du roi *Unas* auprès du sacerdoce de la pyramide de *Teta*. Nous devons renvoyer le lecteur aux remarques instructives que M. *de Rougé* a faites sur le compte de ce personnage surtout pour les différentes faveurs de la part des pharaons de l'époque. La pyramide de *Teta*, qui pour la première fois est honorée du titre de *sa-rā* « fils du soleil » dans l'intérieur de son cartouche, avait le nom de *Taṭ-setu* « la plus stable des places. » On a supposé que le nom de *Us-karā* que la table d'Abydos place après celui de *Teta*, appartient comme titre officiel à un roi nommé *Ati* qui fit construire la pyramide *bai-u* « des âmes. » De plus on regarde ce pharaon comme le véritable fondateur de la 6ᵉ dynastie, de manière qu'il régnait, peut-être dans la moyenne Égypte, simultanément avec *Teta*, dernier descendant des rois de Memphis. Cela est très-probable, mais c'est encore à prouver. Ce qui est certain c'est que le haut fonctionnaire *Una*, dont nous parlerons tout-à-l'heure, passe du roi *Ati* (résidant à Memphis) à son successeur qui porte le nom officiel de *Meri-rā*; c'est-à-dire « *ami du soleil* » et le nom de famille *Pepi*. Les rochers de *Wadi-Magharah* qui contiennent tant de souvenirs de l'ancien empire, ont conservé aussi la mémoire de ce pharaon. Un grand bas-relief qui s'y trouve taillé dans le roc nous rapporte une inspection des mines opérée l'an XVIII de son règne, par un capitaine nommé *Abton*. A l'instar des tableaux qui s'occupent de ses prédécesseurs, le roi *Pepi* est représenté comme vainqueur de ses ennemis, c'est-à-dire de ces peuplades qui alors habitaient la presqu'île du *Sinaï*. Un des blocs qu'on a découvert au milieu des ruines de la ville de *Tanis* est orné des noms et des titres du roi *Pepi*. C'est le plus ancien monument qu'on ait trouvé dans

cette ville dont l'antiquité remonte, selon ce témoignage, jusqu'à l'époque de la sixième dynastie. C'est encore dans le temple de *Dendérah* que se rencontre la mention de *Pepi* qui, après le roi *χufu*-Chéops, avait fait exécuter des travaux à ce sanctuaire de la déesse *Hathor*. Les vallées de *Hamâmat*, les rochers d'*Assouan* et de nombreux textes dans les carrières d'*El-kab*, nous prouvent que sous le règne du pharaon *Pepi*, une foule de travaux publics furent exécutés, et que ce roi jouissait d'une certaine puissance politique, ce qui est mis à l'évidence finalement par la découverte d'un monument d'une grande importance pour l'histoire de cette époque. C'est la grande inscription conservée aujourd'hui dans le Musée de Boulaq, que les dernières fouilles entreprises en Égypte, ont rendue à la science. C'est encore à M. *de Rougé* qu'on doit la connaissance du texte en question, c'est lui qui le premier l'a publié et accompagné de notes.

Le tombeau d'où l'on a tiré la pierre qui contient l'inscription, appartenait à un certain *Una*, un de ces grands personnages qui vivaient à cette époque à la cour et qui furent distingués de toutes manières pour le mérite de leurs services importants. *Una* commença sa carrière sous le règne de *Teta*. Ce pharaon lui avait conféré plusieurs dignités qui finirent par être portées au comble sous son successeur *Pepi*. A en croire les paroles du texte, *Una* avait gagné toutes les sympathies du roi en plusieurs occasions de manière «qu'il était plus agréable au coeur de sa Majesté qu'aucun autre chef, et qu'aucun serviteur du pays.» On lui donna l'ordre de faire apporter un sarcophage de pierre calcaire des cavernes de *Troia*. Sa Majesté fit partir un général avec ses officiers sous ses ordres pour le transport de ce sarcophage. Le monolithe arriva chargé sur une des grandes barques de la résidence du roi; il était accompagné de son couvercle et de quelques autres pierres taillées, destinées à servir dans la construction du tombeau royal. «Jamais, dit le texte, chose semblable ne fut faite pour aucun serviteur, ce fut le plus parfait plaisir pour le coeur de sa Majesté et la plus grande satisfaction qu'on ait pu lui procurer.» Aussi le pharaon n'oublia-t-il pas de récompenser dignement son

employé de titres et d'honneurs dont les détails malheureusement ne sont pas parvenus à notre connaissance. Si jusqu'à présent les services que *Una* avait rendus au roi, étaient de nature pacifique, la suite du texte nous apprend les faits et gestes de ce fonctionnaire pendant des guerres entreprises par le roi contre les peuplades des *Āmu* (Arabes) et des *Hirušā*, ou de «ceux qui sur le sable» (Bédouins). Cette dernière expression désigne sans doute une population habitant le désert. Pour se préparer à cette guerre, sa Majesté fit rassembler une armée composée «de myriades» choisies parmi la population de la haute Égypte, à commencer par l'île d'*Éléphantine*, et de la basse Égypte dans toute son étendue. Mais il paraît que l'armée égyptienne ne fut pas jugée assez nombreuse pour soutenir la guerre, car nous voyons aussi le pays des Nègres mis à contribution. A cette occasion nous apprenons les noms de plusieurs contrées habitées par des Nègres qui, déjà à cette époque, se trouvaient sous la domination de l'empire égyptien. Ce sont les pays d'*Artet*, de *Zam*, d'*Amam*, d'*Ouaouat*, de *Kerau*, et de *Takam*. Notre personnage *Una* fut nommé général en chef de ces troupes. Nous voyons ensuite comment les officiers de l'armée égyptienne se sont efforcés de dresser militairement les Nègres. *Una* explique dans une suite de phrases très-difficiles à interpréter comment sa charge l'obligeait à tout organiser, à distribuer partout des vivres et des chaussures pour la marche, et à discipliner cette armée peu homogène. Il termine ce passage en vantant comme à l'ordinaire les bons résultats de son administration militaire.

L'armée ainsi préparée accomplit une série d'invasions sur le territoire des Bédouins, mais ses campagnes ne sont indiquées que très-vaguement par quelques mots. Voilà ce que le texte nous en dit: «Cette armée arriva, elle bouleversa le pays des Bédouins et elle revint heureusement. Elle attaqua le pays des Bédouins et elle revint heureusement. Elle bâtit des forteresses et elle revint heureusement. Elle coupa ses grenadiers et ses vignes et elle revint heureusement. Elle mit le feu à toutes les habitations des ennemis et elle revint heureusement. Elle tua ses officiers par de

nombreuses myriades et elle revint heureusement.» «L'armée qui avait ramené une grande quantité de prisonniers vivants, fut plus louée par le roi pour cela que pour toute autre chose. Le roi avait envoyé *Una* cinq fois pour faire les campagnes dans les pays des Bédouins et pour réprimer les révoltes avec cette armée. Il avait agi de manière à ce que le roi pouvait être complétement satisfait.»

Après ces expéditions, une nouvelle guerre est soutenue par le roi contre un pays qui s'appelle *Terehba* (?) «au nord des Bédouins.» Cette fois l'armée part sur des vaisseaux, entre dans les extrémités de cette région et remporte une victoire complète sur l'ennemi. Il est difficile de préciser exactement le pays qui fut le théâtre de la nouvelle guerre. Comme on fait mention de vaisseaux, il est naturel de penser à quelque partie de la Syrie située au nord du désert de l'Arabie. *)

Avant de continuer le récit si intéressant que nous fournit le texte, et qui plus tard s'occupe des événements sous le règne suivant, nous allons résumer en peu de mots ce qui nous reste à dire sur l'histoire de *Pepi*. Comme ses prédécesseurs, il avait construit une pyramide qui portait le même nom que la ville de Memphis, c. à. d. *Men-nofer* «la bonne station.» Il est aussi le fondateur d'une ville appelée d'après son nom «ville de *Pepi*» et située dans la moyenne Égypte. Nous connaissons les noms de plusieurs grands personnages qui vivaient sous *Pepi* et qui étaient revêtus de hautes dignités. Leurs tombeaux se trouvent à *Saqqarah*, à *Bercheh*, à *Zaoujït-el-Meïtin*, à *Cheikh-Saïd* et à *Abydos*. Il y a parmi leur nombre un certain *Meri-rā-ānχ* qui est désigné dans son tombeau comme gouverneur de *Troia*. Nous pouvons hasarder la supposition que cet employé fut chargé des travaux dans les carrières du *Mokattam* ce qui devient

*) Comme une campagne maritime à cette époque est difficile à imaginer, notre opinion est que le pays en question est cette partie de la basse Égypte située aux alentours du lac de *Menzaleh*, et qui était alors occupée par les ancêtres des Bédouins de l'isthme de Suez.

d'autant plus probable parce qu'il porte en outre le titre de chef des travaux publics du roi. Un autre fonctionnaire *Meri-rā Meri-pataḥ-ānχ* était également chef des travaux publics sous *Pepi.* Une troisième personne nommée *Pepi-naχt* dont le tombeau se trouve à *Abydos*, fut gouverneur de la ville de la Pyramide. Nous devons y reconnaître un des prêtres qui étaient chargés du culte à rendre aux pharaons inhumés dans leur pyramide. Un quatrième du nom de *Pepi-na* fut de même prêtre de la pyramide de *Pepi* et de celle de son successeur que nous allons connaître plus bas. Nous ne pouvons passer sous silence le fait que la mention d'une période astronomique ou calendrique, celle qui s'appelle *ḥib-set*, paraît pour la première fois sur les monuments à l'époque du règne de *Pepi.* L'an 18 de son gouvernement avait lieu ce que les textes, surtout ceux qui couvrent les obélisques, désignent par la phrase: [hieroglyphs] *sop tep set ḥib* «la première fois de la fête appelée *Set,*» c'est-à-dire «la première époque du cycle de 30 ans.» Un savant allemand, M. *Gensler*, qui s'est occupé spécialement de calculs astronomiques basés sur les indications des monuments égyptiens, a dernièrement émis l'opinion que la période de 30 ans a servi à régler les points coïncidents du calendrier solaire et lunaire moyennant onze mois synodiques, intercalés dans les années 0, 4, 7, 12, 14, 16, 18, 20, 23, 26, 30 (=0) de la période. Quoique nous ne puissions pas adopter partout les interprétations des textes hiéroglyphiques proposées par M. *Gensler,* nous saisissons avec empressement l'occasion de nous déclarer en faveur de son explication de la période des 30 ans. Nous aurons plus tard à fournir des matériaux qui prouveront les vues de ce savant d'une manière qui laissera peu à désirer.

Le roi *Pepi* s'était marié avec une dame qui n'était pas du sang royal. Son père s'appelait *χua* et sa mère *Nekebet.* Après son couronnement comme reine, elle adopta le nom de *Meri-rā-ānχ-nes.* Un tombeau découvert à Abydos, qui appartenait à la famille de cette princesse, a fourni des notions très-précieuses sur sa descendance. Elle avait deux fils, l'aîné appelé *Mer-en-rā*, et

son frère nommé *Nofer-ka-rā*. C'est le premier qui succéda d'abord à *Pepi* son père, et qui dans la table d'Abydos figure sous le nom indiqué de (☉ 𓌻 𓈖) *Mer-en-rā*.

Le grand texte du tombeau d'*Una* nous révèle une bonne partie de l'histoire de son époque, et nous continuons le récit que nous avions interrompu ci-dessus. Après la mort de *Pepi*, *Una* eut l'honneur d'obtenir la charge de gouverneur de la haute Égypte. La limite de son gouvernement vers le sud est indiquée par la ville d'Éléphantine et au nord par le deuxième nome de la basse Égypte, celui que les anciens appellent *Létopolitès*. Il paraît que *Una* possédait le secret d'acquérir bien vite la confiance et la satisfaction de ses maîtres. C'est ainsi que le fils de *Pepi* le chargea de tous les travaux et de l'administration entière de la région de la haute Égypte. Il confesse lui-même cette rare distinction accordée à un Égyptien en disant que jamais chose pareille n'avait été faite auparavant dans ce pays « de la haute Égypte. »

Dans les premières années de son règne le roi *Mer-en-rā* était préoccupé des dispositions à donner pour sa sépulture. Ce fut encore *Una* qu'il chargea de l'exécution de tous les travaux en vue de l'organisation de la sépulture. « Sa Majesté, dit *Una*, m'envoia vers le pays d'*Abhat* pour ramener un sarcophage avec son couvercle, avec une petite pyramide et la statue du roi *Mer-en-rā* dont la pyramide s'appelle 𓈍 𓄤 △ *χā-nofer*, (« le bon lever »). Sa Majesté m'envoya à *Éléphantine* pour en rapporter une chapelle en granit avec son socle, et en granit les portes et les corniches, et pour rapporter en granit les portes et les seuils du petit temple en face de la pyramide *χā-nofer* du roi *Mer-en-rā*. Le nombre de vaisseaux destinés au transport de toutes ces pierres, se composait de six vaisseaux appelés les larges, de trois vaisseaux de l'espèce des remorqueurs, et de trois navires d'un autre genre; on y avait ajouté un vaisseau de guerre. » Il paraît que ces vaisseaux étaient construits dans le sud de la haute Égypte, car le texte nous affirme que « jamais il n'était arrivé que les habitants d'*Abhat*

ni d'Éléphantine eussent construit un vaisseau de guerre dans le temps d'aucun ancêtre.» Après avoir exécuté les ordres du roi, une nouvelle mission attendait le gouverneur *Una* qui, cette fois, fut chargé de ramener des blocs d'albâtre. «Sa Majesté, dit-il, m'en voya vers la contrée de *Ḥa-nub* *) pour en rapporter une grande table d'albâtre. Je fis extraire pour lui, cette table en dix-sept jours.» La suite du récit nous apprend qu'on était obligé de construire des navires exprès pour le transport des monolithes qu'on avait taillés dans les carrières. Le plus grand de ces bâtiments avait une longueur de soixante coudées égyptiennes,**) et une largeur de trente. Comme il n'y avait pas assez d'eau à cette époque, le temps des basses eaux étant arrivé, on fut obligé de bâtir des navires moins grands en se servant du bois qui se trouvait dans les forêts des pays des Nègres. *Una* fait là-dessus le récit suivant: «Sa Majesté m'envoya pour abattre quatre forêts dans le Midi pour en construire trois vaisseaux larges et quatre vaisseaux remorqueurs de bois d'acacia du pays *Ouaoua-t.* Et voilà que le gouverneur des pays d'*Areret,* d'*Aam*, et de *Maza,* fit abattre le bois pour cela. Je fis tout cela dans l'espace d'une année. A l'inondation je chargeai du granit immense pour la pyramide *χā-nofer* du roi *Mer-en-rā.*»

C'est presque tout ce que nous savons de l'histoire de ce roi auquel succéda après sa mort son frère [cartouche] *Nofer-ka-rā.* La pyramide de ce dernier porte le nom de [hiéroglyphes] *Men-ānχ*, c'est-à-dire «la station de la vie.» Son nom et ses titres se sont conservés sur les rochers de *Wadi-Magharah*, où il y a une inscription datée de la seconde année de son règne. Les tombeaux de la moyenne Égypte font connaître un très-grand nombre de personnages, qui ont vécu sous son gouvernement,

---

*) Cette région désigne les carrières d'albâtre oriental dans le voisinage de la ville de *Siout*, sur la rive droite du Nil. Un endroit tout près de ces carrières s'appelle encore aujourd'hui *Benoub* avec le surnom *el-hammâm.*

**) La coudée égyptienne avait une longueur de 0,525^{m}.

étant chargés de plusieurs fonctions importantes. Nous citons un certain *Beba*, à cause de son titre de gouverneur de la ville de *Pepi*. C'est la seule fois, qu'on trouve mentionné, sur un monument égyptien, le nom de cette ville qui, bâtie par *Pepi*, était probablement la résidence des rois de sa famille. Il paraît que plus tard elle avait changé de nom, nous devons donc reconnaître son emplacement dans une des villes ruinées qui couvrent la moyenne Égypte.

Après le roi susnommé l'histoire des pharaons de la sixième dynastie jusqu'à la onzième dynastie n'a laissé que de très-faibles traces. On ne se trompera pas beaucoup en supposant que l'Égypte fut troublée par des guerres civiles, et que l'empire fut divisé en plusieurs petits royaumes gouvernés par des *ḥaq* dont nous aurons l'occasion de parler encore plus bas. Nous manquons complétement de monuments historiques qui nous renseignent tant soit peu sur les événements politiques ou du moins qui nous offrent le fil conducteur pour passer à travers les ténèbres qui ne s'ouvrent qu'à l'horizon de la 12ᵉ dynastie.

Une trace de ces révoltes intestines qui, après ou vers la fin de la 6ᵉ dynastie, éclatèrent en Égypte, s'est très-lucidement conservée dans la tradition qui se rapporte à la reine *Nitocris*, et que nous connaissons par le récit d'*Hérodote*. D'abord il faut faire observer que *Manéthon* termine la 6ᵉ dynastie par une reine qu'il appelle *Nitocris*, et qui, d'après lui, a régné douze ans. Le papyrus de *Turin* met l'existence de cette reine hors de doute. Sur un des fragments qui s'attachent à l'époque de la 6ᵉ dynastie, on lit très-clairement son nom égyptien *Nit-aqert* «la déesse *Nit* parfaite,» qui précède ceux de ses trois successeurs *Nofer-kȧ*, *Nefrus* et *Rā-ȧb*.

Selon la narration d'*Hérodote* le frère de *Nitocris* fut tué par des adversaires politiques. La belle *Nitocris*, aux joues roses, pour venger la mort de son frère, fit construire un vaste souterrain. Sous prétexte d'inauguration, elle y réunit les principaux auteurs du meurtre. Pendant le repas qu'elle leur offrit, la reine

fit entrer les eaux du fleuve par un canal caché, de sorte que tous furent noyés. Après cela elle se retira dans une chambre remplie de cendres et se tua pour se soustraire elle-même à la vengeance. Suivant *Manéthon* la même reine fut l'auteur de la 3e pyramide, que les recherches monumentales attribuent au pharaon *Menchérès*. D'après les investigations de l'ingénieur M. *Perring*, il paraît en effet, que la troisième pyramide fut reconstruite. «La reine *Nitocris,* en s'emparant de la pyramide de *Menchérès*, laissa le sarcophage du roi dans une chambre inférieure et fit placer le sien dans la salle qui précédait, si l'on en juge par les fragments de basalte bleue qui s'y retrouvèrent. Elle fit doubler les dimensions du monument et lui donna cette ruineuse parure de granit qui passa plus tard, dans l'imagination des conteurs grecs, pour avoir absorbé les sommes immenses que la courtisane *Rhodopis* avait retirées de la ruine de ses amis» (M. de Rougé).

Sans nous occuper de la peine infructueuse de réconcilier les dynasties de Manéthon qui suivaient la 6e jusqu'à la fin de la 11e, nous avons recours à la succession monumentale représentée le plus complétement dans la table d'*Abydos*. Celle-ci énumère vingt rois qui correspondent nécessairement aux rois anonymes qui composaient les cinq dynasties d'après le canon de *Manéthon*. Je dois remarquer encore que le papyrus de *Turin* n'est pas d'accord avec le nombre de rois que la table d'*Abydos* attribue à l'époque en question. D'après le papyrus la dynastie qui précédait la douzième, contenait six rois. Leurs prédécesseurs, selon une remarque du même papyrus, se seraient composés d'un nombre de 17 ou 18 rois. Avant ceux-là il y avait une série de rois qui remontent jusqu'à la reine *Nitocris* et dont le nombre peut être évalué à dix. Nous avons donc en somme 38 ou tout au plus 40 rois qui embrassent les cinq dynasties mentionnées par Manéthon. Mais quoi qu'il en soit nous préférons la suite adoptée par la table d'Abydos et dont voici l'ordre.

39e roi *Mer-en-rā* surnommé *Zaf-em-saf*.
40e » *Nuter-ka-rā*.
41e » *Men-ka-rā*.

42e roi *Nofer-ka-rā.*
43e » *Nofer-ka-rā* surnommé *Nebi.*
44e » *Ṭaṭ-ka-rā* » *Šema.*
45e » *Nofer-ka-rā* » *χonṭu.*
46e » *Mer-en-ḥor.*
47e » *Senofer-ka.*
48e » *Rā-n-ka.*
49e » *Nofer-ka-rā* surnommé *Terel.*
50e » *Nofer-ka-ḥor.*
51e » *Nofer-ka-rā* surnommé *Pepi-seneb.*
52e » *Nofer-ka-rā* » *Ānnu.*
53e » . . . *kau-rā.*
54e » *Nofer-kau-rā.*
55e » *Nofer-kau-ḥor.*
56e » *Nofer-år-ka-rā.*
57e » *Neb-χer-rā* [*Mentu-ḥotep*].
58e » *S-ānχ-ka-rā.*

Le lecteur s'apercevra que plusieurs de ces pharaons portent dans le même cartouche un double nom, comme par exemple le 39e, le 43e, 44e, le 45e, le 49e, le 51e et le 52e.

Le 57e roi de la série, celui qui s'appelle *Neb-χer-rā*, se présentę sur les monuments, et c'est avec lui que recommence la lumière monumentale. Son nom de famille est *Mentu-ḥotep.* Il appartient à une série de rois qui certainement répondent à la onzième dynastie de Manéthon et qui portent alternativement les noms de famille *Nentef* ou *Anentef* et *Mentu-ḥotep.* Les premiers de ces pharaons exerçaient leur pouvoir royal seulement sur la Thébaïde. Leur souvenir s'est conservé sur quelques monuments de cette contrée parmi lesquels nous devons citer en première ligne deux modestes cercueils. Dans la vallée de l'*Assasif* de *Thèbes*, les Arabes avaient découvert, légèrement cachés sous les sables, ces deux

cercueils dont l'un contenait la momie du roi portant encore son diadème royal. Le couvercle était richement doré, et la bande d'hiéroglyphes qui occupait le milieu contenait le nom d'*Anentef*. Lors de notre séjour en Égypte, en 1854, nous eûmes le bonheur de découvrir, dans un magasin de la maison du consul grec, le cercueil d'un second *Anentef* qui se distinguait par le surnom du « *Grand.* » Ce dernier cercueil se trouve aujourd'hui dans la collection du Louvre. Parmi les *Mentu-ḥotep*, ce sont surtout deux dont les monuments ont conservé quelques souvenirs. Sur les rochers de l'île de *Konosso*, tout près de *Philae*, il y a un tableau sculpté qui représente celui qui porte le nom officiel de [cartouche] *Rā-neb-taui* comme vainqueur de treize peuples étrangers, et comme serviteur dévot du dieu ithyphallique *χem* de *Coptos.* A cette époque cette ville qui protége l'entrée de la vallée de *Hamamât* était d'une grande importance pour le commerce avec l'Arabie comme dépôt de l'or et des pierres précieuses qu'on retirait des mines de ladite vallée. Les rochers des montagnes de *Hamamât* d'une grande richesse en pierres de luxe jusqu'à l'émeraude, sont couverts de textes commémoratifs qui font mention des travaux exécutés dans les carrières à l'époque de la onzième dynastie. Le dieu tutélaire de *Coptos*, [hiéroglyphe] *χem*, que les Grecs comparaient à leur *Pan*, trouve partout sa place distinguée dans les divers proscynèmes.

C'est ainsi que dans un des textes gravés sur les rochers et datant de l'époque de *Rā-neb-taui Mentu-ḥotep* (on y trouve en même temps le nom de sa mère *Ama*) on entretient le lecteur d'un travail fort utile pour ceux qui traversaient ces vallées désertes. Le roi *Mentu-ḥotep* donna l'ordre de creuser « un puits au milieu de la vallée. » L'ordre fut exécuté, et bientôt un puits ayant 10 coudées égyptiennes de diamètre offrit de l'eau fraîche aux voyageurs, aux ouvriers et aux bêtes de somme. Un autre texte de la même vallée date du 15 *Paophi* de l'an 2 du règne de *Mentuḥotep.* Commençant par un proscynème adressé « au dieu *χem-Pan*, le maître des

peuplades habitant cette vallée» et à d'autres divinités, l'inscription continue de faire un rapport sur le transport de quelques monolithes destinés à des usages funéraires. Un haut fonctionnaire, chef des travaux publics du roi, du nom d'*Amenemḥāt* reçut l'ordre de faire transporter le sarcophage et le couvercle qui y appartenait. On peut s'imaginer la grandeur de ce monolithe dont les dimensions sont indiquées, dans le texte, par la proportion de 4 coudées à 8 coudées à 2 coudées. Après avoir fait une offrande aux divinités, 3000 hommes réussirent à mouvoir le monolithe de sa place et à l'embarquer sur le Nil. Le second *Mentu-ḥotep*, celui qui a porté le nom officiel de *Neb-χer-rā*, fit construire une pyramide qui s'appelait *χu-setu* «la plus splendide place.» C'est une stèle d'*Abydos* appartenant à un prêtre attaché à ce monument funéraire, qui nous apprend le nom inconnu jusqu'à présent de la pyramide.

Un des plus intéressants textes qui se trouvent dans ces endroits est sans doute celui qui a été sculpté sur un rocher sous le règne de *Sānχ-ka-rā*, le 58e roi selon l'ordre de la table d'Abydos. C'est à M. *Chabas* que la science doit la traduction de cette longue et difficile inscription qui a été rédigée par les ordres d'un fonctionnaire nommé *Ḥannu.* «J'ai été envoyé, dit-il, pour conduire des navires en Arabie afin de lui ramener les gommes odoriférantes recueillies par les chefs du désert sous l'empire des terreurs qu'il inspire à toutes les nations. Voilà que je partis de *Coptos* [lacune] Sa Majesté ordonna que les troupes, pour m'accompagner, fussent du midi de la *Thébaïde.*»

Après une grande lacune dans laquelle cependant quelques mots sont restés assez lisibles pour faire reconnaître que la force armée était destinée à protéger l'expédition contre les ennemis et que notre employé avait avec lui des officiers royaux, des tailleurs de pierres et d'autres ouvriers, le texte continue le récit de la manière suivante.

«Je partis avec une troupe de trois mille hommes. Je passai

par le hameau-rouge et par un terrain cultivé. Je préparai des outres et des bâtons pour porter des vases d'eau au nombre de vingt. Un de tous mes hommes, chaque jour, portait une charge [lacune], un autre plaçait la charge, et je fis creuser un réservoir de douze perches dans un bois, et deux réservoirs dans l'endroit nommé *Atahet* d'une perche et vingt coudées l'un, d'une perche et trente coudées l'autre. J'en fis un autre à *Ateb*, de dix coudées sur dix dans tous les sens, dans le but de tenir l'eau d'une coudée de profondeur. Puis j'arrivai à *Seba* (?) et je fis des barques de transport pour ramener toute espèce de produits. J'y fis une grande offrande de boeufs, de vaches et de chèvres. Lorsque je revins de *Seba*, j'exécutai l'ordre de sa Majesté, je lui ramenai toute espèce de produits que je rencontrai dans les hâvres de la Terre-Sainte. Je descendis par *Uak* et *Rohan*, j'en rapportai des pierres précieuses pour les statues des temples. Jamais il n'arriva rien de pareil depuis qu'il y a des rois. Jamais il ne fut rien fait de semblable par aucun parent royal envoyé sur les lieux, depuis le temps du soleil. J'ai agi ainsi pour le roi, à cause de la grande amitié qu'il a pour moi.» M. *Chabas* a accompagné sa traduction d'excellentes remarques au sujet de la route suivie à travers le désert jusqu'à la mer Rouge. On voit bien que les Égyptiens de cette époque avaient ouvert ce chemin, pour y transporter les produits de l'Arabie en Égypte. Notre personnage a indiqué dans son itinéraire les noms de cinq stations principales où les caravanes s'arrêtaient, pour fournir de l'eau aux hommes et aux bêtes de somme. Cette même route qui a été ouverte pour la première fois par l'employé *Ḥannu*, a été suivie du reste par toutes les caravanes qui passaient à la mer Rouge, jusqu'aux temps des Grecs et des Romains. C'était le grand chemin qui conduisait les merveilles des Indes et de l'Arabie en Europe, c'était la route des trafiquants de toutes les nations du monde antique. Ce qui est extrêmement intéressant à savoir, c'est qu'à cette époque, les Égyptiens entretenaient déjà des relations de commerce avec plusieurs contrées de l'Arabie. Les parties méridionales de ce pays, les régions de *l'Yemen* et du *Hadramaut* d'aujourd'hui étaient connues des

Égyptiens sous le nom de *Punt*. Il en est de même pour la Terre-Sainte, qui était voisine de cette contrée, et qui embrassait le district de l'Arabie heureuse située sur les côtes de la mer Rouge. Nous verrons dans la suite de notre histoire que ces relations entre les Égyptiens et les Arabes étaient d'une date bien ancienne. Il y avait là une parenté ethnographique prouvée surtout par l'identité du culte adressé à plusieurs divinités. Je rappelle surtout le type presque barbare du dieu *Bas*, dont l'origine doit être recherchée en Arabie, et que les Égyptiens vénéraient avec une certaine prédilection. Loin de partager l'opinion de ceux qui y veulent reconnaître la figure de *Typhon*, j'ai la pleine conviction que le dieu arabe *Bas*, pour le nom et pour sa forme, doit être assimilé au *Bacchus* des anciens. Comment veut-on expliquer le fait singulier que des milliers de terres cuites représentant cette divinité, se trouvent dans les endroits les plus sacrés de la terre égyptienne, et que les objets de luxe et de toilette des grandes dames sont ornés de l'image de ce soi-disant *Typhon?* Le dieu *Bas* est la divinité de la joie, de la musique et des plaisirs, et celui qui chasse le mal; il faut s'adresser au *Bacchus* des anciens pour s'expliquer suffisamment ce rôle mythologique.

CHAPITRE IX.

LES PHARAONS DE LA 12e DYNASTIE.

Dans l'ouvrage de Manéthon les onze premières dynasties de l'empire égyptien formaient la première partie de son histoire des rois d'Égypte, qui auraient régné 2300 ans. La seconde partie de son livre s'occupait des dynasties suivantes, à commencer de la 12e, jusqu'à la fin de la 19e, dont les rois auraient régné pendant 2120 ans.

En nous servant des matériaux que les monuments ont jusqu'à présent fournis à la science, nous avons dressé le tableau suivant des rois qui composent la 12e dynastie. Nous faisons remarquer que les chiffres exprimant la durée du règne de chaque pharaon, sont donnés par le canon de Turin et par des textes à doubles dates se rapportant à des règnes simultanés de rois père et fils.

La douzième dynastie d'après les monuments.

A.		B.		d'après Manéthon.	
1. Amenemḥāt Ier seul	20 ans	1. Amenemḥāt Ier	30 ans	1. Amménémès	16 ans
avec Usurtasen Ier	10 ans				
2. Usurtasen Ier seul	32 ans	2. Usurtasen Ier	45 ans	2. Sésonchosis	46 ans
avec Amenemḥāt II	3 ans				
3. Amenemḥāt II seul	29 ans	3. Amenemḥāt II	38 ans	3. Ammanémès	38 ans
avec Usurtasen II	6 ans				
4. Usurtasen II seul	13 ans	4. Usurtasen II	19 ans	4. Sésostris	48 ans
5. Usurtasen III	26 ans	5. Usurtasen III	26 ans	5. Lacharès	? .
6. Amenemḥāt III	42 ans	6. Amenemḥāt III	42 ans	6. Amérès	8 ans
7. Amenemḥāt IV	9 ans 3 m. 17 j.	7. Amenemḥāt IV	9 ans	7. Aménémès	8 ans
8. Sebek-nofru-rā	3 ans 10 m. 24 j.	8. Sebek-nofru-rā	4 ans	8. Skémiophris	4 ans
		durée totale 213 ans 1 m. 17 j.		durée totale 160 ans.	

Une étude, même superficielle de la liste monumentale (A) démontrera que les Égyptiens attribuaient à chaque pharaon la

somme totale de la durée de son règne sans tenir compte des réductions à faire par rapport aux règnes simultanés, dont nous possédons plusieurs dates du temps des premiers quatre rois. Donc le chiffre de 213 ans 1 mois et 17 jours que le canon de Turin note comme durée des règnes de la 12e dynastie, doit être nécessairement restreint. On verra qu'effectivement *Amenemhāt* Ier n'a régné que 20 ans, *Usurtasen* Ier 42 ans, *Amenemhāt* II 32 ans et *Usurtasen* II 19 ans. Il sera évident par cet exemple, contre quelles difficultés la science doit lutter pour rétablir le véritable canon des anciens rois d'Égypte.

Manéthon nous affirme que cette dynastie, qui joua un grand rôle dans l'antiquité, était originaire de Thèbes. C'est d'autant plus probable que les rois appartenant à cette dynastie ont laissé des souvenirs très-précieux à Thèbes où le sanctuaire du grand temple d'Amon à Karnak est orné de textes et de noms royaux datant de l'époque de la 12e dynastie. Du reste le sol antique sur les deux bords du Nil est couvert de débris qui appartiennent à ce temps. Ce qui les distingue notamment, c'est le cachet d'une admirable perfection de l'art et du goût qui leur est imprimé et qui révèle mieux que toute autre chose la grandeur de leurs auteurs.

[*1. AMENEMḤĀT* Ier.]

Le premier roi qui ouvre la série, porte le nom officiel *Seḥotp-àb-rā* est son nom de famille *Amen-em-ḥāt.* C'est probablement la même personne qui, sous le règne de *Neb-taui Mentuḥotep*, fut chargée du transport de quelques monolithes des carrières de *Hammamât* (voir ci-dessus page 80). Le roi possédait le pouvoir royal non-seulement sur l'Égypte proprement dite, mais il l'étendait encore jusqu'aux régions éthiopiennes. Une stèle conservée aujourd'hui parmi les collections égyptiennes du Musée Britannique constate qu'un fonctionnaire de la cour, à l'époque du règne de notre pharaon, était préposé aux mines d'or dans la Nubie. Il s'agit sans doute de ces

mines qui se trouvent dans la vallée d'*Olaqi*, situées entre le Nil et la mer Rouge, à quelques journées de la frontière d'Égypte. Des fragments en granit rose d'un groupe de deux figures assises, dont l'une représentait le roi *Amenemḥāt* Ier, ont été découverts à Thèbes au centre du grand sanctuaire d'Amon. Ce fait donne la preuve incontestable que ce pharaon avait déjà commencé à bâtir le sanctuaire du dieu thébain. Les restes d'une autre statue ont été trouvés dans le *Fayoum*. Les carrières du *Mokattam* et les rochers de la vallée de *Hammamât* ont conservé, dans leurs sculptures et dans leurs inscriptions, le souvenir du même pharaon dont la pyramide, selon la tradition des monuments, fut distinguée par le nom de [illegible], c'est-à-dire « la Haute et Belle. » Malgré le petit nombre de monuments contemporains de ce roi, il n'est point douteux qu'*Amenemḥāt* Ier n'ait exercé son gouvernement sur l'Égypte entière. Nous devons en excepter peut-être les parties du Delta situées du côté de l'est, aux bords du lac de *Menzalèh*, et habitées par une nation mixte d'Égyptiens et d'accolants sémitiques dont l'influence prévalut bientôt et d'une façon si désastreuse pour les pharaons et leur pays. Un des papyrus hiératiques, qui se trouvent aujourd'hui dans les armoires du Musée égyptien à Berlin, et qui malgré les plus grandes difficultés provenant de son écriture archaïque et de son style, a été traduit par M. *Goodwin*, renferme un tableau très-caractéristique de la vie et des moeurs à l'époque d'*Amenemḥāt* Ier. C'est l'histoire d'un certain *Seneha* qui habitait l'Égypte sous le règne de ce pharaon et qui raconte naïvement les événements qui touchaient sa personne. Forcé de quitter l'Égypte par des motifs que nous ignorons, il prend la fuite pour échapper à la main du roi son maître. En racontant tous les dangers auxquels il fut exposé pendant sa fuite, il nous fournit l'occasion de connaître l'itinéraire de son voyage. C'est du côté de l'est qu'il dirige ses pas, dans cette contrée de la basse Égypte où des gardes et des fortifications (il les appelle *anbu* « les murailles ») empêchent les ennemis et les étrangers de franchir la frontière de l'Égypte. A la fin il arrive sans aucun accident à *Tennou*,

pays étranger dont le roi *Amunenša* le reçoit d'une manière très-hospitalière. Après avoir passé nombre d'années à la cour de son protecteur, qui lui donna sa fille en mariage et qui le traita en ami, après avoir procréé des enfants et ramassé des richesses, il ne peut résister au désir de revoir sa patrie. *Amenemḥāt* I[er] lui envoie, par écrit, une réponse favorable à sa demande, il prend congé de son beau-père, le roi de *Tennou*, et retourne en Égypte pour passer le reste de sa vie à la cour du pharaon.

[2. *USURTASEN* I[er]]

Sous le règne de son successeur, qui porte le nom officiel (cartouche) *χeper-ka-rā* et le nom de famille (cartouche) *Usurtasen* nous avons à enregistrer un nombre de monuments d'une grande importance pour l'histoire de cette époque. Nous allons en faire connaître les plus instructifs qui ne cesseront jamais d'attirer sur eux l'attention du savant aussi bien que celle du simple voyageur.

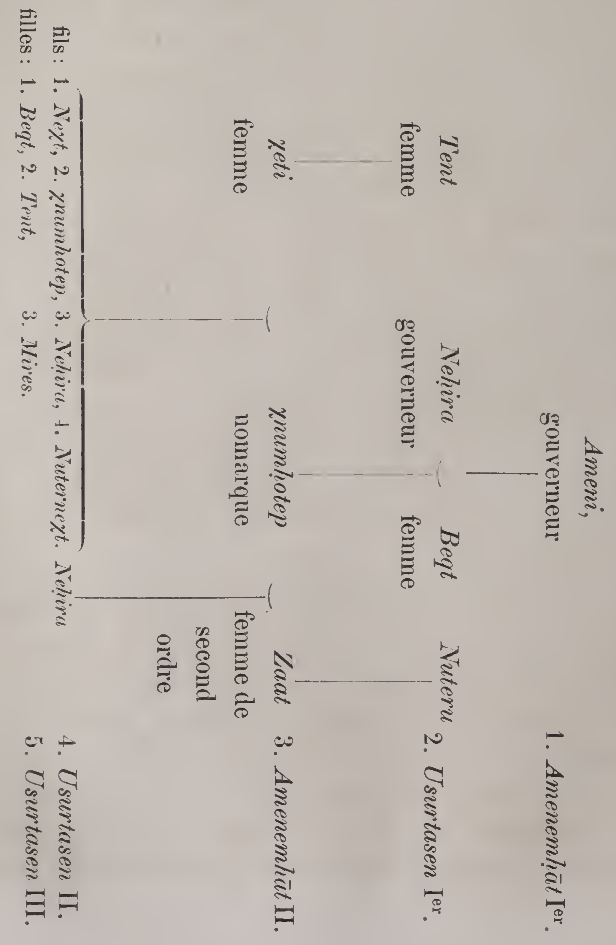
Le premier rang parmi eux occupe sans doute le fameux obélisque qu'on voit encore aujourd'hui dans le voisinage du village arabe *Matarièh*, à deux heures de distance du Caire. C'est presque le seul monument qui soit resté pour témoigner de l'existence de cette ville que les auteurs classiques ont tant célébrée en parlant d'Héliopolis comme le centre des doctrines scientifiques des prêtres égyptiens. Les inscriptions donnent à cette ville le nom de (hiéroglyphes) *Annu* (c'est *On* de la Bible) très-fréquemment employé avec le surnom «*du Nord*» pour la distinguer d'un autre *Annu* «du Sud,» nom donné à la ville appelée *Hermonthis* par les Grecs et située dans la Thébaïde. La ville d'Héliopolis était une des grandes résidences de l'empire égyptien, et son temple du soleil, le temple d'*Atoum*, jouissait de la plus haute vénération de la part des pharaons qui s'y rendaient à toutes les occasions pour accomplir les rites prescrits par la religion. Comme ce sanctuaire a complétement disparu de la terre, nous ne savons rien ni sur sa grandeur ni sur sa disposition. Nous devons la connaissance de ses diverses parties

uniquement à la description que le géographe *Strabon* en a donnée dans ses observations sur l'Égypte. A l'exemple de tous les monuments de ce genre, le grand obélisque, dont nous venons de parler, était placé en face de la porte principale du temple. Ses quatre faces sont ornées d'une bande d'hiéroglyphes qui reproduisent les mêmes mots et qui renferment le sens suivant: «*Horus*, la vie de ce qui est né, le roi de la haute et de la basse Égypte, existant par le soleil (*χeper-ka-rā*)| le maître des deux diadèmes, la vie de ce qui est né, le fils du soleil (*Usurtasen*)|, qui aime les esprits de la ville d'Héliopolis, vivant à toujours, le vainqueur de ses ennemis, la vie de ce qui est né, ce dieu gracieux, existant par le soleil, à la première époque de la période de 30 ans, a exécuté cet ouvrage, lui qui donne la vie á toujours.» Voilà des noms et des titres unis au simple fait que le roi *Usurtasen* Ier a fait faire l'obélisque pour l'ériger á un certain jour de fête de l'année égyptienne. Le lecteur aurait peut-être attendu une révélation d'une certaine importance soit pour l'histoire ou la chronologie, soit pour la religion ou la philosophie, au lieu de rencontrer un texte aussi banal que celui que nous venons de traduire. Mais nous ferons observer une fois pour toutes que les plus beaux et les plus grands monuments de l'Égypte qui doivent leur origine à une idée pharaonique, sont ornés d'inscriptions qui, á peu d'exceptions près, ne contiennent que des formules et des légendes sans profondeur et répétées á profusion. C'est, en égyptien, le langage officiel plein d'emphase et d'expressions sublimes pour lesquelles les temps modernes n'ont pas de correspondant.

Les restes d'un autre obélisque ont été découverts dans l'ancienne province du lac *Moeris*, près du village arabe *Begig*. Les inscriptions et les tableaux qui ont échappé á la destruction, démontrent que le monument en question a été érigé par le même pharaon en l'honneur des divinités locales de la ville *Šeṭ* ou *Šeṭi* (*Crocodilopolis*).

Un des tombeaux de *Béni-Hassan*, si remarquable par sa belle architecture et par la richesse de ses peintures et décorations, a conservé dans ses textes des souvenirs historiques

qui se rapportent aux premiers cinq pharaons de la 12e dynastie. Ce tombeau, une chapelle funéraire dans le style de l'époque, taillé dans le roc de la montagne, était destiné au service des mots et à la mémoire de plusieurs personnes d'un rang élevé qui de leur vivant avaient gouverné le district *Sāḥ* (c'est le nome d'*Antinoë* de la basse époque). La première place parmi eux est occupée par les deux nomarques surnommés *Amenemḥāt* et *χnum-ḥotep*. La famille de ce dernier est résumée dans le tableau suivant, que nous avons dressé en nous servant des indications fournies dans les textes du tombeau en question.



Nous allons nous occuper d'abord de l'histoire d'*Ameni* qui, dans deux textes sculptés sur les côtés intérieurs de la porte d'entrée, nous raconte les grands événements de sa vie passée. L'inscription du côté du sud débute ainsi :

« L'an 43, sous la Majesté du roi *Usurtasen* Ier, qu'il vive longtemps, jusqu'à l'éternité, lequel correspond avec l'an 25 dans le nome de *Sāḥ*, le *erpā-ḥā Amen* étant gouverneur.

« L'an 43 le 14e jour du mois de Paophi.

« On s'adresse à ceux qui aiment la vie et qui détestent la mort pour qu'ils récitent la prière funéraire (relative aux offrandes) en faveur du *erpā-ḥā* gouverneur en chef du nome de *Sāḥ* (suivent encore quelques titres) *Amen*, le défunt.

« J'ai suivi - dit - il mon maître lorsqu'il fit l'expédition pour battre les ennemis dans le pays des *Atu*. J'ai pris part à l'expédition comme fils d'un *erpā-ḥā*, l'illustre, commandant de troupes et grand personnage du nome de *Sāḥ*, en remplaçant (?) la personne de mon père qui était âgé après avoir eu des récompenses de la part du palais, car il était aimé de la maison du pharaon. J'arrivai dans le pays de *Kaš* (l'Éthiopie) en montant le fleuve. Je pris le chemin par terre. Je conduisis le butin à mon maître. Les éloges qu'on me fit, atteignaient le ciel. Lorsque Sa Majesté retourna paisiblement, ayant battu ses ennemis dans le pays de *Kuš*, le misérable, j'arrivai pour l'escorter occupant la tête. Personne ne manquait parmi mes guerriers. Je partis encore pour conduire les produits merveilleux d'or à la Majesté du roi *Usurtasen* Ier, qu'il vive longtemps, jusqu'à l'éternité. Je partis avec un nombre de 400 personnes, l'élite de mes guerriers. Je retournai heureusement sans que personne manquât. Je conduisis les pièces d'or. C'était pour moi le commencement des récompenses de la part des rois. »

La suite de cette histoire se lit sur le côté nord de la porte. La voici : « J'ai rendu le divin hommage à mon père (mort ?). Voilà que je montai encore le fleuve pour ramener les produits merveilleux à la ville de Coptos avec le prince héritier, le gouverneur *Usurtasen*, qu'il vive ! qu'il soit sain et fort ! Je montai le fleuve

avec 100 hommes, l'élite des guerriers du nome de *Sāḥ*. J'arrivai heureusement. Mes guerriers peuvent certifier tout ce que j'ai dit. Moi, j'étais plein de bonté et d'un caractère doux, un gouverneur qui aimait sa ville. Pendant des années j'ai exercé mon pouvoir comme gouverneur dans le nome de *Sāḥ*. Tous les travaux pour le palais du roi étaient mis entre mes mains. Voilà que les chefs des . . . . des temples des divinités du nome de *Sāḥ* avaient donné des milliers de taureaux avec leur veaux. Je fus récompensé pour cela de la part du palais royal, à cause de la livraison annuelle en vaches à lait; j'ai fourni tous leurs travaux à la maison du roi, et je ne retenais rien pour moi de tous ses magasins. Le nome de *Sāḥ* tout entier travaillait pour moi en activité multiple. Mais je n'ai jamais affligé l'enfant du pauvre, je n'ai pas maltraité la veuve, je n'ai pas troublé le pêcheur, je n'ai pas chassé le pasteur. Il n'existait pas de fermier auquel j'ai pris ses hommes à (mes) travaux. Il n'y avait pas de misérable à mon époque, et l'affamé n'existait pas de mon temps, même quand il y avait des années de famine. Car voilà que j'avais labouré tous les champs du district de *Sāḥ* jusqu'à ses frontières au sud et au nord, faisant vivre ses habitants et produisant en lui des nourritures. Il n'y avait pas d'affamés en lui. J'ai donné également à la veuve comme à la femme mariée. Je n'ai pas préféré le grand personnage au petit dans tout ce que j'ai donné. Les inondations du Nil ayant été grandes, celui qui avait semé, était maître de la récolte. Je n'ai rien retenu sur les revenus du champ.»

La dernière partie de cette curieuse inscription n'a pas manqué d'attirer l'attention de plusieurs auteurs qui voulaient y reconnaître un pendant de l'histoire de *Joseph* en Égypte et des sept années de famine sous son gouvernement. Qu'on se garde cependant de croire que le roi *Usurtasen* Ier, sous le règne duquel une famine avait régné en Égypte, soit le pharaon de *Joseph*. Il y a deux raisons qui s'opposent à cette supposition, d'abord la chronologie qui demande un tout autre règne pour l'histoire du patriarche, et puis le fait qu'il existe d'autres textes datant de rois tout à fait

différents, qui font mention de famines et qui rapportent les mêmes mesures pour les prévenir.

Quant à l'histoire de ce pharaon, le texte que nous venons de traduire, parle d'une expédition militaire dirigée contre les habitants de l'Éthiopie. Le même fait est relaté sur une stèle à *Ouadi-Halfa* qui à présent est exposée dans la Galerie du Musée de *Naples*. On y voit le roi présentant ses hommages au dieu *Horus* qui lui amène les représentants de huit peuples vaincus de cette région. Voici leur liste: les *Semit*, les *Ses*, les *Hesaa*, les *Chaat*, les *Kas*, les *Arqin* et encore deux autres dont les noms ne sont plus lisibles. Ce sont des Nègres habitant les contrées du *Guism-Ḥalfa*, qui furent soumis par le roi *Usurtasen* Ier et qui, à partir du règne de ce pharaon, ne cessent pas d'être dominés par le sceptre égyptien.

Plusieurs inscriptions gravées sur les rochers des carrières de la presqu'île du Sinaï nous donnent la preuve que ce roi est du nombre de ceux qui firent exploiter les riches mines, et qui soutenaient le pouvoir du vainqueur parmi les habitants de cette région. Les textes en question nous témoignent, en outre, que la colonie égyptienne établie dans ces montagnes vénérait d'un culte spécial surtout deux divinités, la déesse *Ḥatḥor* «la maîtresse du pays des turquoises» et le dieu *Soptu* «le maître de l'Est.» Il faut y compter encore le roi *Senoferu* (de la troisième dynastie), le même qui pour la première fois avait ouvert la presqu'île. Il était adoré par les Égyptiens de la douzième dynastie en qualité de divinité locale. Ce dernier fait résulte d'un texte de *Ouadi-Magharah* qui est daté de l'an 42 du règne d'*Usurtasen* Ier. C'est ce même pharaon qui doit être compté au nombre des premiers fondateurs du temple d'Amon à Thèbes. Le fragment d'une statue colossale de ce pharaon assis sur son trône, qui est conservé aujourd'hui au Musée de Berlin, provient des vastes ruines de *Tanis*. Il prouve que le roi *Usurtasen* Ier avait exécuté des travaux en l'honneur des divinités du temple de cette ville.

Nous ne terminerons pas ce chapitre qui concerne le roi *Usurtasen* Ier sans suivre l'appel d'un de ses contemporains à l'attention

de la postérité, c'est-à-dire de ce grand seigneur *Mentuḥotep* qui, sur une immense stèle conservée dans les magasins de Boulaq (N° 5, stèle 78), a laissé une page brillante de sa propre histoire. Il se vante d'avoir été «un homme de droit, un législateur, un chef de tous les travaux du roi et l'architecte en chef du pharaon, qui a su régler les affaires et qui a tranquillisé les deux mondes.» Il est fier «d'avoir fait prospérer le culte des divinités et d'avoir instruit les habitants du pays selon son savoir, comme Dieu ordonne de le faire;» et ensuite «d'avoir protégé le pauvre et défendu l'impuissant.» — «La paix était dans les paroles qui sortaient de sa bouche, et le livre de Thot était sur sa langue.» — «Le roi l'aimait autant que ses collègues et les grands du royaume.» — «Il savait tout ce qu'il y avait dans les intestins et il appréciait l'homme selon sa valeur.» — «Il avait battu les ennemis du roi, vaincu les Asiatiques, calmé ceux qui sont sur les sables (les Bédouins) et apaisé les Nègres pour leurs affaires. Il était le très-puissant dans les plaines et le chef des vallées des terres étrangères. Il donnait ses ordres à la haute Égypte et imposa la quote de l'impôt à la basse Égypte.» En un mot *Mentuḥotep* qui par-dessus le marché était investi de fonctions religieuses et chargé du trésor du pharaon, était l'*alter ego* de Sa Majesté, il n'avait pas son pareil. «Quand il arrivait, les grands personnages s'inclinaient devant lui en dehors de la porte du palais royal.» Son discours qui embrasse vingt-deux lignes des plus beaux hiéroglyphes, se termine par une remarque relative à des constructions. Ces dernières, probablement un sanctuaire attenant au temple d'*Osiris* à *Abydos* et un puits, furent exécutées par *Mentuḥotep* sur les ordres de son maître, le pharaon *Usurtasen* Ier.

Nous voilà donc en présence d'un de ces grands chefs de l'empire égyptien qui réunissaient en eux seuls les plus différentes connaissances et dignités, et auxquels nous n'avons rien à comparer dans nos temps modernes. *Mentuḥotep* remplissait à la fois les fonctions de ministre de la justice, de l'intérieur, des travaux publics, du culte, et peut-être aussi celles de ministre des affaires étrangères et de la guerre. Mais à cette époque l'horizon de l'admi-

nistration de l'état était restreint, des études de métier ne préparaient pas encore la carrière à suivre, l'homme énergique et laborieux valait alors l'homme d'études de nos jours qui doit passer ses examens pour arriver à la hauteur de sa vocation.

[*3. AMENEMḤĀT* II.]

Ce roi dont le nom officiel est (☉ ⁅hieroglyphes⁆) *Nub-kau-rā*, n'a laissé que très-peu de souvenirs qui nous rappellent les événements politiques passés en Égypte sous son règne. Cependant il est prouvé par les inscriptions que les Égyptiens étaient en guerre avec les habitants de l'Éthiopie dans le but d'étendre et de fortifier l'empire pharaonique dans cette contrée.

[*4. USURTASEN* II.]

Les monuments qui sont décorés des noms du roi suivant: *Usurtasen* II, qui officiellement s'appelle (☉ ⁅hieroglyphes⁆) *χā-χeper-rā*, n'ont aucune importance historique à peu d'exception près. A peine servent-ils à prouver que la puissance de l'empire égyptien se trouvait encore à sa hauteur. Une inscription sculptée sur un des rochers de la ville d'*Assouan* mérite d'être mentionnée. Elle commence par une date du règne simultané des rois *Amenemḥāt* II et *Usurtasen* II, en citant, après, le nom d'un haut fonctionnaire desdits pharaons qui fut chargé de rendre compte des stations militaires du pays *Ouaoua-t*. Nous savons déjà que ce pays situé au sud de l'Égypte, embrassait une grande partie de l'Éthiopie.

Les premiers rois de cette dynastie dont nous avons parlé jusqu'ici et auxquels il faut ajouter encore leur successeur *Usurtasen* III, se rencontrent dans la longue inscription qui orne les soubassements de la chapelle funéraire de *χnum-ḥotep* à *Béni-Hassan*. Afin de donner au lecteur une idée de la vie politique des grands seigneurs de cette époque, nous allons en reproduire la traduction littérale en supprimant, dans notre version, les longs titres des rois. «Le parent royal, celui qui aime son dieu, le gouverneur des

pays de l'Est*) *χnumḥotep* fils de *Neḥira*, le défunt, né de la fille d'un chef, la dame *Beqet*, la défunte, il a fait ceci en son souvenir. Il commença par être le bienfaiteur de sa ville, de faire prospérer son nom éternellement et de l'illustrer à toujours dans sa chapelle funéraire. Il fit prospérer le nom de ses employés qui faisaient du bien selon leur rang. C'étaient de braves gens qui se trouvaient dans ses maisons. Celui qui se distingua parmi ses paysans, chaque rang lui fut offert . . . . comme c'est de coutume.»

«Sa bouche parle ainsi: la Majesté du roi *Amenemḥāt* II me nomma prince gouverneur des pays de l'Est et prêtre d'*Horus* et de *Paχt*, la déesse lionne, à cause du droit de succession du père de ma mère, dans la ville *Menāt-χufu*. (Le roi) il m'avait établi (pour fixer les frontières) la borne vers le midi, et il avait dressé (une autre) vers le nord, selon la direction du ciel. Il avait distribué le grand fleuve sur son territoire, ainsi comme cela a été fait au père de ma mère auparavant.»

«Un ordre émana de la bouche de la Majesté du roi *Amenemḥāt* Ier qui lui conféra (au père de ma mère) le titre de prince chef des pays de l'Est dans la ville de *Menāt-χufu*. Il lui avait établi une stèle vers le midi et dressé (une autre) vers le nord, selon la direction du ciel. Il avait distribué le grand fleuve sur son terrain. Sa frontière Est commençait par le nome de . . . . *Ḥor* et s'étendait jusqu'au pays de l'Est. (Cela se passa) lorsque arriva Sa Majesté. Il avait battu l'adversaire, se manifestant comme le dieu *Tum* lui-même. Il restaura ce qu'il avait trouvé détruit. Il prit possession d'une ville après (l'autre) ville. Il fit connaître une ville et sa frontière jusqu'à (l'autre) ville, (il fit) dresser leurs bornes selon la direction du ciel, (il fit) connaître leur arrosement d'après les registres et (l')estimer d'après leur valeur (de production) conformément à la grandeur de son amour pour de la justice. Voilà qu'il lui conféra le titre de prince gouverneur en chef du nome de *Sāḥ*. Il fit établir les bornes, le midi de sa frontière étant vers le nome

*) Cette fonction répond à l'Arabiarchès de l'époque gréco-romaine.

Hermopolite et son nord vers le nome *Cynopolite.* Il avait distribué le grand fleuve sur son territoire. Son arrosement, ses champs, ses arbres et les sables s'étendaient jusqu'au pays de l'Ouest. Et il donna à son fils aîné *Neχt*, le très-digne, le défunt, le maître de l'hommage, le titre de *ḥaq*, son droit de succession étant dans la ville de *Menāt-χufu*, comme signe de grande faveur royale.»

«Un décret émana de la bouche de la Majesté du roi *Usurtasen* Ier que le premier noble de ceux qui allaient être nés, serait un *ḥā* (chef). Ma mère procéda dans la dignité d'une princesse comme fille d'un vénérable *ḥaq* (gouverneur) de la ville de *Seḥotep-ab-rā* (Amenemḥāt Ier) du nome de *Sāḥ* pour devenir la femme d'un gouverneur de villes. Fut enchanté le coeur du roi de la haute Égypte et joyeux le roi de la basse Égypte,*) de manière qu'il l'unit au préfet d'une ville: *Neḥira*, le défunt, le maître de l'hommage.»

«Le roi *Amenemḥāt* II me conféra à moi comme fils d'un *ḥā* le droit de succession de la dignité de *ḥaq* du père de ma mère, selon la grandeur de son amour pour la justice. Lui c'est le dieu *Tum* lui-même.»

«Le roi *Amenemḥāt* II, l'an 19 (de son règne), me nomma *ḥā* dans la ville de *Menāt-χufu.* Voilà que j'ai été un bienfaiteur, en établissant l'opulence de substances en toutes sortes de choses. J'ai fait prospérer le nom de mon père, j'ai construit des maisons de culte pour ceux auxquels elles appartiennent, j'ai conduit mes statues vers le temple, je leur ai organisé le service de leur sacrifice, j'ai institué un prêtre auquel j'ai fait des donations en terrains et en paysans. J'ai ordonné des offrandes funéraires à toutes les fêtes de la nécropole: à la fête du nouvel an, à la fête de l'ouverture de l'an, à la fête de la grande année, à la fête de la petite année, à la fête de la fin de l'an, à la fête de la grande panégyrie, à la fête de la grande chaleur, à la fête de la petite chaleur, à la

*) Nous ne sommes pas sûr d'avoir bien saisi le sens de cette phrase qui en égyptien offre plusieurs difficultés à l'interprétation. Cependant l'intelligence générale du texte ne souffre pas de cet inconvénient.

fête des cinq jours supplémentaires de l'an, à la fête de *Šetāt*, à la fête des sables, aux douze fêtes du second jour du mois et aux douze fêtes du quinze du mois, à toutes les fêtes sur la plaine et à la belle fête sur la montagne. S'il arrive que le prêtre ou toute autre personne cesse de les faire, alors qu'il n'existe pas et que son fils n'existe pas sur son siége.»

Nous terminons ici la traduction de la première partie du long texte qui couvre les parois de la chapelle funéraire de *Béni-Hassan*. L'auteur égyptien qui a composé ce texte, nous représente l'histoire d'une des plus nobles familles du pays qui ont vécu sous les premiers pharaons de la douzième dynastie. Nous y reconnaissons les temps heureux d'un sage et paisible gouvernement, animé de zèle pour le bien des vivants, pour le service des dieux et pour le souvenir des morts. Dans les mêmes endroits où de nos jours de pauvres villages avec une misérable population se présentent aux yeux des voyageurs, il y avait jadis des villes florissantes habitées par un peuple laborieux, et des campagnes cultivées et arrosées par nombre de canaux. On y rencontrait des temples splendides fréquentés par la foule religieuse, et on admirait les magnifiques chapelles funéraires taillées dans le roc de la montagne en l'honneur des défunts dont les momies soigneusement embaumées et richement décorées, reposaient dans des puits bien fermés et profondément percés dans le rocher. Et de toute cette grandeur il n'y a que quelques restes qui se soient sauvés de la destruction générale, grâce à la solidité de ces ouvrages d'une antiquité prodigieuse que ni la main de l'homme, ni la dent du temps n'a eu la force de renverser. Encore dans leurs ruines ces souvenirs nous rappellent l'état d'une civilisation aussi élevée que notre siècle des grandes découvertes et des idées avancées reste stupéfait en face de ces géants des temps passés.

En examinant attentivement les paroles que *χnum-ḥotep* est censé adresser aux visiteurs de sa tombe, il en résulte des observations très-intéressantes pour se former de justes idées sur l'organisation de l'administration publique et notamment sur les droits qui réglaient la succession héréditaire, ainsi que les titres aux

rang de gouverneur et de chef des différents nomes et villes du pays. La noblesse possédait ces droits ou par naissance ou par alliance avec des filles héréditaires. C'est le pharaon régnant qui les sanctionnait par des décrets. La dignité des *ḥaq*, des gouverneurs, est surtout d'une haute importance pour bien comprendre les événements qui, dans l'histoire d'Égypte, ont si souvent bouleversé les dynasties et changé la marche régulière des affaires publiques. Nous aurons plus tard l'occasion de revenir à cette question qui nous servira à expliquer plusieurs faits d'une grande portée dans le développement de l'état politique de l'Égypte.

Une autre observation que le texte de *Béni-Hassan* nous oblige de faire, se rapporte à l'intérêt que les pharaons prenaient personnellement à la fixation des limites qui séparaient les nomes et les villes, et à la distribution de la masse d'eau qui, à l'époque de l'inondation, arrosait les campagnes. Ces soins-là ont eu leurs bonnes raisons. D'un côté on arrivait à empêcher les disputes quelquefois inévitables sur la propriété, et de l'autre côté «les registres» mentionnés dans notre texte avaient la valeur de cadastres pour les impôts à percevoir.

Une troisième observation que nous ne voudrions pas passer sous silence, regarde plutôt la science que l'organisation de l'administration. Nous voulons parler des notions calendriques qui se rattachent aux fêtes religieuses citées longuement vers la fin de l'inscription. Nous verrons que, déjà à cette époque reculée de l'histoire du monde, les savants aux bords du Nil étaient bien avancés dans leurs études calendriques, et surtout que la forme de l'année était différemment fixée sous l'influence de vues astronomiques.

Pour mieux juger cette question intéressante, il faut que nous présentions encore la traduction d'un texte également calendrique qui est sculpté au-dessus de la porte d'entrée de la chapelle funéraire. On y énumère la série suivante de fêtes funéraires que nous avons rangées d'après des vues dont le lecteur reconnaîtra sans difficulté le principe. Les dates que nous avons apposées à quelques-unes d'entre elles, sont données sur les traditions monumentales en matière calendrique.

A. *Fêtes de l'an :*

1) fête du nouvel an,

2) fête de la grande année,

3) fête de la petite année.

B. *Fêtes de mois :*

1) fête de la grande chaleur (au commencement du mois de *Mechir*),

2) fête de la petite chaleur (au commencement du mois de *Phamenoth*).

C. *Fêtes de jours :*

1) le 1, 2, 4, 5, 8, 15, 17, 29 et 30 jour de chaque mois,

2) les cinq jours complémentaires à la fin de l'année.

D. *Fêtes particulières :*

1) fête de l'apparition de Sothis (le lever de Sirius, le 1. *Thoth*),

2) fête appelée *Uak* (le 17 à 18 Thoth),

3) fête du dieu *Thoth* (le 19. Thoth),

4) fête de la navigation,

5) fête du commencement de l'inondation,

6) la fête de la barque *Ṭeb-t*,

7) la grande panégyrie,

8) la bonne fête sur la montagne,

9) la fête appelée *āšā*.

En comparant cette liste avec celle que nous venons de citer dans la traduction de la biographie de *χnum-ḥotep*, on s'apercevra que la dernière, quoique moins complète, contient trois fêtes au-dessus du nombre proposé ci-dessus. Ce sont : la fête « de l'ouverture de l'an » (ou du nouvel an), une autre fête « de la fin de l'an » et une troisième nommée *Šetāt*.

Ce qui devient évident d'une étude de ces fêtes calendriques, c'est que 2,500 avant J.-C. les Égyptiens avaient la connaissance de quatre différentes années. On ne se trompera pas beaucoup en posant que le premier nouvel an se rapporte à l'année vague, le second à une année solaire, la petite année à l'année lunaire et la grande année à une année lunaire à intercalation. Il dépendra

de recherches ultérieures et surtout de nouveaux matériaux pour démontrer le connexe calendrique qui a enchaîné ces quatre années, et de fixer les points de coïncidence qui, sans doute, réglaient leurs retours périodiques.

Les riches sculptures et peintures répandues à profusion sur les parois du tombeau de *χnum-ḥotep* ont une valeur inappréciable pour la connaissance des arts, des métiers et de la vie civile et religieuse de l'époque qui nous occupe. Parmi le nombre il y a une scène extrêmement intéressante et d'une grande importance sous le point de vue historique. C'est l'arrivée en Égypte d'une famille de la nation sémitique des *Amou*, qui vient de quitter sa patrie pour fixer son domicile sur les bords du Nil. Cette famille est composée de trente-sept personnes: hommes, femmes et enfants, qui présentent leurs hommages à la personne de *χnum-ḥotep* en lui demandant, à ce qu'il paraît, un bon accueil. «L'écrivain royal *Nofer-ḥotep*» offre à son chef une feuille de papyrus couverte d'une inscription de ce sens: «L'an 6 sous le règne du roi *Usurtasen* II: compte rendu des *Amou* qui amènerent au fils du *ḥā*: *χnum-ḥotep*, de son vivant, le minérai *Maśtemut* du pays *Pit-šu*. Leur nombre se compose de 37 personnes.» L'écrivain en question est suivi d'un autre personnage, Égyptien de nation, qu'une petite légende hiéroglyphique désigne comme *mur nunu χiti* c'est-à-dire comme «l'inspecteur de ceux-là, du nom *χiti*.» Il paraît donc que *ceux-là*, les *Amou*, dès leur arrivée sur le territoire du nome de *Sūḥ* furent mis sous la garde de *χiti*. Aprés ces personnages qui sont chargés de l'introduction, se présente le chef des *Amou* avec sa suite. Le premier porte le titre et le nom du «chef (*ḥaq*) du pays *Abe-ša*.» Ce nom est d'origine sémitique et il rappelle celui d'*Abišai* porté par le fils de la soeur du roi *David* qui s'est distingué par ses talents militaires auprès de son oncle. *Abeša* s'approche respectueusement de la personne de *χnum-ḥotep* (contemporain d'*Usurtasen* II et fils de *χnum-ḥotep*) en lui offrant comme cadeau ou *bakchiche* un magnifique bouquetin de l'espèce de ceux qu'on rencontre encore de nos jours sur les rochers de la presqu'île du *Sinaï*. Après lui, on voit ses compagnons de voyage,

des hommes barbus et armés de lances, d'arcs et de massues, des femmes costumées à la mode des *Amou,* des enfants et des baudets chargés des effets de nos voyageurs. Notez encore qu'un musicien accompagne la société; à l'aide d'un plectre il joue de la lyre de vieux style, comme on la voit encore aujourd'hui dans les régions du Soudan. Une inscription tracée au-dessus de la scène que nous venons de décrire, nous apprend que «c'est l'arrivée pour apporter le minérai *Mas mut* que lui apportent 37 *Amou.*» Le minérai en question était un article de commerce très-recherché en Égypte. Il servait de cosmétique pour teindre les cils, et c'étaient surtout les Arabes qui le fournissaient aux Égyptiens. En effet le pays de *Pit-šu* mentionné dans notre texte, était habité par les *Šasu,* Arabes du désert de la Pétrée, le pays des *Mati* selon les géographes antiques de l'Égypte, et il est sûr que nos 37 *Amou* avaient fait le long voyage d'un des ouadis de la presqu'île du Sinaï jusqu'aux environs de *Béni-Hassan* pour remettre le minérai en question au noble chef *χnum-ḥotep.* Ce curieux tableau peut servir d'illustration à l'histoire des fils de Jacob qui arrivent en Égypte pour implorer la faveur de Joseph. Mais ce serait une singulière erreur que de supposer dans cette peinture de *Béni-Hassan* une allusion quelconque à l'histoire de la Sainte-Écriture.

Nous ne pouvons terminer l'histoire du roi *Usurtasen* II, sans revenir au long texte de *Béni-Hassan* qui nous a révélé la vie de *χnum-ḥotep* et de ses enfants, et dont nous avons traduit la première partie aux pages précédentes. Après avoir donné connaissance des événements qui ont distingué son existence, *χnum-ḥotep* continue d'appeler l'at tention du lecteur sur les honneurs accordés à sa descendance de la part des pharaons.

«Une autre distinction m'a été faite, dit-il, mon fils *Neχt,* né de *χeti,* étant nommé *ḥaq* (gouverneur) du nome Cynopolite, à cause du droit héréditaire du père de sa mère. On (lui) conféra le titre de *Semer-uāti* et on le nomma chef du nome du midi. Il fut élevé au rang des seigneurs par la Majesté du roi *Usurtasen* II, qui a créé son souvenir dans le nome Cynopolite en restaurant ce qu'il avait trouvé ruiné, en prenant possession d'une ville après

l'autre, en faisant connaître sa frontière, afin de juger sur la valeur (de sa production). Fut établie la borne pour la limite du nome du midi, fut dressée celle du nord, selon la direction du ciel, fut assignée la surface des champs incultes qui s'étendaient (?) sur quinze bornes, fut assignée la surface de ses terrains cultivables. Le point extrême de sa frontière était vers le nome Oxyrynchite. On lui distribua le grand fleuve sur son territoire. Son terme ouest partait du nome Cynopolite jusqu'aux pays de l'Ouest.»

Malgré plusieurs difficultés qui proviennent du langage laconique de la rédaction, il est évident que *Neχt*, fils de *χnum-ḥotep*, fut nommé gouverneur du nome Cynopolite, situé au nord du nome de *Sāḥ*, et en même temps qu'on lui conféra la dignité de chef du nome du Midi. Ce dernier ne figure pas dans les listes officielles des nomes, mais il est presque sûr qu'il embrassait plusieurs nomes qui se trouvaient au midi du nome Oxyrynchite.

[5. *USURTASEN* III.]

Après la mort d'*Usurtasen* II, son successeur, portant le même nom, mais distingué par le titre officiel (☉ 𓂓𓂓𓂓) *χā-kau-rā*, monta sur le trône d'Égypte. C'est donc un troisième *Usurtasen* qui occupera notre attention. Il faut le dire d'avance que ce pharaon est du nombre de ceux qui par leur sagesse et par leurs exploits ont acquis la gloire de la grandeur historique. Aussi la mémoire de ce roi puissant et guerrier s'est-elle conservée à travers les siècles jusqu'à notre temps, grâce aux sentiments de reconnaissance que les Égyptiens éprouvaient pour perpétuer le souvenir du roi *Usurtasen* III le Grand qu'ils honoraient d'un culte divin. Pendant la durée de son règne, ce pharaon s'occupait particulièrement d'expéditions militaires qui étaient dirigées contre les Nègres habitant le Midi dans le but de régler les frontières et de construire des places fortes pour défendre l'entrée de l'Égypte du côté du midi. C'est ainsi que dans le voisinage de *Ouadi-Halfa*, tout près de la seconde cataracte du Nil, le roi fit bâtir des sanctuaires et des forteresses qui dominaient les deux rives du fleuve. Leurs

restes existent encore de nos jours étant connus sous le nom de *Semne* et *Koumme*. L'origine de cette dénomination doit paraître d'autant plus ancienne que les mots *Samina* et *Koummou*, tracés en caractères grecs, se retrouvent dans une inscription sur les parois du temple de *Semne*. Deux grandes pierres, espèces de bornes, couvertes de textes, qui débutent par une date du règne d'*Usurtasen* III, servaient anciennement à fixer la frontière entre le pays nommé *Ḥeḥ* et l'empire égyptien. L'une des deux inscriptions commence par les mots suivants: «C'est la frontière du midi qui a été faite l'an huit sous le règne de Sa Majesté le roi *Usurtasen* III, qui donne la vie éternellement. Qu'il ne soit permis à aucun Nègre de la franchir dans son voyage à l'exception de barques chargées de toute espèce de bestiaux, de boeufs de chèvres et d'ânes appartenant aux Nègres.» Ce texte se termine ainsi: «qu'il ne soit jamais permis à un navire appartenant aux Nègres, d'entrer dans sa marche dans le pays de *Ḥeḥ*.» L'autre inscription, datée de l'an 16 du roi, répète que Sa Majesté avait fixé la frontière du midi au pays de *Ḥeḥ*. Elle nous apprend en même temps que le roi avait donné la permission d'ériger sa statue dans cette région. Longtemps après sa mort la Nubie adressait des prières au roi *Usurtasen* III, c'était le dieu protecteur du pays qui se mêlait au nombre des divinités locales. Après plus de quinze siècles, à la dix-huitième dynastie, le pharaon *Tḥutmes* III, un des plus grands conquérants de l'antiquité, fit bâtir à son ancêtre un temple à *Semne*, et les Égyptiens lui adressaient des proscynèmes comme à un dieu. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut lire à *Semne* le proscynème suivant. «O! vous princes qui approchez de cette pierre, qui aimez et invoquez les dieux de votre pays, qui allez vous rejoindre à vos maisons, prononcez ce proscynème adressé au dieu *Ṭoṭun*, résidant en Nubie . . . . et au roi défunt *Usurtasen* III, pour qu'ils accordent les offrandes funéraires à un tel.» Le roi *Thutmes* III avait consacré audit pharaon plusieurs autels dans le temple du dieu nubien *Ṭoṭun* et du dieu des cataractes *χnum*, il avait fixé la liste des offrandes à fournir et il avait indiqué les jours de l'année qui devaient être regardés comme fêtes en

souvenir d'*Usurtasen* III. C'est ainsi, pour nous servir de l'expression des Égyptiens, que *Thutmes* fit revivre monumentalement la mémoire de son glorieux ancêtre.

Voici du reste le texte que contient la grande inscription dédicatoire et qui nous fait connaître la donation du roi *Thutmes* III. « L'an 2, le septième jour du mois Paoni, sous le règne de la Majesté du roi *Thutmes* III, ami du dieu *Ṭoṭun*, résidant en Nubie, la Majesté du roi a parlé ainsi à *Naḥi* le prince-gouverneur des régions du Midi. »

« Tu feras graver sur la pierre les sacrifices consacrés au roi *Usurtasen* III . . . . . dans le temple de son père *Ṭoṭun*. Un fils reconnaissant a rendu (ainsi) ses hommages à ses aïeux qui l'ont engendré. »

Après plusieurs groupes dont l'état mutilé ne permet pas une traduction suivie, le texte continue :

« A la fin du commencement de la (première) saison : 15 boisseaux de dourra à son père *Ṭoṭun* et 645 boisseaux et 20 minots de dourra . . . . [à son père] *χnum*. »

« A la fête du commencement de la (seconde) saison : 50 boisseaux de dourra [à *Ṭoṭun*] et 425 boisseaux 20 minots de dourra, par an, à son père *χnum*. »

« Un taureau au nouvel an à son père *Ṭoṭun*. »

« Un taureau . . . . »

« Un taureau à la fête anniversaire de la défaite des *Anu* laquelle arrive le 21 Pharmuthi, [à *Ṭoṭun*]. »

« A la fête du commencement de la (troisième) saison : 50 boisseaux de dourra [à *Ṭoṭun*], 204 boisseaux 15 minots de dourra, par an, [à *χnum*] pour la défaite des *Anu*. »

« Huit vêtements de l'étoffe byssus . . . . »

« A la fête qui arrive au mois de *Pachons*, un taureau à son père *χnum* et 26 boisseaux de dourra, par an, à la reine . . . . . 26 boisseaux, par an, à la grande reine *Mersekar* pour le châtiment des peuples, et 134 boisseaux et 10 minots, par an, au roi *Usurtasen* III. »

Il y a un grand nombre de souvenirs qui rappellent le règne

du troisième *Usurtasen* et qui se rapportent à des oeuvres exécutées sous son gouvernement. J'en cite encore un texte sculpté sur les rochers de la vallée de *Hammamât* qui nous apprend que le roi s'était occupé de grandes constructions en l'honneur des divinités du pays. La grande vallée où l'on taillait les pierres sous l'inspection des fonctionnaires du roi, portait alors le nom de *Rohan*. L'inscription en question débute ainsi: «L'an 14, le dix-huitième jour du mois *Choiahk*, sous le règne du roi *Usurtasen* III, vivant à toujours, qui aime le dieu *χem-Ḥor* de la ville Coptos, voilà que Sa Majesté ordonna de passer au pays de *Rohan* pour l'exécution d'un monument consacré, par Sa Majesté, à son père, le dieu *Ḥar-šef*, maître de la ville Héracléopolis-Magna.» Après ces mots l'auteur de l'inscription, un employé de sang royal, raconte que le pharaon l'avait envoyé comme préposé aux travaux à exécuter, en assurant qu'il n'a pas manqué de zèle pour remplir la tâche que le roi lui avait confiée.

[6. *AMENEMḤĀT* III.]

Le successeur du roi précédent porte le nom officiel de *rā-n-maāt* «soleil de la justice» et le nom de famille *Amenemḥāt*, le troisième prince de ce nom. Les énormes constructions qu'il fit exécuter dans la province du *Fayoum*, ont sauvé son souvenir de la destruction et ont illustré sa renommée à toujours.

La prospérité de l'Égypte, comme on le sait, est fondée sur la fertilité de son sol produite par les inondations périodiques du Nil. Quand les eaux de ce fleuve dépassent la hauteur qui est nécessaire pour inonder les campagnes, elles détruisent complétement les espérances des laboureurs. Quand, au contraire, le fleuve manque d'eau à l'époque de l'inondation, la stérilité et la famine en sont les conséquences. Il s'agit donc, — et c'était ainsi à toutes les époques de l'histoire égyptienne — d'observer d'avance et de régler les inondations par des moyens artificiels, par la construction de digues et de canaux, d'écluses et de réservoirs. Les monuments

nous apprennent qu'aux différentes années du règne d'*Amenemḥāt* III, les hauteurs de l'inondation furent observées et gravées sur les rochers près de *Semne* et *Koumme*. On y lit par exemple «hauteur*) du Nil, l'an 14 sous le règne de sa Majesté le roi *Amenemḥāt* III, vivant à toujours.» Dans plusieurs exemples de ce genre on rencontre encore les titres et les noms des employés qui, avant l'entrée des grandes eaux en Égypte, furent envoyés pour examiner l'état de l'inondation et prendre les mesures nécessaires. Le grand nombre d'indications de ce genre, que M. Lepsius le premier a recueillies lors de son séjour en Nubie, nous permet de constater un fait extrêmement remarquable, c'est qu'à l'époque de la douzième dynastie, le point de la plus grande hauteur fut de 8^{m}; 17 au-dessus de la plus grande hauteur que l'inondation pourrait atteindre de nos jours. L'état moyen de l'inondation sous *Amenemḥāt* III surpasse donc celle de notre temps de plus de 7 mètres.

Le soin que le roi prodigait aux observations de ce genre, s'explique le mieux par le creusement d'un bassin énorme dans la province moderne du Fayoum. Le nom de *Moeris* que les auteurs grecs ont donné à ce lac, nom dans lequel ils ont cru reconnaître celui d'un roi, dérive de la dénomination égyptienne *Meri* qui désigne chaque espèce de bassin ou de lac. Le nom arabe Fayoum donné à la province de l'ancien lac Moeris s'explique par le mot *Pa-ioum* ou *Pha-ioum* qui, en copte, signifie «le (pays) de la mer.» Longtemps on a cru ce bassin être le même que le *Birket-el-qerûn*, grand lac naturel à l'ouest du Fayoum jusqu'à ce que, par ses recherches, M. Linant-Bey, donnait la preuve que l'ancien lac Moeris, situé dans la partie sud-est de la province du Fayoum, n'était qu'un réservoir artificiel, dont les anciennes digues sont encore assez reconnaissables. Ce bassin renommé par sa richesse en poissons, communiquait avec le Nil par un canal. A l'époque de l'inondation les eaux du fleuve entraient par la voie du canal dans le lac, où des écluses les retenaient. Au temps des basses

*) Le texte dit [hieroglyph] «la porte.»

eaux on ouvrait ces portes pour arroser les grandes plaines des districts voisins du lac Moeris.

Le même roi est encore l'auteur du palais magnifique, connu sous le nom de *Labyrinthe*, ainsi que de la pyramide qui était tout près de cet édifice. C'est au chef de l'expédition prussienne que revient l'honneur d'avoir découvert les restes du Labyrinthe composé d'une foule de petites salles ou chambres communiquant les unes aux autres. D'après l'assertion d'*Hérodote*, il y en avait trois mille au-dessus du sol, et le même nombre de souterraines. Les environs de la pyramide d'*Ellahoun* indiquent aujourd'hui l'emplacement du Labyrinthe. On y a trouvé des pierres taillées provenant d'anciennes constructions et portant les cartouches d'*Amenemḥat* III et de la reine *Sebek-noferu-rā*.

La province qui renfermait anciennement le lac Moeris, n'a pas eu le bonheur d'être mentionnée fréquemment dans les textes gravés sur les murailles des sanctuaires égyptiens. On la détestait, comme on détestait ses habitants à cause du culte dont ils honoraient le dieu *Sebek*, divinité tutélaire de cette région, et le crocodile, son animal sacré. Ce dernier étant pour les adorateurs d'Osiris une des formes du dieu *Set*, le Satan de la mythologie égyptienne, on s'explique très-bien la circonstance singulière que, dans les listes des nomes, la province du lac Moeris est rayée du nombre des autres départements. C'est ainsi que nous ne savions rien, ni sur le labyrinthe, ni sur la pyramide, ni sur les villes, ni sur le culte dans le voisinage de ce lac. Cette lacune est très-heureusement remplie par la découverte d'un papyrus qui s'occupe de la géographie du lac Moeris, quoique dans un sens qui est bien éloigné de l'instruction géographique. Le manuscrit, conservé aujourd'hui au Musée de Boulaq, représente le plan du bassin avec son canal. Autour du bassin l'auteur du dessein a indiqué un certain nombre de villes et de sanctuaires, accompagnés de textes explicatifs, qui contiennent des renseignements très-précieux sur le culte des divinités aux bords du bassin. Grâce aux indications que le papyrus en question fournit aux recherches, et qui sont complétées par quelques monuments provenant de l'ancienne province du lac

Moeris, nous sommes instruits sur plusieurs points importants de la géographie antique Fayoum. Nous savons que le lac Moeris portait le nom de *še* «le bassin,» quelquefois aussi nommé *Še-ur* «le grand bassin» et *mi-ur* (Moeris?) avec le même sens. D'aprés ce nom-là, le pays entier, le Fayoum de notre époque, était appelé *ta-še*, *taše* «le pays du lac.» Une autre appellation du lac est celle-ci: *ḥun-t* «le déversoir,» d'où la composition *ro-ḥunt-t* «l'orifice du déversoir» pour désigner l'embouchure du canal près de l'endroit moderne *Ellahoun* *), et dans cette partie du pays qui hiéroglyphiquement est annoncée par le groupe *àp-taše* «la gorge du pays du lac.» L'ancienne capitale du Fayoum, la ville Crocodilopolis ou Arsinoë à l'époque classique, avait le nom de *šeṭ* ou *pe-sebek* «la ville de Sebek» ou «la ville du crocodile.» Sa position est indiquée par l'emplacement de la ville moderne *Medinet-el-Fayoum*. C'est cette ville dont nous allons parler encore plus bas. Quant aux divinités du Fayoum antique, les dieux *Sebek, Amon-āa* («le grand»), *Ḥer-šef, Sokar*, *Ḥorus* et quelques autres y obtenaient le premier rang.

Une grande partie des pierres dont on se servait pour la construction de monuments cités plus haut, étaient tirées des carrières de la vallée de *Hammamât*. Des textes sculptés sur les rochers des ces carrières-là rendent le fait incontestable. C'est

*) Nul doute que ce nom-là ne cache une origine antique. Comme les lettres *r* et *l* hiéroglyphiquement étaient représentées par le même signe, *ro-ḥun* se prononçait également *lo-ḥun*. On voit tout de suite que ce mot a la plus grande affinité avec le nom moderne *Ellahoun*. Le mot grec de *labyrinthe* s'expliquera de la même manière par la composition égyptienne *rape-ro-ḥun-t* ou *lape-ro-ḥun-t* «le temple de l'orifice du déversoir,» le temple du canal du lac. Personne ne pourra contester cette origine qui nous paraît aussi satisfaisante que possible

ainsi que l'an 2 sous le règne d'*Amenemḥāt* III, un personnage de distinction portant le même nom que le roi, fils de la dame *Abeb* et d'un certain *Āaabu*, y arriva avec ses guerriers pour faire exécuter les travaux dont il était chargé. Dans une inscription de quatorze lignes, il vante la grandeur du roi «qui a battu les Nègres et ouvert le monde.» D'après un autre texte daté de l'an 9, le roi se rendit personnellement dans la vallée de *Rohan* pour donner les ordres relatifs à la construction de monuments dans la ville de Crocodilopolis, parmi lesquels on cite une statue du roi (assis) de cinq coudées de hauteur. La suite de l'inscription rapporte que ce fut un certain *Usurtasen* qui avait la charge de surveiller les travaux. Encore d'autres textes gravés sur le rocher rapportent le même fait. Le pharaon envoyait à plusieurs reprises des architectes à *Hammamât* pour faire tailler des pierres dont les sculpteurs se servirent pour exécuter les statues.

Le souvenir d'*Amenemḥāt* III s'est conservé encore dans plusieurs inscriptions gravées sur les rochers de la presqu'île du Sinaï. Elles sont datées de différentes années (2. 6. 42.) de son règne et nous donnent la nouvelle preuve que les Égyptiens, entretenaient dans ces endroits des établissements pour l'exploitation des mines. Une inscription de l'an 2 du roi nous apprend que son auteur, un des grands personnages, était venu «conduire les pierres bleues (turquoises) et le cuivre, et que «le nombre de ses . . . . était de 734.»

[7. *AMENEMḤĀT* IV ET 8. la reine *SEBEK-NOFERU-RĀ*].

Les successeurs du pharaon dont nous venons d'indiquer les traces monumentales relatives à son règne, s'appellent *Amenemḥāt* IV et *Sebek-noferu-rā*. D'après le témoignage de Manéthon le dernier nom appartient à une princesse, la soeur d'*Amenemḥāt* IV dont le règne termina la douzième dynastie. Et, en effet, le nom de *Sebek-noferu*, selon les monuments, a été porté par plusieurs dames de cette époque. Comme les monuments observent un silence persistant sur l'histoire de ces deux personnes, nous sommes obligés de les passer, mais non sans ajouter quelques remarques générales et relatives à la 12ᵉ dynastie.

Sous le règne de la famille royale qui compose cette dynastie, les frontières de l'Égypte s'étaient étendues vers le midi jusqu'au coeur de la Nubie, tandis que la domination du sceptre égyptien était vigoureusement maintenue dans les montagnes «des turquoises.» Les Égyptiens de cette époque entretenaient un commerce très-actif avec les peuplades de la Libye vers l'est, et avec les nations de race asiatique. L'arrivée, en Égypte, de représentants de ces peuples, est un fait qui est prouvé par de nombreuses peintures dans les chapelles funéraires. Des Libyens fréquentaient l'Égypte pour y montrer leur adresse dans la gymnastique, les Nègres y affluaient pour servir les grands seigneurs, et les Asiatiques se présentaient à la frontière de la basse Égypte pour y demander l'entrée et la permission de trafiquer sur les bords du Nil. L'empire égyptien apparaît sous l'aspect d'une certaine grandeur qui imposait aux étrangers et qui engageait les nations voisines à regarder les habitants de la Terre-noire avec le respect des inférieurs. La civilisation marchait à grands pas: des écoles étaient établies dans les villes principales du pays, les doctrines des prêtres étaient répandues dans les collèges des hiérogrammates. Les conditions naturelles du pays étaient améliorées par des constructions qui servaient à régler les inondations périodiques du Nil. Le territoire du pays entier se trouvait divisé en districts, et des pierres écrites, établies aux limites, séparaient les propriétés limitrophes. Les rois construisaient des temples et des monuments en l'honneur des divinités et de leur propre personne, ils continuaient à bâtir des pyramides, et les grands personnages de la cour remplissaient la vallée du Nil de chapelles funéraires d'une splendeur sans pareille. On exploitait les mines qui se trouvaient dans la vallée de *Hammamât*, on tirait des pierres de taille des carrières d'*Assouan*, on ramenait les produits en or de la Nubie, et on exploitait les richesses minérales de la presqu'île du Sinaï. A cette époque le centre du mouvement doit être cherché dans cette partie de l'Égypte que nous connaissons mieux sous le nom grec de l'Heptanomide. Ce sont les deux villes Crocodilopolis, au bord du lac Moeris, et Héracléopolis, dont la position est indiquée

aujourd'hui par le site du village arabe *Ahnas*, qui s'élevèrent rapidement à une grandeur dont nous pouvons juger seulement d'après ce qui en est resté, et d'après les renseignements des monuments. L'art arrivait à une perfection dont nous ne pouvons mieux décrire le caractère principal qu'en reproduisant le jugement sagace de M. *de Rougé.*

«Ces longues générations, dit le savant académicien, dont nous ne pouvons pas préciser les dates, ont vu s'accomplir diverses phases de l'art égyptien. Nos musées contiennent des échantillons suffisants pour en suivre les principales transformations. Nous ne connaissons pas les commencements de cet art; nous le trouvons dès les monuments de la quatrième dynastie, les premiers auxquels nous puissions assigner un rang certain, extrêmement avancé sous divers rapports. L'architecture montre déjà une perfection inconcevable quant à la taille et à la pose des blocs de grande dimension; les couloirs de la grande pyramide restent un modèle d'appareillage qui n'a jamais été surpassé. Nous sommes obligés de deviner le style extérieur des temples de cette première époque et de le restaurer d'après les bas-reliefs des tombeaux ou la décoration des sarcophages. Ce style était simple et noble au plus haut degré, la ligne droite et le jeu des divers plans faisaient tous les frais de la décoration; un seul motif d'ornement varie ces dispositions, il se composait de deux feuilles de lotus affrontées. Le style des figures, tant dans les statues que dans les bas-reliefs des premiers temps, se distingue par un aspect plus large et plus trapu; il semble que dans la suite des siècles la race se soit amaigrie et élancée sous l'action du climat. Dans les monuments primitifs, on a cherché l'imitation de la nature avec plus de simplicité, et en gardant toutes proportions; quant au mérite relatif des divers morceaux, les muscles y sont toujours mieux placés et plus fortement indiqués.

Les figures conservent ce caractère jusque vers la fin de la douzième dynastie, c'est à cette époque qu'elles prennent des formes plus grêles et plus allongées. L'architecture avait fait alors de grands pas quant à l'ornementation; on trouve, à la douzième

dynastie, les premières colonnes conservées jusqu'à nos jours en Égypte; épaisses, cannelées et recouvertes d'un simple dé, elles ressemblent d'une manière frappante aux premières colonnes doriques.

Les bas-reliefs, dénués de toute perspective, sont souvent, dans le premier empire, d'une extrême finesse; ils étaient toujours coloriés avec soin. On en connaît où la liberté des attitudes et la vérité des mouvements semblent promettre à l'art égyptien des destinées bien différentes de celles qui lui furent réservées dans les siècles suivants. Les statues de pierre calcaire étaient souvent peintes en entier; les figures de granit étaient coloriées dans quelques-unes de leurs parties, comme par exemple les yeux, les cheveux et les vêtements. Le chef-d'oeuvre de l'art du premier empire est une jambe colossale en granit noir, provenant d'une statue du roi Usurtasen Ier, elle appartient au Musée de Berlin. Ce fragment suffit pour prouver que la première école égyptienne était dans une meilleure voie que celle du second empire. La gravure des inscriptions ne laisse rien à désirer dans ces premiers monuments égyptiens. Elle est en général exécutée en relief jusqu'à la cinquième dynastie. Les gravures en creux de la douzième dynastie n'ont été surpassées à aucune époque. Les obélisques d'Héliopolis et du Fayoum autorisent à supposer aussi des temples d'une grandeur et d'une magnificence en rapport avec ces beaux débris de la douzième dynastie. L'on sait, en effet, qu'une des merveilles du monde, le labyrinthe du Fayoum, avait été construit par un de ses rois. »

CHAPITRE X.

LA TREIZIÈME DYNASTIE.

L'époque dont nous allons nous occuper dans ce chapitre renferme la partie la plus difficile des recherches historiques sur l'Égypte. La table d'Abydos passe entièrement de l'époque de la douzième dynastie à la dix-huitième sans faire connaître les rois, ou un choix des rois, qui ont rempli cette énorme lacune. Les traditions des anciens qui, sans exception, se basent sur les données que l'ouvrage de Manéthon contenait à l'égard de cette partie de l'histoire d'Égypte, ne présentent que des erreurs évidentes et des confusions de toute espèce. Le fameux canon de Turin serait la seule source monumentale qui pourrait nous servir de guide dans ce labyrinthe, si par malheur les fragments du manuscrit qui énuméraient les rois successeurs des pharaons de la 12e dynastie, n'étaient pas remplis de lacunes d'une extension trop regrettable. Sous ces circonstances la critique a fait tous les efforts imaginables pour arriver à résoudre les difficultés et pour apporter la lumière dans ces ténèbres. Tout ce que nous savons aujourd'hui, grâce aux recherches minutieuses des moindres traces monumentales de cette époque, se restreint à la conviction que longtemps encore après la fin de la 12e dynastie, des rois indigènes exerçaient le pouvoir pharaonique sur les deux parties de l'empire égyptien jusqu'à ce qu'un peuple de race étrangère venant du côté de l'orient, franchît la frontière du Delta pour s'emparer des régions de la basse Égypte et finalement pour étendre sa domination sur les nomes de la haute Égypte.

Avant de donner la description de cette invasion, d'après le récit de Manéthon, il nous paraît utile d'examiner en peu de mots la suite des dynasties et le nombre des rois qui se distribuent sur l'époque écoulée depuis la fin de la douzième dynastie jusqu'au commencement de la dix-huitième.

Les extraits de l'ouvrage de Manéthon, ainsi que nous l'avons observé plus haut, diffèrent notablement entre eux et ce n'est qu'en suivant la critique la plus probable que nous présentons au lecteur le tableau ci-après des cinq dynasties en question

13e dynastie de Diospolis,	60 rois,	453 ans.
14e dynastie de Xoïs ,	76 rois,	484 ans.
15e dynastie des Hycsos ,	6 rois,	260 ans.
16e dynastie des Hycsos ,	x rois,	251 ans.
17e dynastie de Diospolis,	x rois	? ans.

Sans nous arrêter à l'examen des chiffres qui se prêtent aisément à tous les systèmes chronologiques qu'on voudrait établir pour reconstruire le canon de Manéthon, la science ne se trompera pas trop en adoptant deux séries de dynasties collatérales dont voici le tableau:

Dynasties légitimes de Diospolis.	*Dynasties* illégitimes.
13e dynastie, 60 rois, 453 ans	14e dynastie de Xoïs, 76 rois, 484 ans
	15e dynastie des Hycsos, 6 rois, 260 ans
17e dynastie . . . [? ans]	16e dynastie des Hycsos, x rois, 251 ans.

En consultant les fragments du canon royal de Turin on peut se convaincre que les cinq dernières colonnes étaient consacrées au souvenir des rois qui appartenaient indubitablement aux dynasties précédentes. On peut évaluer leur nombre total, dans ce manuscrit, à 150 (5×30), mais il est évident que le calcul généalogique ne pourra pas être appliqué pour fixer approximativement la durée de leur règne. Les chiffres qui, dans le canon, se sont conservés et qui servaient à indiquer les années de règne pour

chacun des rois dont nous venons de parler, surpasse rarement le nombre de trois ou de quatre. Il est donc presque sûr que l'histoire d'Égypte, à cette époque, a dû se composer de temps de révoltes et de malheurs intérieurs qui seulement peuvent expliquer cette observation extraordinaire que nous venons de signaler.

Comme nous l'avons remarqué plus haut, il est incontestable que les rois qui suivirent immédiatement la 12e dynastie, étaient encore en pleine possession de la haute et de la basse Égypte. On avait eu longtemps l'opinion que la 13e dynastie marquait l'époque à laquelle les étrangers firent leur invasion, de sorte que la basse Égypte, ou du moins la partie orientale du bas pays, se trouvait sous la domination des rois Hycsos. Cependant les recherches historiques prouvent au contraire que plusieurs pharaons de la 13e dynastie s'occupaient à ériger des monuments sur le sol du Delta, ce qui suppose très-naturellement des temps paisibles et une contrée exempte de guerres et d'invasions. Parmi ces monuments il y en a qui ont été dressés au centre de la ville de Tanis située tout près de la frontière et occupée plus tard par les rois des dynasties étrangères. Le fait est donc hors de doute que l'attaque des ennemis devait tomber dans une époque de beaucoup postérieure au commencement de la 13e dynastie.

Dans les listes de Manéthon telles qu'elles existent de nos jours, les noms des rois de la 13e dynastie sont totalement supprimés comme si on les avait jugés indignes du souvenir historique. Le canon de Turin supplée en quelque sorte cette lacune, un nombre de fragments du papyrus ayant conservé très-lisiblement les noms de plusieurs pharaons appartenant à cette dynastie. Selon l'usage que nous rencontrons assez souvent dans les listes monumentales qui renferment des séries royales, le canon de Turin ne fait connaître que les noms officiels des rois, les noms de famille étant rarement ajoutés à la fin des cartouches.

Cependant grâce aux indications d'autres monuments de l'époque, qui fournissent les doubles noms pharaoniques, nous sommes assez bien informés pour pouvoir constater que la plupart des rois

de la 13e dynastie portaient alternativement les noms de famille [hiéroglyphes] *Sebek-ḥotep* et [hiéroglyphes] *Nofer-ḥotep*.

Malgré l'origine thébaine de la maison royale dont nous nous occupons, le nom de *Sebek-ḥotep* «l'attaché au dieu *Sebek*» indique d'avance que les pharaons de la 13e dynastie vénéraient spécialement le dieu à tête de crocodile *Sebek*, le même auquel les rois de la dynastie précédente avaient bâti un temple très-solide au centre du Fayoum et dans le voisinage du fameux lac Moeris. Il y avait donc une liaison intime entre les deux maisons royales de la 12e et de la 13e dynastie, et il est à supposer que la reine *Sebek-noferu-rā*, à la fin de la 12e dynastie, avait transmis le culte du dieu *Sebek* à son successeur immédiat, celui que le canon de Turin désigne par le nom officiel de [cartouche] *Rā-χu-taui*, c'est-à-dire «le soleil, le protecteur des deux mondes.» C'est le même que les monuments font reconnaître comme le premier *Sebek-ḥotep*.

En suivant les indications du papyrus de Turin nous sommes à même de dresser la tableau ci-après des rois qui succédèrent à *Sebek-ḥotep* Ier, sauf les lacunes plus ou moins étendues qui parfois interrompent la série. Les pharaons dont on va lire les noms, appartiennent tous à la 13e dynastie qui d'après Manéthon, comme nous l'avons dit, se composait d'un nombre de soixante rois.

[LES ROIS DE LA 13e DYNASTIE].

1. *Rā-χu-taui* [*Sebek-ḥotep* Ier].
2. *Soχem-ka-rā*.
3. *Rā Amen-em-ḥāt* (Ier).
4. *Seḥotep-rā* (Ier).
5. *Aufni*.
6. *Sānχ-àb-rā* [*Ameni-Antef-Amenemḥāt* II].
7. *Smen-ka-rā*.
8. *Seḥotep-àb-rā* (II).
9. . . . . . *ka-rā*.
10. [un ou deux noms disparus].

11. *Nozem-àb-rā.*
12. *Rā Sebek-ḥotep* (II).
13. *Ran . . . . . ka.*
14. *Āutu-àb-rā* (Ier).
15. *Sezef- . . . . . -rā.*
16. *Rā-Soχem-χu-taui Sebek-ḥotep* (III).
17. *Rā-user . . . . . .*
18. *Smonχ-ka-rā Mer-mešā.*
19. . . . . *ka-rā.*
20. . . . . *user-ser.*
21. *Rā Soχem-[suz-taui] Sebek-ḥotep* IV.
22. *χā-sešeš-rā Nofer-ḥotep* «fils d'un nommé *Ḥa-ānχ-f.*»
23. *Rā Sa-ḥatḥor.*
24. *χā-nofer-rā Sebek-ḥotep* V.
25—26. [lacune qui contenait probablement deux rois].
27. *χā-ḥotep-rā* [*Sebek-ḥotep* VI] «4 ans 8 mois 29 jours.»
28. *Uaḥ-àb-rā Aā-àb* «10 ans 8 mois 18 jours.»
29. *Mer-nofer-rā* [*A-i*] «13 ans 8 mois 18 jours.»
30. *Mer-ḥotep-rā* «2 ans 2 mois 9 jours.»
31. *Sānχ-nes-rā Utu* «3 ans 2 mois x jours.»
32. *Mer-soχem-rā Anran* «3 ans 1 mois x jours.»
33. *Suz-ka-rā . . . . ura* «5 (?) ans x mois 8 jours.»
34. *Anemem . . . . ro.*
35—43. [lacune renfermant peut-être 9 ou 10 noms de rois].
44. *Mer-χoper-rā.*
45. *Mer-ka-(rā).*
46—50. [lacune d'à peu près 5 noms royaux].
51. . . . . *mes.*
52. *Rā . . . . maāt Aba.*
53. . . . . . *uben-rā* (Ier).
54—57. [lacune de 4 noms royaux].
58. *Naḥasi-(rā)* «0 an x mois 3 jours.»
59. *χā-χeru-rā* «x ans x mois 3 jours.»
60. *Nebef-āutu-rā* «2 ans 5 mois 15 jours.»
61. *Seḥib-rā* «3 ans x mois x jours.»

62. *Mer-zefa-rā* «3 ans x mois x jours.»
63. *Suz-ka-rā* «1 an x mois x jours.»
64. *Neb-zefa-rā* «1 an x mois x jours.»
65. *Uben-rā* (II) «0 an x mois x jours.»
66—67. [deux noms détruits].
68. . . . . *zef-āra.*
69. . . . . *Uben-rā* (III).
70. *Āutu-àb-rā* (II).
71. *Her-àb-rā.*
72. *Neb-sen-rā.*
73—76. [3 ou 4 noms détruits].
77. *Seχoper-en-rā.*
78. *Ṭuṭ-χeru-ra.*
79. *Sānχ-(ka)-rā.*
80. *Nofer-tum . . . rā.*
81. *Soχem . . . . . rā.*
82. *Ka . . . . rā.*
83. *Nofer-àb-rā . . . . . .*
84. *Rā à . . . .*
85. *Rā χā . . . .*
86. *Nuz-ka-rā . . . . .*
87. *Smen . . . .*

Après cette liste de noms royaux que nous avons fidèlement transcrits suivant l'arrangement des fragments proposé par M. *Lauth*,*) il y a encore une soixantaine de pharaons distribués sur les deux dernières colonnes du papyrus. Malheureusement leurs noms, dont la plupart commencent par le signe [hiéroglyphe] *soχem* ou par cet autre [hiéroglyphe] *user*, se trouvent dans un état de mutilation qui ne permet guère

*) Si, dans nos transcriptions, le lecteur découvre des différences entre nos lectures et celles que le savant professeur de Munich a proposées, nous devons constater que depuis la publication de M. *Lauth* la valeur syllabique de plusieurs signes hiéroglyphiques a pu être rectifiée par de nouvelles études. C'est ainsi, par exemple, que nous devons prononcer *soχem* le caractère [hiéroglyphe] que M. *Lauth* a transcrit par *χem.*

de les transcrire ni de les comparer à des noms connus par d'autres monuments. En outre ces derniers ont conservé plusieurs noms de pharaons qui sans doute avaient leur place parmi les rois précités, mais qui ont disparu par suite de la destruction partiale du papyrus. Nous y comptons surtout un roi appelé *Sebek-ḥotep* dont le nom officiel est le suivant [cartouche] *χā-ānχ-rā*.

En consultant les monuments historiques, l'archéologue fera l'observation que les pharaons dont nous venons de proposer la liste, n'y apparaissent que très-rarement. Mais plus ils sont restreints à un petit nombre, plus leur valeur est incontestable et précieuse pour la critique de l'époque la plus obscure de l'histoire d'Égypte.

C'est ainsi que le sixième roi, celui qui porte le nom officiel de *Sānχ-àb-rā* «qui vivifie le coeur du dieu *Rā*» avait adopté les trois noms de famille: *Ameni-Antef-Amenemḥāt,* c'est-à-dire des noms qui appartiennent à des rois de la 11ᵉ et de la 12ᵉ dynastie et qui en outre se rencontrent très-fréquemment sur des monuments de personnes vivant à cette époque. Le musée de Boulaq conserve une espèce d'autel de pierre de grès qui est orné d'une légende dédicatoire contenant les divers titres du pharaon en question. A la fin on rencontre les trois noms précités entourés du cartouche royal et précédés du groupe *sa-rā* «fils du soleil.» S'il est permis de regarder le premier nom *Ameni* comme le nom principal du roi, nous pourrons constater le fait que le pharaon *Ameni* avait laissé une pyramide dont le nom se trouve dans cette légende [cartouche et hiéroglyphes] «la pyramide *χorp* (la Première) du roi Ameni.»

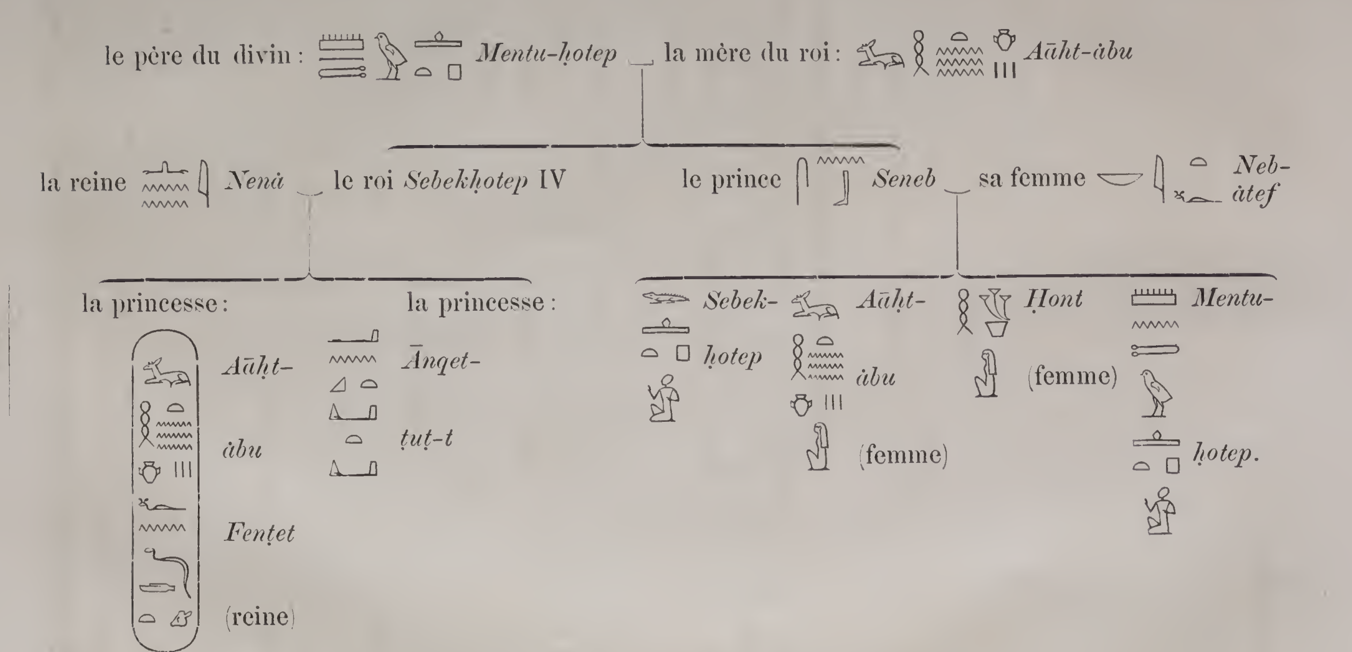
Le seizième pharaon, *Sebek-ḥotep* III, a conservé le souvenir de son nom dans quelques inscriptions gravées sur les rochers près de *Semne* en Nubie. A l'exemple des rois de la 12ᵉ dynastie, il continua de faire marquer les hauteurs atteintes par les inondations du Nil. Nous possédons quatre légendes qui se rapportent aux premières quatre années de son régne. Celle qui annonce la

hauteur du Nil l'an 3 du règne de ce pharaon, est ainsi conçue:

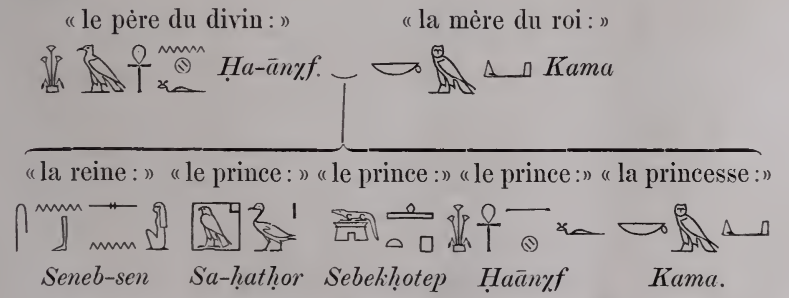
«Hauteur du Nil de l'an 3
«sous la Majesté du roi (*Sebek-ḥotep* III)
«vivant à toujours.»

Le 18ᵉ roi de notre liste, *Smonχ-ka-rā*, avec le surnom *Mer-meša̋* «capitaine de troupes,» a un intérêt tout particulier par la circonstance que M. Mariette Bey pendant les fouilles qu'il fit exécuter sur l'emplacement de l'ancienne ville de Tanis, découvrit des monuments ornés du nom de ce pharaon et couvertes, à une époque postérieure, des cartouches des rois *Apepi* (de la dynastie des Hycsos) et *Ramsès* II (de la 19ᵉ dynastie). Le nom assez curieux «capitaine» porté par ce roi qui, selon l'opinion de M. *Lauth*, ferait allusion à une révolte ou à une guerre quelconque contre des ennemis étrangers, s'applique du reste à une fonction très-paisible. C'est le titre officiel qui, dans les listes des nomes, désigne le grand-prêtre du temple principal de la ville de *Mendès* (*Tmaï-el-amdid* de nos jours) située dans la basse Égypte, à l'ouest du nome Tanite.

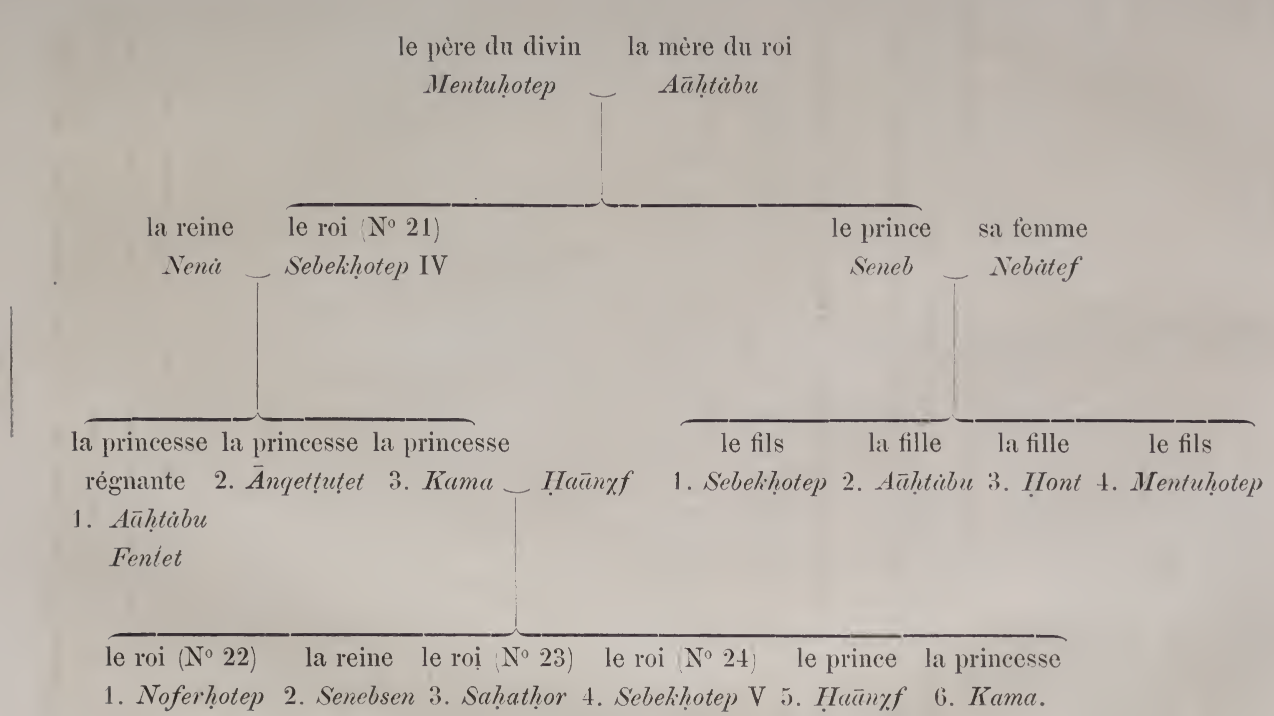
Les quatre pharaons qui, dans le tableau ci-dessus, occupent les numéros 21, 22, 23 et 24 ont laissé des traces remarquables de leur existence. D'abord la science a réussi à rétablir le tableau suivant de la famille du roi *Sebek-ḥotep* IV.


le père du divin : Mentu-ḥotep
la mère du roi : Aāḥt-àbu
la reine Nenà
le roi Sebekḥotep IV
le prince Seneb
sa femme Neb-àtef
la princesse : Aāḥt-àbu Fenṭet (reine)
la princesse : Ānqet-ṭuṭ-t
Sebek-ḥotep
Aāḥt-àbu (femme)
Ḥont (femme)
Mentu-ḥotep.

Il résulte d'un examen de cette généalogie que *Mentuḥotep*, le père du roi *Sebekḥotep* IV n'était pas descendant de la famille royale. Par suite de son mariage avec une princesse héréditaire, du nom de *Aāḥtàbu,* qui lui avait donné un fils, le roi futur *Sebekḥotep* IV, le père est distingué par le titre *nuter àtef* «le père du divin.» Il paraît qu'à sa mort *Sebekḥotep* IV n'avait pas laissé de fils comme prince héréditaire, et que par conséquent l'héritage de la couronne fut transmis à sa fille aînée, la princesse *Aāḥtàbu* avec le surnom *Fenṭet*, dont on entourait le nom du cercle royal pour la qualifier comme «princesse régnante.» Il faut supposer qu'une troisième soeur à elle, du nom de *Kama* que nous allons connaître, se maria avec un particulier du nom de *Ḥa-ānχf*, et que le fils *Noferḥotep*, issu de ce mariage, fût nommé roi après la mort de sa belle-soeur, la princesse régnante *Aāḥtàbu.* En effet, le papyrus de Turin, après avoir cité les noms du pharaon *Noferḥotep*, fait la remarque qu'il était «le fils d'un certain *Ḥa-ānχf,*» ce qui s'accorde parfaitement avec la généalogie suivante que nous avons copiée sur un rocher de l'île de Seheil, en face de Philae.



Il est évident que les princes *Sa-ḥatḥor* et *Sebekḥotep* sont les mêmes personnes que le canon de Turin cite comme les successeurs (Nos 22 et 23) de leur frère *Noferḥotep* (Nos 21). En combinant ces généalogies qui se rapportent aux Nos 20, 21, 22 et 23 du papyrus de Turin, nous avons les éléments nécessaires pour reconstruire toute la généalogie de la maison royale de cette époque, dont voici le tableau:


le père du divin
Mentuḥotep
la mère du roi
Aāḥtàbu
la reine
Nenà
le roi (N° 21)
Sebekḥotep IV
le prince
Seneb
sa femme
Nebàtef
la princesse régnante
1. *Aāḥtàbu Fentet*
la princesse
2. *Ānqettuṭet*
la princesse
3. *Kama*
Ḥaānχf
le fils
1. *Sebekḥotep*
la fille
2. *Aāḥtàbu*
la fille
3. *Ḥont*
le fils
4. *Mentuḥotep*
le roi (N° 22)
1. *Noferḥotep*
la reine
2. *Senebsen*
le roi (N° 23)
3. *Saḥatḥor*
le roi (N° 24)
4. *Sebekḥotep* V
le prince
5. *Ḥaānχf*
la princesse
6. *Kama.*

Les observations qui précèdent peuvent servir d'exemple jusqu'à quel point les traditions monumentales permettent quelquefois de pousser les études, en nous révélant ainsi les détails les plus minutieux d'une généalogie de quarante siècles avant nos jours, tandis que ces mêmes monuments gardent un profond silence sur les plus graves et les plus importants événements de l'histoire. On conçoit que les recherches sur des époques aussi anciennes que celles que nous traitons, dépendent finalement d'un heureux hasard et que les résultats de toutes nos études s'attachent presque exclusivement à des découvertes tout à fait fortuites.

Le roi *Sebekḥotep* IV, fils de *Mentuḥotep*, était encore en possession de la basse Égypte. Sa statue sculptée en granit, a été découverte à Tanis, preuve évidente que ni cette ville ni la frontière du Delta située vers l'orient n'était occupée par des ennemis. Le même fait resssort du reste de l'existence d'une statue de *Sebekḥotep* V qui fut trouvée sur place à Bubastus pour être transportée à Paris. Sur l'île d'Argo, au fond de l'Éthiopie, une autre statue d'un des *Sebekḥotep* démontre le pouvoir absolu des rois de la 13e dynastie dans les parties mériodionales de leur royaume. En descendant vers le nord nous découvrons à Thèbes et à Abydos, et encore plus bas, dans la vallée de Hammamât, de semblables témoignages d'un gouvernement puissant, sans rencontrer aucune trace de la présence d'ennemis. Ainsi, comme nous l'avons déjà avancé, tous ceux qui supposent que l'invasion des Hycsos a eu lieu au commencement de la 13e dynastie, n'ont pas examiné suffisamment les monuments de cette époque qui, malgré leur petit nombre, ne laissent subsister aucun doute sur le pouvoir que les pharaons de la dynastie en question exerçaient sur l'Égypte entière, ainsi que sur les régions de la Nubie.

Une autre preuve de l'état paisible qui devait régner dans « les deux mondes » à l'époque qui nous occupe, est fournie par cette curieuse expédition maritime que le pharaon *Sānχkara*, le 79e de la liste, fit partir pour l'Arabie, le pays *Pun* ou *Punt* des textes égyptiens, pour en rapporter l'encens et les parfums si recherchés de la « terre divine. »

L'inscription qui relate ce fait mémorable, est gravée sur les rochers de la vallée de Hammamât. Après avoir rendu compte de la date de l'an 8 du règne de *Sānχkarā*, le personnage chargé de l'expédition, un des hauts fonctionnaires à la cour pharaonique, donne un récit très-exact de son voyage qui partait de la ville de Coptos. Ayant traversé avec la troupe qui l'accompagnait, la vallée en question où l'on s'arrêtait aux stations à eau, il arriva à un endroit situé sur la côte égyptienne de la mer Rouge (probablement le port de *Leukos-limèn* à l'époque des Ptolémées) pour faire construire des navires de transport et pour entreprendre le voyage par mer. C'est à M. *Chabas* que la science doit un travail très-instructif sur ce texte qui, pour la première fois, nous donne connaissance des relations, existant dès la plus haute antiquité, entre l'Égypte et l'Arabie. Nous différons seulement du savant auteur de cette étude *) en ce que nous préférons de reconnaître le roi *Sānχkarā* dans celui qui est du nombre des pharaons de la 13e dynastie, tandis que M. Chabas n'hésite pas à le comparer avec le roi du même nom qui termine la série des souverains de la 11e dynastie. Mais quoi qu'il en soit, toujours est-il certain que les Égyptiens à une époque aussi reculée de l'histoire du monde étaient parfaitement instruits du chemin maritime qui conduisait les denrées et les produits industriels de l'Arabie heureuse jusqu'aux bords du Nil. Nous avons été le premier qui ait reconnu le nom de *Pun* comme désignant quelques contrées de l'Arabie méridionale, et nous voyons avec plaisir que depuis cette découverte très-importante pour la géographie du monde le plus ancien, tous les savants se sont rangés de notre côté.

Le pays de *Pun-t*, l'Ophir des Égyptiens, doit être regardé comme une contrée maritime, traversée de vallées et de plateaux, abondant en bois précieux, en encens, en parfums, en richesses métalliques et en pierreries, et nourrissant plusieurs espèces d'animaux, tels que la panthère, le singe *āāni* (le cyno-

---

*) Voir «Voyage d'un Égyptien» p. 56.

céphale), le singe *ḳaf* ou *ḳafi* *) et une espèce de chien appelé *tasem*, dans lequel on veut reconnaître le lévrier. Les habitants de cette contrée, distingués comme les Égyptiens par la couleur rouge de leur peau, apparaissent sous un aspect assez favorable pour leur état de civilisation. Les textes hiéroglyphiques parlent très-clairement du fait singulier que plusieurs divinités de la mythologie égyptienne immigrèrent de *Pun-t* en Égypte, telles que le dieu à type barbare *Bes* ou Bas, le Dionysos de l'antiquité classique, la déesse Hathor-Isis et le dieu Horus. Le roi des dieux, *Amon*. est désigné comme *ḥaq Punt* « le régent du pays de *Punt.* » Dans un hymne adressé à cette divinité et conservé dans la collection des papyrus du Musée de Boulaq (pag. 2, l. 4), l'auteur de cette pièce poétique remarque par rapport à Amon que: *merru nuteru seti-f χeft ai-f em Punt* « les divinités aiment le parfum de son odeur quand il arrive du pays de *Punt.*» Parmi les milliers de textes qui couvrent les murailles du temple d'Edfou, nous avons trouvé des inscriptions de nature astronomique qui se rapportent au même pays. Le dieu Horus d'Edfou, ou le *Ḥor-Huṭ*, y est appelé *nuter ṭuau* « la planète Vénus » qui, dit-on, *seb pu ḥi àment en Pun* « est cette étoile à l'ouest du pays de *Pun.* » C'est ainsi que partout les temples égyptiens cachent un grand nombre de textes qui font reconnaître l'importance de la contrée en question aux yeux des anciens Égyptiens.

Diodore, au cinquième livre de son Histoire universelle, nous a conservé la description d'une île qui, selon les termes de son récit, se trouve en face de l'Arabie heureuse et qui portait le nom

---

*) Ce nom est remarquable; il se retrouve en hébreu sous la forme *qof;* en sanscrit c'est *Kapi*, en grec *Kép-os, Kéb-os,* en latin *cep-us*. Spécialement c'est le *cercopithecus*, le même que les Arabes désignent par le nom d'*Abeleg* ou *Abeleng*. V. notre Dict. p. 1512.

de l'île « *divine.* » Malgré la difficulté qu'on a éprouvée à fixer géographiquement la position de cette île qui, probablement, doit être comprise de la côte d'une partie de l'Arabie heureuse, toutefois il est incontestable que la description de Diodore à l'égard des produits de l'île divine et du culte des divinités, s'applique merveilleusement aux indications des textes égyptiens sur le pays de *Pun-t.* Le nom de l'île « divine » rappelle à l'instant le nom de *nuter ta* « la terre divine » que les inscriptions s'accordent à donner à cette contrée qui rappelait aux Égyptiens les origines de leur culte religieux.

Il résulte des remarques qui précèdent que « *la terre divine* » de l'Arabie avait une signification bien particulière pour les habitants de la vallée du Nil. A en croire les textes qui se prononcent très-catégoriquement dans le sens indiqué, « la terre divine » d'où les plus grandes divinités de l'Égpyte tiraient leur origine, doit être regardée comme une station préhistorique des Égyptiens avant leur entrée en Égypte, et comme un point d'arrêt des peuples de race couchite avant leur dispersion sur les diverses contrées de l'Afrique orientale. Si les textes reviennent à mille reprises à la mention de la terre divine, si les monuments se plaisent à rappeler l'ancien berceau des plus grandes divinités qui formaient les principes fondamentaux de la mythologie égyptienne, ils ne font que confesser lucidement la direction du chemin que les ancêtres des Égyptiens avaient pris avant d'arriver sur la scène de leur vie politique et de leur travail civilisateur.

Après cette digression qui nous a paru nécessaire pour fixer l'attention du lecteur sur l'importance de l'Arabie heureuse aux époques les plus antiques de l'histoire du monde, nous allons terminer la revue des pharaons appartenant à la 13[e] dynastie par la mention d'un roi dont le souvenir s'est conservé dans une des chapelles funéraires taillées dans le roc de la montagne derrière la ville moderne de *Siout* ou *Ossiout.* Nous voulons parler de ce roi *ka-meri-rā* qui a laissé la seule trace de son

existence dans la tombe de *Tef-àb*, fils de *χeti*, ancien «gouverneur de la contrée du Midi» [hieroglyphs] *ḥir ā en Kemā.* Quoique le texte qui mentionne le nom de *Kamerirā*, se trouve dans un état déplorable de dégradation, il est résulté cependant d'une étude des parties encore existantes que le haut fonctionnaire *Tef-àb* avait reçu l'ordre du [hieroglyphs] «régent des deux mondes» de faire exécuter quelques constructions pour élargir le sanctuaire du dieu Anoubis, maître de *Saut*, nom donné à la ville antique sur les ruines de laquelle s'élève aujourd'hui l'endroit moderne d'*Ossiout*. Nous ne savons où placer, dans notre liste, ledit roi *Kamerirā*, mais nul doute qu'il n'appartienne aux pharaons qui composent la 13e dynastie. Peut-être qu'il est identique au roi *Mer-ka-rā* (au lieu de *Ka-mer-rā*) qui occupe le numéro 45 dans la série, ou que le nom à demi effacé *Ka . . . . rā* (N° 82) doit être complété par la syllabe *mer* pour restituer la lecture demandée.

Les tombeaux d'*Ossiout*, autant qu'il est permis d'en juger d'après le style et le langage des textes qui les ornent, datent certainement de l'époque de la 13e dynastie. Il en est de même quant aux chapelles funéraires d'El-Kab, dans le midi de la haute Égypte, que nous sommes forcés d'attribuer à de hauts fonctionnaires du temps de cette dynastie. Le style des légendes et surtout les noms propres portés par des individus mentionnés dans les tableaux de famille, servent à démontrer ce fait, qui du reste est prouvé suffisamment par la présence du nom officiel [cartouche] *Rā Soχem-suz-taui* (*Sebekḥotep* IV, N° 21 de notre liste) qui se rencontre dans un texte sculpté sur les parois de la chapelle funéraire d'un certain [hieroglyphs] *Sebek-neχt* à El-Kab.

Nous aurons, plus tard, l'occasion de revenir à l'ancienne ville et forteresse qui occupait l'emplacement de l'endroit appelé El-Kab de nos jours et qui, à l'époque de la guerre de délivrance entreprise par les chefs de la Thébaïde contre les rois Hyksos

formait le centre du soulèvement dans le midi de l'Égypte. C'est l'ancien El-Kab — la ville d'Eileithyiapolis des Grecs — d'où sortait un des lieutenants des pharaons qui prit part à l'expédition, par eau et par terre, préparée contre les étrangers, qui assistait à l'assant de la ville d'Avaris et qui accompagnait ses maîtres royaux dans les guerres lointaines soutenues pour répandre la gloire des armes égyptiennes jusqu'au centre de la Mésopotamie.



Guerrier égyptien du temps de la 13e dynastie.
[Tombeaux d'Ossiont.]

CHAPITRE XI.

LE SÉMITISME EN ÉGYPTE.

Nous avons déjà fait la remarque que, d'après le canon de Turin, les règnes des pharaons qui forment la seconde moitié de la 13ᵉ dynastie, n'étaient que d'une courte durée. C'est à peine s'ils s'élèvent au chiffre de quatre années. Il est évident que cette circonstance doit être attribuée à des causes politiques, probablement aux guerres civiles qui troublaient l'empire et qui nous expliquent l'existence d'une dynastie collatérale dans la basse Égypte, celle des 76 rois de Xoïs, selon la tradition manéthonienne. Ces troubles intérieurs provoqués par l'ambition de dynastes établis dans la haute Égypte et dans le Delta, peuvent servir de clef pour nous éclairer, d'un côté, sur le long silence monumental, et de l'autre, sur le succès d'une invasion de peuples étrangers qui jusque là n'avaient pas osé faire face aux forces réunies de l'empire de *Kemi*. Les dynastes de cette époque avaient toute autre chose à faire qu'à penser à construire des monuments aux divinités du pays, et les hauts fonctionnaires voyaient changer trop souvent les personnes de leurs maîtres pour avoir confiance dans la stabilité de l'état et pour tailler dans le roc de la montagne ces chapelles funéraires, témoins de la gloire et des richesses qui permettaient aux gens de se vouer, à leur aise, à ces paisibles travaux.

Avant de nous occuper de la domination étrangère qui réduisait les rois d'Égypte au rôle de simples ⌠△ *ḥaq* ou gouverneurs, il nous

paraît utile d'examiner de plus près la géographie de ces parties de l'Égypte qui, à l'époque de la conquête, formaient le théâtre des événements qui vont nous occuper tout-à-l'heure.

En commençant par la basse Égypte, nous devons constater d'abord que le Delta proprement dit, était habité par une population appartenant pour la plupart, à la race purement égyptienne. Du côté de l'ouest la branche du Nil appelée plus tard la Canopique, indiquait la frontière antique, comme du côté de l'orient la branche Pélusiaque la frontière à l'est. Vers l'ouest, des peuplades de la race des *Tamaḥu* avaient occupé les terrains qui s'étendaient vers la mer, jusqu'à la rive gauche de la branche Canopique. Il y avait là, à l'endroit appelé plus tard en langue grecque Héracléum, une ancienne ville du nom de *Karbana* qui désignait le point le plus septentrional de cette partie du Delta. Le nom de *Karbana,* qui n'appartient pas à la langue égyptienne, apparaît pour la première fois dans ce fameux papyrus du temps de Ramsès III dont la science depuis de longues années attend la publication avec une impatience bien pardonnable.*) D'après les indications que M. Chabas, l'auteur d'un ouvrage précieux sur « l'antiquité préhistorique, » a fournies dans son travail et qu'il a tirées d'une étude du papyrus en question, » les *Maśuaś* établis au Delta se soulevèrent, attaquèrent les villes et détruisirent les récoltes depuis Memphis jusqu'à une ville nommée *Karbaïna.* » Le savant égyptologue de Heidelberg, dans une notice qu'il vient de publier «sur le grand

*) Ce document, qui fut découvert avec d'autres rouleaux sur papyrus à Thèbes par feu M. *Harris* d'Alexandrie, a une longueur de 40^m 5, et renferme, sur 79 pages de texte, une description très-détaillée des exploits et des munificences du pharaon Ramsès III envers les temples principaux du pays. Nous profitons de cette occasion pour constater que S. A. le Khédive d'Égypte *Ismaël Pacha,* de son propre mouvement, nous avait autorisé à offrir la somme de 2000 livres Sterling pour acquérir ce document important afin de le livrer à la publicité. La hauteur de cette somme, qui témoigne le mieux l'intérêt tout particulier de ce prince éclairé pour tout ce qui se rapporte à l'histoire de son pays, ne satisfit pas les espérances de la propriétaire du papyrus. Celui-ci, à ce qu'on sait à présent, sortit d'Alexandrie pour être vendu au British-Museum à Londres. Espérons que la direction de cet institut ne tardera pas à le publier.

papyrus-Harris,» propose la traduction suivante du passage en question. «Les *Libu* et les *Mašauaša* se révoltèrent contre l'Égypte, ils conquirent les villes des contrées du côté de l'occident, en commençant par Memphis jusqu'à *Karbana.*» Suivant cette traduction, qui nous paraît plus exacte que la remarque de M. Chabas sur l'attaque des *Mašauaša*, la ville de *Karbana* devait être située à un point extrême et opposé à la ville de Memphis, sur la rive occidentale du fleuve.

La seconde mention de cette place que nous avons reconnue dans l'endroit nommé Héracléum par les Grecs, se rencontre dans un texte cunéïforme dont nous devons l'analyse à la sagacité du savant assyriologue M. Oppert de Paris. Dans ce texte, qui nous occupera encore plus tard, il est question d'une expédition de *Sardanapale*, roi d'Assyrie, contre *Téarco*, roi d'Égypte et d'Éthiopie. Tout l'intérêt pour nous se porte sur un passage où *Sardanapale* s'exprime ainsi: «Je décrétai l'expédition contre l'Égypte. Ils marchèrent en hâte et avec empressement, et parvinrent jusqu'à la ville de *Karbanit*. Lorsque *Tearco*, roi d'Éthiopie, entendit dans *Memphis*, l'approche de mon armée, il compta ses forces pour livrer combat et bataille.»*) Nul doute que les deux villes de *Karbana* et de *Karbanit* ne soient identiques. Le nom de *Karbanit* est bien d'origine sémitique. Dans l'idiome assyrien, ainsi que M. Oppert l'a démontré, *Kar-baniti* signifie «la ville de la déesse mère,» quoique ce savant soit en doute à quelle ville appliquer ce nom. Il pense d'abord à Carthage, mais à la fin il incline à reconnaître dans le nom assyrien de *Karbanit* une *ville située sur les confins de l'Égypte.*

Mais cette ville est-elle bien celle qui plus tard était connue sous le nom d'Héracléum?

Nous tirons nos preuves, en faveur de cette opinion, d'un passage du texte hiéroglyphique de la pierre de Tanis (le décret de Canopus). A la ligne 25 de cette inscription importante il est

*) Voir *Oppert*, Mémoires sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité. Paris 1869. pag. 69.

question d'un sanctuaire appelé et traduit dans la partie grecque du décret par les mots correspondants: «le sanctuaire dans le Héracléum» (ou dans le temple d'Héraclès]. On pourrait, à la rigueur, rendre le texte hiéroglyphique par la traduction: «le temple de la ville de *Aḳerebemro,*»*) mais l'inscription démotique qui répond à ces groupes hiéroglyphiques nous force de décomposer le nom barbare d'*Aḳerebemro* en plusieurs parties. N'ayant pas de types démotiques à notre disposition, nous transcrivons, signe par signe, les caractères démotiques par les hiéroglyphes correspondants:

nuter-ḥat en pe-àmon ḳarba «le sanctuaire du temple d'Amon de la ville de *Ḳarba.*» Ajoutez à ce nom de *Ḳarba* la terminaison locale *na* des noms de villes sémitiques, et vous aurez la ville de *Karbana* du papyrus de Ramsès III.

Il est aisé de voir que le nom de ville *Aḳerebemro* dont nous venons de parler, consiste en quatre mots qui se distinguent très-clairement les uns des autres, et que voici:

àḳerba	*em*	*ro*	(*àn*)
«la ville *Akerba*	à	l'embouchure	d'*An*.

Analysé de cette façon le nom composé reçoit toute une autre importance. En nous démontrant que la ville d'*Akerba***) était situé à l'embouchure d'une des branches du Nil, l'analyse que

*) C'est ainsi p. ex. que M. Lepsius a transcrit le groupe en question.

**) Quoique la pierre de Tanis fasse reconnaître très-clairement la lettre à préposée au nom de *Ḳerba,* toutefois il nous paraît nécessaire d'y supposer une erreur du scribe chargé de la rédaction du décret hiéroglyphique, ou du sculpteur qui le grava sur la pierre Prenant en considération la traduction du texte démotique, nous sommes presque obligé de croire que l'auteur de la rédaction avait eu en vue le nom du dieu Amon *àmon* dont la seconde partie qui contenait la syllabe *mon*, a disparu par suite d'un *lapsus calami.*

nous venons de proposer, donne les preuves qu'effectivement la position de la ville de *Karba* doit être reconnue à l'endroit appelé Héracléum par les Grecs. Ce dernier se trouvait, du côté de l'occident, près de l'embouchure du Nil qui aux temps classiques portait le nom Canopique ou Héracléotique, et qui doit nécessairement correspondre au nom *An* du texte hiéroglyphique.

En examinant les traditions monumentales on rencontre, en effet, ce nom déterminé par le signe d'eau. Dans la chambre des branches du Nil qui fait partie des salles et des couloirs de la tombe du roi Ramsès III à Biban-el-moluk, et dont nous avons publié les légendes hiéroglyphiques dans nos études géographiques, il se trouve le groupe



pour indiquer une des branches du fleuve *du côté de l'ouest*, de manière que nous pouvons assurer au signe du poisson représentant pour la syllabe *àn* la valeur géographique que nous venons de lui attribuer.

Que le lecteur nous pardonne ces observations, qui peut-être ne l'intéresseront pas trop, s'il n'a pas le bonheur de goûter le plaisir des recherches égyptologiques, mais qui sont très-importantes sous le point de vue historique. A l'endroit qui plus tard était connu sous le nom d'Héracléum, il y avait anciennement une ville fondée originairement par une population de race sémitique et appelée d'un nom sémite *Karbana*. Les Assyriens y reconnaissaient le nom *Kar-banit*, plus adapté à leur propre idiome, tandis qu'à l'époque des Grecs le même nom se prononçait *Karba*, la syllabe finale *na*, à l'instar d'autres exemples, *) étant retranchée. Il y avait un temple du dieu *Amon* que les Grecs comparaient à leur dieu Héraclès.

En nous tournant du côté de l'orient, il faut constater que les études monumentales nous forcent de reconnaître le Sémitisme le plus prononcé dans toute cette contrée qui était située vers l'est

*) Comparez *Zā* et *Zān* (la ville de Zoān, Tanis).

de la branche Tanite du Nil et qui embrassait les trois nomes VIII, XIV et XX de la basse Egypte. La ville de Tanis chef-lieu du XIVe nome qui avait donné son nom à cette branche, est appelée *Zar* ou *Zal:* [hieroglyphes], [hieroglyphes] et même, au pluriel, *Zaru,* comme s'il fallait traduire «la ville (du peuple étranger) des *Zar.*» Le nom de Tanis qu'elle portait à l'époque grecque et qui fournissait le prototype de l'appellation moderne *Ṣan*, provient d'une autre dénomination donnée à la même ville et se présentant sous la forme de [hieroglyphes] *Zān* ou *Zeān.* C'est indubitablement le même endroit que le *Zoān* de la Bible « qui fut bâtie sept ans plus tard que la ville de Hébron » (Num. XIII, 23). La ville de Tanis, regardée dans les textes égyptiens comme une ville originairement étrangère — preuve le déterminatif [hieroglyphe] qui suit les noms propres d'origine étrangère, formait le centre d'une population sémitique, soumise à la domination égyptienne. Ce sont «les peuples dans le nome *χont-àbot*» [hieroglyphes] dont Tanis était le chef-lieu, cités dans les inscriptions hiéroglyphiques. **)

Sur la stèle de l'an 400 de l'ère de *Nubti*, découverte à Tanis, il est question d'un [hieroglyphes] *mur χet zal* «commandant de la forteresse de Zal» qui, en outre, porte le titre: [hieroglyphes] *mur setu* «commandant» ou «chef des peuples étrangers.» Encore cette fois il s'agit d'habitants d'une race étrangère qui s'étaient établis dans le nome Tanite.

*) Si l'on voulait expliquer le mot *Zar, Zal* à l'aide de l'égyptien, il signifierait «la forte» ou «la fortifiée, la fortification.» Encore en copte ϫορ veut dire «fort, fortifié, puissant.» Ce rapprochement résulte entre autre du passage suivant que nous avons lu à Dendérah et que nous citons au profit de nos collègues en égyptologie. En parlant d'une espèce d'ingrédient aromatique dont on se servait pour embaumer les corps, on emploie la tournure: *àuf-u-k* [hieroglyphes] (*zari*) *qes-u-k āt em ran-f en ānt* «tes chairs sont *fortifiées* et tes os sont garantis (contre la destruction) en ton nom de baume.

**) P. ex. sur le cercueil de *Neχtnebef* à Berlin.

Les papyrus historiques de la 19e dynastie s'occupent d'une certaine préférence de cette ville qui portait un troisième nom, celui de la ville de Ramsès II. A cette occasion les documents en question mentionnent un nombre de canaux et de lacs situés dans le voisinage de la forteresse des *Zalu*, dont les noms à peu d'exceptions près sont du plus pur sémitique. C'est ainsi qu'on y rencontre *Ta-šaànàu*, *Peterà*, *Naχal* *) *Puhartà***) et d'autres. Les lagunes du lac de Menzaleh y sont nommées *Tufi*, ou avec l'article égyptien: *Pa-tufi*, mot qui se rapproche trop de l'hébreu *ṣuf* avec le sens de « papyrus » pour démentir l'identité proposée de nous. ***)

A l'est du nome Tanite et aux bords de la branche Pélusiaque il faut chercher le VIIIe nome de la basse Égypte, celui que les textes hiéroglyphiques désignent par le groupe . Son chef-lieu est désigné par le nom égyptien *P-àtum* « la ville du dieu solaire Atum » qui appartenait au district de *Tek* provenant sans doute de l'appellation *Tuku* donnée à toute la contrée dans son entourage. Le site de cette ville de *Patum*, le *Pithom* de la Sainte-Écriture, est indiqué plus exactement par les mots *em ro àbot* « à l'entrée de l'Orient » ou, comme nous dirions, à l'entrée (en Égypte) du côté arabique. Le canal qui se trouvait près de la ville en question, porte encore un nom de type sémitique, c'est le *χarma* †) des listes géographiques.

Le district de *Tuku* (ou prononcé plus exactement *Thuku*, le

*) Pap. Anast. IV, 15 l. 6 suiv.
**) Pap. Anast. III, 2.
***) Encore en copte le mot ϫοογϥ signifie la plante du papyrus.
†) Varr. *Pa-χarma* et *Še-χurem*.

th ayant le son des mêmes lettres de l'alphabet anglais) est d'une haute importance pour la géographie antique de toute cette contrée. C'est le même endroit qui dans la Sainte-Écriture est désigné par le nom de *Souccoth* ou *Soucoth*, nom qui indubitablement dérive d'une langue sémitique. Remarquons qu'aussi en hébreu ce nom signifie « les tentes, » étant le pluriel du mot *Soucah* « la tente. » Après avoir quitté la ville de Ramsès (II), les Juifs y firent leur première station. Selon le récit biblique ce peuple arriva, le second jour de sa fuite, à un endroit nommé *Etham*. Encore ce nom se rencontre dans les textes égyptiens. Une forteresse appelée *χetam* et située dans le district de *Thuku*-Soucoth ou dans le voisinage de ce district, est citée assez souvent dans les papyrus hiératiques datant de la XIX[e] dynastie. Quoique le nom hébreu d'Etham et le nom égyptien de la forteresse *χetam* paraissent différer entre eux par la présence de la lettre initiale *χ* du mot égyptien *χetam*, néanmoins l'identité des deux appellations ressort clairement du fait que la racine du mot hébreu *etham* comme cette du mot égyptien *χetam* signifie « enclos, fort. » Nous aurons l'occasion de revenir sur ces villes de Soucoth et d'Etham en nous occupant plus tard de l'histoire de Ramsès II et de son époque.

C'est dans ce VIII[e] nome qui correspond au nome *Séthroïtès* des géographes classiques, que nous devons retrouver les traces de la célèbre ville d'Avaris qui occupera une place toute particulière au chapitre suivant. Hiéroglyphiquement elle se présente sous les formes :

, ,

ḥa-uār ou *ḥa-uāl*, littéralement « la ville de la jambe. » Dans un passage du récit de Manéthon sur la domination des rois Hycsos, dont nous devons la connaissance à l'historien juif Josèphe, le nom d'Avaris est attribué, pour son origine, à une antique tradition mythologique. En effet, l'étude des listes géographiques qui se sont conservées sur plusieurs monuments du temps des Ptolémées, démontre jusqu'à l'évidence que le nom *ḥa-uār* était appliqué à plusieurs villes de l'Égypte qui renfermaient dans leurs sanctuaires

comme reliques les deux jambes d'Osiris. C'est ainsi que le chef-lieu du 3e nome de la basse Égypte, le nome libyque (littéralement le nome *àment* «de l'occident»), entre autres appellations, porte le nom de *ḥa-uār uinem* «la ville de la jambe droite.» Le grand texte géographique d'Edfou affirme que le chef-lieu du nome en question *ser uār em ḥat Ḥapi* «vénérait cette jambe dans le sanctuaire du taureau Apis.» Nous devons supposer une pareille origine du nom de la ville d'Avaris qui, peut-être, contenait la relique de la jambe gauche d'Osiris. Je soupçonne que les deux jambes renfermaient encore un sens tout particulier qui se rapportait indubitablement à la branche ouest (la droite) et à la branche est (la gauche) du Nil, après sa bifurcation au sommet du Delta. La tradition mythologique serait ainsi expliquée d'une façon très-convenable. La ville d'Avaris, située du côté oriental de la branche Pélusiaque du fleuve, n'était pas trop éloignée d'une lagune dont le nom, pour sa seconde moitié, rappelait celui d'Avaris. C'est *mu em pa-ṭeṭku en ḥa-t-uār* «l'eau dans le canal *Zetku* (ou *Zeku*) de la ville d'Avaris.»*) Si l'on a traduit ce passage par «l'eau, à la lagune d'Avaris,» cette interprétation repose sur le sens général du texte, mais elle n'est pas fondée philologiquement. C'est encore au dictionnaire sémitique qu'on doit avoir recours pour expliquer le mot étranger *Zeṭku* ou *Zeku* malgré l'article égyptien *pa* qui le précède, comme il précède les mots étrangers *χarma*, *Maktol*, et plusieurs autres.

Encore une autre ville du nome Séthroïte, c'est celle que les textes égyptiens désignent par le nom de , *Maktar* ou *Maktal***) sur l'origine sémitique

*) L'inscription dans le Tombeau d'Ahmès, chef des nautonniers, à El-Kab.

**) Pap. Anast. V, 19, 6 — Tableau hist. du roi *Seti* Ier au temple d'Amon à Karnac.

de laquelle tous les savants sont d'accord. C'est le mot *Migdol* ayant le sens de «bourg, forteresse,*) qui donne la clef pour expliquer le nom géographique de la ville de *Maktal* qui s'est conservé du reste en hébreu sous la forme de Migdol, et en grec sous celle de Magdolon. Les Égyptiens, de leur côté, ont très-bien reconnu l'origine sémitique de ce nom propre, preuve, l'article masculin dont ils ont muni le mot *Maktal* «le bourg» et le déterminatif de la muraille qui accompagne les caractères phonétiques.» Pour ne rien oublier qui puisse éclairer la question géographique si importante pour comprendre l'histoire de cette époque, nous ferons remarquer qu'il y avait au nord de *Maktal* un endroit fortifié par une ligne de remparts qui, encore aux temps des Ptolémées, portait le nom de:

ou *ànbu*, c'est-à-dire «la place des remparts.«**) A l'époque de la 19e dynastie le même endroit se présente sous la désignation de: *ta-Anbu-t meḥ-t en pa-Maktal en Seti Mi-n-ptaḥ* «la contrée de l'*Anbu* au nord du fort *Maktal* du roi *Seti-Mineptaḥ*.»***) Il n'est pas difficile de fixer la position de cet endroit qui est mentionné déjà dans un document de l'ancien empire (voir ci-dessous). C'est l'emplacement de *Gezîret-el-Faramah*, entre *Tel-el-Hêr*, au sud, et les ruines de Péluse, au nord, qui d'après les indications de M. Lepsius, permet de reconnaître encore aujourd'hui l'existence d'un long rempart qui défendait l'entrée du côté de l'orient. En admettant le site de la ville de *Ḥa-uār* près de Péluse, ville dont le nom rappelle le souvenir des Philistins, on reconnaît facilement une

*) Aussi en copte ϩⲛ ⲙⲉϭⲧⲟⲗ signifie *arces*, *propugnacula turris* ou des fortifications. Il ne faut pas y rapprocher le mot arabe *meštol*, comme on l'a fait, qui a une toute autre origine et un sens tout différent.

**) C'est dans la longue liste des nomes à Edfou que se rencontrent ces groupes.

***) Voir Pap. Anast. V, 19 l. 6.

ligne de fortifications qui commence au nord par Avaris, qui continue par *Anbu*, et qui se termine par le point stratégique de *Maktal*, la forteresse par excellence.

D'après un tableau illustré par des légendes hiéroglyphiques que j'ai publié dans mes «Inscriptions géographiques» après l'avoir copié sur une des murailles extérieures du grand temple d'Amon à Karnac, la forteresse *Maktal*, située dans le voisinage d'un puits, formait une station pour les voyageurs qui arrivaient du côté du désert de l'isthme de Suez pour se rendre à *Zar-Tanis*. A l'époque de *Seti* I[er] (XIX[e] dyn.) la route qui conduisait de la Palestine en Égypte, se terminait près de l'Égypte à un fort appelé : «*Uzi* du roi *Seti-Mineptaḥ*,» qui fournissait l'eau d'un puits aux voyageurs, de là on arrivait à *Maktal*, à la frontière de l'Égypte. En continuant le chemin on touchait *ta-ā-pa-tam*, «la ville du lion» (Léontopolis), située près d'un grand réservoir d'eau douce et entourée d'une plantation d'arbres. Enfin on se rendait à *Zar*, la forteresse la plus importante du Delta du côté de l'orient, sur la rive droite du fleuve. Si quelqu'un voulait nous objecter que l'itinéraire monumental qui se termine par la ville des *Zalu* ou Tanis, n'a pas eu égard à la branche Pélusiaque qu'on aurait dû traverser avant d'arriver à Tanis et à la branche Tanite, nous sommes à même de constater de pareils oublis dans nombre d'exemples tirés des monuments. Lorsque le roi *Piānχi* se rendit de Memphis à Héliopolis, d'après le récit historique conservé sur la grande stèle du conquérant éthiopien à Boulaq, l'itinéraire de sa marche est minutieusement indiqué, seulement la description a passé le trajet sur le fleuve comme si cela s'entendait de soi-même. J'aurais encore d'autres exemples à citer où se rencontre le même oubli que nous venons de signaler à l'attention du lecteur.

Les traces du sémitisme ne finissent pas par là. Il y a encore d'autres places situées dans la partie orientale de la basse Égypte, dont les noms démontrent l'origine sémitique. Dans une notice sur le nom égyptien de la ville que les Grecs appelaient Mendès,

nous avons signalé *) l'existence d'une forteresse du nom *pa-sebti-en-pa-Āzaba* «la forteresse de l'Āzaba» qui, peut-être, doit être appliqué à la citadelle de Mendès. Ce qui est sûr c'est que le nom *Āzaba,* quoique muni de l'article égyptien *pa*, n'est pas d'origine égyptienne. Il faut l'expliquer certainement à l'aide du dictionnaire sémitique.

Avec cette justesse de vues qui distingue tous les travaux de M. Chabas de Chalons, ce savant a remarqué que la ville de *Pe-baires* ou *Pe-bailes*, mentionnée dans, un texte historique du temps de Menephthès Ier, doit être reconnue dans une des places de la basse Égypte qui étaient situées vers l'orient, et que ce roi cité mettait en état de défense contre les attaques des ennemis du côté de l'Arabie. Seulement nous ne pouvons partager l'opinion de l'éminent égyptologue qui est disposé à identifier la ville de *Pe-bailes* avec *Pe-Bast* ou Bubastis, par la raison que la déesse étrangère *Bailes*, *Baalis,* qui entre dans la composition du nom propre de la ville, était une forme de *Sekhet* (*Soχet*) et très-probablement la même que la déesse *Bast*. Nous ne pouvons suivre non plus le développement des raisons par lesquelles M. Chabas s'efforce de fixer géographiquement la position de la ville mentionnée. Dans le passage du texte historique, où *Pebailes* se trouve mentionné, il est question de travaux exécutés «devant *Pe-bailes* aux environs du canal *Śakana,* au nord de .» M. Chabas, pour trouver un moyen de comparaison, suppose d'abord une faute de copie dans le dernier groupe, qu'il restitue comme s'il y avait à lire *Śet-Ḥor* «l'étang» ou «le lac d'Horus.» Ce serait alors le même lac qui, dans la liste des nomes de la basse Égypte, est attribué au 14e nome. Nous devons faire remarquer cependant que cette rectification n'est point nécessaire.

---

*) Aeg. Zeitschrift 1871 pag. 81.

Le groupe géographique auquel M. Chabas suppose une faute, se rencontre sous les formes : , , *Miti*, pour désigner le canal du nome Héliopolite, le 13e de la basse Égypte. Lorsque le roi éthiopien *Piānχi* se rendit de Memphis à *Ȧnu*-Héliopolis, après avoir mis le pied sur la rive orientale du Nil, il prit le chemin par la route montagneuse de la ville de *χer* (l'ancienne Babylone) et arriva à sa tente dressée *ḥir ȧment Mi-ti* « vers l'ouest du canal *Miti*. » Il s'agit donc d'un canal qui passait près d'Héliopolis en prenant sa direction vers le nord ; le canal qui partait de Bubastis, dans la direction de l'ouest vers l'est, déchargait ses eaux dans le canal *Miti*, qui dès lors continuait son chemin sous le nom sémitique de *Šakana, Šakon*. C'est ainsi que s'expliquent géographiquement les mots : « aux environs du canal *Šakana* au nord du canal *Miti*. La topographie étant déterminée ainsi, il n'est pas difficile de fixer la position de la ville de *Pebailes* qui n'est autre que l'endroit appelé *Byblos* par Étienne de Byzance, la ville *Bilbeïs* de nos jours, le ⲫⲉⲗⲃⲉⲥ (Phelbès) des Coptes. En effet, si le pharaon Menephthès voulait défendre la route qui conduisait du nord vers Héliopolis, la position de Bilbeïs était tout à fait favorable pour construire des fortifications.

D'après un passage contenu dans la grande inscription sur la stèle de *Piānχi*, il y avait à « l'ouest du nome Athribite » un endroit nommé textuellement *Kahani* qui, par son appellation, rappelle également l'origine sémitique. C'est ainsi que nous pourrions augmenter encore les exemples qui parlent en faveur de notre assertion que, du côté de l'orient dans la basse Égypte, un grand nombre de localités portaient des noms sémitiques qui datent d'une époque où des peuples de cette race habitaient ces contrées.

Ce que les études géographiques nous obligent forcément à établir, est prouvé d'un autre côté par le dictionnaire égyptien de

la langue antique qui abonde en expressions et en mots empruntés aux idiomes sémitiques. Il ne s'agit pas de ces mots qui désignent des êtres vivants et des choses dont les Égyptiens firent la première connaissance par l'entremise des peuples sémitiques, tels que *sus* «le cheval,» *kamali* «le chameau,» *ȧbari* «espèce de cheval ou de taureau,» *āgalotā* «le chariot;» au contraire, il est question d'une foule d'expressions sémitiques pour lesquelles la langue égyptienne avait des équivalents qui leur correspondaient exactement. On employait p. ex. le mot sémitique *roš* pour dire «la tête,» *sar* «le chef, le roi,» *beït* «la maison,» *bab* «la porte,» *bir* «le puits» *qetem* «l'or,» *birkatā* «le lac,» *šalom* «saluer,» *rom* «être haut,» *barak* «bénir,» etc., et ainsi bien d'autres encore. Ces mots sémitiques s'étaient tellement enracinés dans la langue et l'écriture égyptiennes que presque chaque document historique du temps des 18e, 19e et 20e dynasties apporte de nouvelles preuves de la manie de mêler le sémitique avec l'égyptien.

On allait encore plus loin en ne le trouvant pas étranger ni singulier de donner à ses enfants des noms purement sémitiques. On n'a qu'à feuilleter le dictionnaire des noms propres égyptiens publié dernièrement par M. *Lieblein* de Christiania, pour découvrir à chaque page des noms empruntés au catalogue sémitique des noms propres. Il y avait des Égyptiens qui portaient des noms tels que: *Ȧdiroma, Ȧbarokaro, Baāl-mohar. Pesahales, Mausan, Mašu, Namurod, Nanai, Sagarta, Qapur, Karopusa* etc., sans qu'on se souciât de l'origine étrangère de tous ces noms-là.

Il résulte des observations que nous venons de faire et que nous pourrions augmenter considérablement, que des peuples de race sémitique, pendant de longues années, ont dû habiter l'Égypte, du côté des frontières, puis qu'il se produisit, par suite du contact continuel des deux races égyptiennes et sémitique une population mixte, qui prévalut dans la basse Égypte et dont les idiomes, les moeurs et les habitudes, et même les doctrines théologiques, influèrent notablement sur ses voisins égyptiens. Il faut supposer encore que dans nombre de familles domiciliées dans les parties septentrio-

nales de l'Égypte, et surtout du Delta, l'élément sémitique s'était très-purement conservé de père en fils.

En examinant les principaux cultes des divinités établis dans la basse Égypte, on peut se convaincre que des idées religieuses particulières aux Sémites, s'étaient introduites dans les doctrines et dans les sanctuaires des Égyptiens qui, sous le nom de *Set* ou *Suteχ*, reconnaissaient généralement le type de la divinité de l'étranger. Dois-je prouver que les noms de *Baal* (en égyptien *Bār, Bāl, Uār* ou *Uāl*) et de la déesse belliqueuse *Āstartà*, mentionnés si souvent dans les inscriptions hiéroglyphiques, sont d'une origine étrangère qui, sans doute, doit être cherchée chez les Phéniciens? comme à Sidon, il y avait dans Memphis un sanctuaire de la déesse *Āstartà*, et nous présenterons plus bas les témoignages authentiques selon lesquels *Rāmsès* II, le père adoptif du législateur juif Moïse, fit construire, à cette déesse, un temple dans sa ville éponyme de *Rāmses*-Tanis. Moins fréquents sur les monuments que les divinités précédentes, le dieu *Rešpu* et la déesse *Qadoš* «la Sainte» ont trouvé leur place dans la société des dieux et des déesses de la mythologie égyptienne, et ils y figurent avec tous les honneurs rendus de la part des Égyptiens, aux représentants du panthéon de leur pays. Le dieu *Bas*, la personnification de la musique, du chant et des plaisirs, dont les images si bizarres se rencontrent par milliers dans les temples et les tombeaux égyptiens, est certainement d'une origine sémitique, (son nom *Bas*, en arabe, désigne le chat) et nous croyons ne pas pousser trop loin les comparaisons en lui adjoignant la déesse *Bast*, à tête de chatte, la divinité éponyme de la ville de Bubaste. Rappelons encore le nom d'*Āntà* donné à une déesse égyptienne qui répond exactement à la déesse Syrienne Anaït ou Anaïtis.

L'influence du Sémitisme est démontrée, d'un autre côté, par un fait extrêmement singulier et frappant qui complètera les preuves en faveur de notre opinion sur la place importante de cet élément étranger en Égypte. Nous entendons cette ère particulière dont un fonctionnaire égyptien, au 14e siècle, se servit pour dater

une inscription gravée, sous le règne de Ramsès II, sur la fameuse stèle de Tanis. Contrairement à l'usage adopté depuis les temps les plus reculés par les Égyptiens qui indiquaient la date d'un événement quelconque au moyen de l'année correspondante du règne du pharaon de l'époque, la stèle de Tanis, d'origine purement égyptienne, nous a conservé le seul exemple d'une ère qui se rapporte à une notation calendrique étrangère, en s'appliquant à l'an 400 de l'ère du roi *Nub*. C'est-à-dire qu'à Tanis, ville originairement sémitique par sa population, l'ère en question était tellement populaire que l'auteur de la stèle ne trouvait pas extraordinaire de s'en servir au début d'un texte gravé en beaux caractères et exposé aux yeux des habitants de Tanis. Pourrait-on demander un témoignage plus convainquant de l'influence des idées sémitiques sur l'esprit et sur les habitudes des Égyptiens que celui que nous venons de présenter à nos lecteurs ? Certainement non. Il y a là cachée une puissance prépondérante et presque irrésistible du Sémitisme sur l'élément égyptien qu'il sera bon de noter avant de connaître l'histoire de l'invasion des Hycsos et de ses conséquences politiques pour l'empire des pharaons.

En face de tous ces témoignages qui militent si fortement en faveur de la question, nous allons interroger les traditions monumentales pour savoir si réellement des Sémites habitaient anciennement les régions orientales du Delta, et dans le cas affirmatif, quel était le nom des peuples auxquels ils avaient dû appartenir.

Pour toute réponse nous faisons suivre d'abord la traduction d'une lettre missive composée, à l'époque de la 19e dynastie, par un scribe royal dans le but d'aviser son maître de l'exécution d'un ordre relatif à des peuples étrangers.*)

«Autre chose qui contentera le coeur de mon maître. [C'est «pour lui rendre compte de ce que] nous avons laissé passer «les tribus des *Śasu*, du pays *Ȧduma*, la forteresse *χetam* du «roi *Mineptaḥ-Ḥotepḥimaāt* — qu'il vive, qu'il prospère! — «laquelle est dans le pays de *Tuku* du côté des lacs de la ville

*) Voir Papyr. Anastasi No. IV pag. 4 lign. 13 suiv.

«de *Pàtum* du roi *Mineptaḥ-Ḥotepḥimāat,* laquelle est dans le «pays de *Tuku,* pour les nourrir et pour nourrir leur bétail du «domaine du Pharaon, qui est le bon soleil pour tout le monde.»

Dans ce document, qui date du règne de Menephthès Ier, fils de Ramsès II et le Pharaon de l'Exode, il s'agit d'abord des tribus, ou plutôt de tribus appartenant à la peuplade nommée *Śasu,* dans laquelle la science a reconnu, depuis longtemps, les Arabes-Bédouins habitant le désert qui s'étend entre l'Égypte et la terre de Canaan, et encore au delà jusqu'aux bords de l'Euphrate. Les *Śasu,* selon les notions monumentales, étaient de la race des *Āamu,* , dont ils formaient le véritable type. A l'époque de *Seti* Ier, père de Ramsès II, qui leur avait déclaré la guerre, le domicile des *Śasu* commençait à la forteresse *Zal*-Tanis et se terminait par une ville non égyptienne portant le nom de *Pa-Kanāna,**) *Kanāna,* la même que Seti Ier prit d'assaut. L'auteur de la lettre ci-dessus désigne les *Śasu* auxquels il fut permis d'entrer en Égypte, plus spécialement comme des *Śasu* «du pays d'*Àduma*» dans lequel nous avons à reconnaître l'Idumée, le pays d'Édom de la Bible.**) Les tribus des *Śasu* dont il est question dans le papyrus, étaient donc des habitants du pays d'Édom qui, géographiquement, est précisé par la région montagneuse appelée *Sé'ir* (שֵׂעִיר) dans la Sainte Écriture.***)

A cette occasion nous avons la satisfaction de constater de nouveau une concordance très-heureuse qui règne entre les traditions égyptiennes et la Sainte-Écriture. Dans cette partie du fameux papyrus Harris qui traite des guerres de Ramsès III, il est question d'une expédition entreprise contre des *Śasu.* Le roi raconte ainsi l'affaire:

---

*) Voir nos «Geographische Inschriften» vol. II pag. 51, 53.

**) Idem, p. 66.

***) Genèse XXXVI, 20.

ári-á — je fis; *sek* — la destruction; *Saār-u* — des *Saār*; *em* — des

maháut — tribus; *Śasu* — des *Śasu*

Le nom propre *Saār* qui sert à désigner la tribu des *Śasu* contre laquelle l'attaque de Ramsès III était dirigée, correspond lettre pour lettre au nom hébreu de *Sĕ'ir*. La concordance est d'autant plus visible que le déterminatif de l'enfant après le mot *saār*, suppose des connaissances de langues sémitiques de l'auteur égyptien qui doit avoir su que זעיר signifie «le petit». Les *Sĕ'irites*, les fils de *Sĕ'ir*, étaient les habitants primitifs troglodytes de la montagne de *Sĕ'ir*; chassés plus tard par les enfants d'Esaü, ils cédèrent la place à ceux-ci qui cependant conservaient le nom ethnique de leurs ennemis.*)

Munis de ces connaissances, il sera facile de juger la question et d'attribuer aux *Śasu* leur véritable place dans la géographie des peuples de l'antiquité. Quittant leurs montagnes de *Sĕ'ir*, ils infestaient les chemins en ennemis ou arrivaient dans les pays circonvoisins, pour satisfaire aux besoins de leur vie. L'arrivée de leurs tribus en Égypte fut sans doute causée par une famine et par la nécessité d'avoir du blé et de la nourriture pour eux et pour leur troupeaux. Ils y demandaient l'entrée, à la porte du pays, dans ce nome de *Thuku* (Succoth de la Bible) que les peuples classiques nous font connaître sous le nom du Séthroïtès. Leur séjour, sans doute, n'y fut que temporaire.

---

*) Voir Genèse XXXVI, 21. Deut. II, 12. 2. Chron. 25, 11. 14. Ces détails, par rapport à la comparaison de l'égyptien *Saār* avec le nom de *Sĕ'ir*, ont échappé à l'attention de M. Chabas qui, le premier, a publié le texte et la traduction du passage en question. Voir «Les recherches pour servir à l'histoire de la XIX[e] dynastie» (Paris 1873) de cet auteur.

Le second peuple que les monuments, géographiquement parlant, mettent en rapport avec l'Égypte est celui de *χal* ou *χar*. Grâce aux nombreux renseignements que les textes égyptiens fournissent au sujet du pays et du peuple de *χal*, nous pouvons assurer avec certitude, que les Égyptiens ont voulu désigner par cette appellation les habitants de la Palestine qui avoisinaient la mer Méditerranée, principalement la Phénicie. La preuve en est facile à donner. Des vaisseaux égyptiens faisaient voile pour le pays de *χal*, et des vaisseaux de *χal* chargés de marchandises, arrivaient en Égypte. La preuve décisive est fournie par les deux textes égyptiens gravés sur la pierre de Tanis. Au passage correspondant du nom propre de la Phénicie du texte grec, l'inscription hiéroglyphique donne les groupes *ta-n-Keft*, tandis que le traducteur démotique a rendu ces mots par l'expression *pa-toš na χar* «la région des χar».

Dans un passage très-curieux contenu dans le papyrus Anastasi No. III, 1, 10, les limites méridionale et septentrionale du pays de *χal* sont indiquées à ne pas s'y méprendre. On y parle du *set n χal šaā em Zal er Åupa* «pays de *χal* depuis *Zal* (Tanis) «jusqu'à *Åupa*». *Åupa* est la forme égyptienne du nom d'une ville située au nord de la Palestine, peu nous importe quelle est sa position exacte. Ce qui est d'autant plus remarquable c'est la définition du point méridional du peuple des *χal* qui, selon notre texte, n'est pas autre que *Zal*-Tanis, le chef-lieu du nome Tanitique c'est-à-dire la même ville qui formait la limite occidentale pour les *Šasu*.

Les *χal*, ou disons plutôt les Phéniciens, menaient une vie sédentaire; contrairement aux habitudes des *Šasu*, ils restaient en place, soit chez eux, soit à l'étranger dans leurs colonies, toujours voués au commerce et à l'industrie. Leur présence en Égypte

doit dater des temps les plus anciens; il paraît même que la fondation de la ville de Tanis doit leur être attribuée. Son nom de *Zoān* est autant sémitique que cet autre de *Zar* ou *Zal* qui rappelle involontairement celui de *Zor* (en égyptien *Zar*) par lequel les Phéniciens désignaient la ville de Tyr. Ces rapports entre les deux Tyr, l'égyptienne et la phénicienne, paraissent d'autant plus probables que, selon la tradition biblique, Mizraïm (l'Égypte) engendra Caphtorim. La première partie de ce nom renferme, sans doute, tous les éléments du mot *Keft* que nous venons de reconnaître comme appellation égyptienne du pays de Phénicie. Quant à la seconde partie, nous sommes porté à croire qu'elle doit son origine soit à l'adjectif *ḥer*, qui en langue égyptienne signifie «supérieure», soit au nom divin de *Ḥor*, dieu protecteur des nomes orientaux du Delta. En tout cas l'explication nouvellement proposée du nom de Caphtor, comme étant formé des deux mots: *Keft* et *ur*, avec le sans de «Grande Phénicie» nous paraît inadmissible par le seul fait que des exemples de compositions analogues ne se présentent pas à notre mémoire, tandis que *Keft-ḥer* ou *Keft-ḥor* aurait pu se dire aussi bien comme *Ruten-ḥer* «Ruten supérieure» ou *Ḳobt-Ḥor*, désignation qui n'est pas rare pour la ville de *Ḳobt* ou Coptos.

La présence des *χal* ou Phéniciens en Égypte où ils se trouvaient avec le titre de sujets des Pharaons, est prouvée par plusieurs faits qu'il sera utile de noter. C'est ainsi que les textes font assez souvent mention de *χal*-Phéniciens qui, en Égypte, jouaient le rôle d'employés du gouvernement comme aussi de domestiques d'un rang supérieur. Déjà d'un autre côté il a été observé à juste titre que les papyrus hiératiques datant de l'époque de la 19e dynastie abondent d'exemples qui nous font reconnaître une quantité de noms propres d'origine sémitique portés par des fonctionnaires de la cour pharaonique. Ces personnages servaient surtout le gouvernement égyptien comme messagers envoyés pour affaires en Palestine et dans les pays adjacents de l'Orient. Nous rappellerons notamment les renseignements fournis là-dessus par le papyrus Anastasi No 3 (pag. 5 et 6, verso) et traités pour la première

fois par M. le Docteur Schmidt dans ses études sur les monuments géographiques de l'Égypte et de l'Assyrie, et après lui par M. Chabas dans ses Recherches sur la 19e dynastie.*) D'un tel seigneur p. ex. on vante que des *χali* et des *Naḥasi* (Nègres) courent au devant de lui**). Au temps des troubles qui avaient interrompu la succession régulière des rois égyptiens appartenant à la 19e dynastie, un *χal* avait pris possession du trône des pharaons. Les rois de la 22e dynastie entretenaient un commerce très-intime avec les *χal,* et c'est ainsi que ce peuple, en Égypte, joue un rôle politique dont l'importance n'est pas à méconnaître. Les *χal* parlaient une langue particulière qui était bien connue des Égyptiens. Un papyrus hiératique, conservé au musée de Boulaq et contenant un traité sur la morale***), fait mention de *ṭeṭ-u rot-u en Kem χal-u* «de la langue des hommes de *Kem* (l'Égypte) et des *χal* (Phéniciens)». La mention simultanée des deux langues en question n'est pas fortuite, c'étaient les deux idiomes dont la connaissance paraissait nécessaire aux gens de quelque instruction.

Le fait historique que des *χal,* ces Phéniciens, à toutes les époques de l'empire égyptien avaient établi leur domicile dans les régions orientales de l'Égypte, autour du lac Menzalèh de nos jours, ce fait acquiert une certitude très-prononcée par la circonstance que les descendants de cette race étrangère se sont conservés, aux mêmes endroits, à travers le moyen âge jusqu'à nos jours. L'autorité de notre savant ami et collègue M. Mariette-Bey nous servira de témoin pour enlever chaque doute au sujet de cette assertion. Dans un article plein d'intérêt, inséré dans les «Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne»,†) M. Mariette a relevé la question relativement aux habitants de ces bords du lac Menzalèh

*) Voir notre Géographie vol. I.

**) Voir notre travail sur le sujet inséré dans le «Zeitschrift» 1872, Mai-juin, p. 49 suiv.

***) Pag. 9. lign. 5 suiv.

†) Tome Ier, Paris 1873 p. 91 suiv.

«qui sont acceptés aujourd'hui comme indigènes, mais qui, par leurs traits, leurs coutumes, leurs traditions, peuvent être regardés comme des non Égyptiens et des étrangers.» Les habitants de cette région, qui se donnent le titre de Malakin (dérivé de Melkites selon M. Mariette), auparavant chrétiens, étaient de turbulents adversaires de la puissance des Khalifes. Ce sont eux que les auteurs arabes désignant tantôt par le nom de *Bimaïtes* ou *Biamites*, tantôt par le nom de *Baschmourites*. «Le dialecte Baschmourique du copte est le patois corrompu et mélangé sans aucun doute de beaucoup de mots étrangers que parlaient les tribus d'origine étrangère, campées depuis un temps immémorial dans la partie septentrionale de l'Égypte» (Mar.).

Voilà donc les descendants modernes des anciennes familles de race étrangère qui avaient pris domicile dans les nomes appelés plus tard Tanite et Séthroïte, et qui avaient donné aux endroits habités par eux et aux eaux et canaux de leur terre ces noms de type sémitique dont les Égyptiens eux-mêmes se servaient dans leurs récits historiques et dans leurs listes géographiques, et dont nous avons déjà cité quelques exemples dans le cours de cette discussion.

Le chapitre suivant nous fera connaître une page de leur histoire politique, glorieuse pour eux, funeste pour la maison pharaonique et pour les habitants de race purement égyptienne.

CHAPITRE XII.

ÉPOQUE DE LA DOMINATION DES ÉTRANGERS. — JOSEPH EN ÉGYPTE.

Nous voilà arrivés à cette époque de l'histoire d'Égypte que Manéthon, le prêtre égyptien, a eu en vue en parlant de la dynastie des Hycsos. Quoi qu'on dise de la valeur et de l'exactitude de cette appellation, qui cependant nous a été fidèlement transmise par ceux qui ont pu lire et copier l'ouvrage complet de Manéthon, il faut avouer toutefois que le nom de Hycsos est bien égyptien et qu'il mérite une attention toute particulière par l'origine de sa tradition, par la simple raison que cette tradition, relativement au nom de Hycsos, est d'accord avec les événements qui formeront le sujet de ce chapitre.

Selon le récit de Manéthon que l'historien juif Josèphe nous a conservé, un peuple sauvage et non civilisé, arrivé du côté de l'orient inonda, à une certaine époque, la basse Égypte, attaqua les rois indigènes qui y résidaient, et s'empara du pays entier sans rencontrer beaucoup de résistance de la part des Égyptiens. Voici le rapport original de ce fait, d'après le témoignage de Josèphe.

«Il y eut un roi du nom de *Timaios.**) Sous son règne, je «ne sais pour quelle cause, Dieu n'était pas propice et des hom«mes sans renommée venus du côté de l'orient et après avoir «attaqué soudainement et hardiment le pays, s'en emparèrent «facilement et sans combat. Ils soumirent ceux qui y gouver«naient, incendièrent les villes et dévastèrent les sanctuaires.

*) Var. lect. Timaos, Timios.

«Ils maltraitèrent les habitants, massacrant les uns et réduisant «les autres en esclavage, eux, leurs femmes et leurs enfants.»

«Ensuite ils firent roi l'un d'entre eux qui porta le nom de «*Salatis.**) Celui-ci résidant à Memphis perçut des tributs sur «la haute et sur la basse Égypte, et mit des garnisons dans les «places les plus importantes. Il fortifia surtout les frontières «orientales prévoyant que les Assyriens, la nation la plus puis-«sante de cette époque, tâcheraient de faire une invasion dans «son royaume. Aprés avoir trouvé, dans le nome Séthroïte, «une ville dans une situation favorable, à l'est de la branche «Bubastite du Nil, appelée d'aprés une vieille tradition *Avaris*, «il la rebâtit, la fortifia de murailles très-solides et y plaça, «comme garnison jusqu'à 240,000 hoplites. Il y résidait pendant «l'été, pour surveiller la distribution des vivres et de la solde «pour sa troupe, et pour tenir en respect les étrangers en fai-«sant faire des exercices militaires à son armée.»

«Il mourut après avoir régné . . . . . . 19 ans.
«Son successeur, du nom de *Bnon* (Banon, Béon), règna . . . . 44 ans.
»Après celui-ci un autre: *Apakhnan* (Apakhnas) 36 ans 7 mois.
«Puis *Aphobis* (Aphophis, Apophis, Aphosis) 61 ans.
«Et *Annas* (Janias, Jannas, Anan) . . . . 50 ans 1 mois.
«Le dernier, *Assèth* (Asèth, Asès, Assis) . . 49 ans 2 mois.

«Ces six personnages furent leurs premiers rois; ils firent «une guerre continuelle dans l'intention d'exterminer les Égyp-«tiens jusqu'au dernier.»

«Leur peuple entier fut appelé *Hycsos*, c'est-à-dire *rois-«pasteurs*. Car *hyc* dans la langue sacrée, signifie *roi*, et *sos*, «dans l'idiome vulgaire, *pasteur* ou *pasteurs*. Quelques-uns pré-«tendent que c'étaient des Arabes.»

Nous nous arrêtons à cette dernière remarque qui, pour bien comprendre l'origine de ce peuple barbare, est de la plus haute importance. Si le lecteur veut se rappeler nos observations rela-

---

*) Var. lect. Saltis, Silitis.

tives aux Arabes-Bédouins, habitant les contrées désertes, à l'est de l'Égypte, et nommés en langue égyptienne *Šasu* (il y a des textes *) qui les appellent également *Šasa, Šaus* et *Šauàs*), il partagera certainement notre opinion que ceux qui prétendaient l'origine arabe des Hycsos, doivent avoir puisé leur assertion dans une source bien égyptienne. Manéthon, de son côté, en faisant prévaloir le sens de «pasteur», a commis une confusion bien singulière en voulant expliquer la seconde partie du nom *antique* Hyc-sos moyennant le dialecte vulgaire, c'est-à-dire *moderne*, parlé de son temps et offrant par hasard, un mot *sos* ou *šos* avec le sens de pasteur.

Nous avons démontré plus haut (voir pag. 144) par la citation d'un texte composé au temps de la 19e dynastie, que le peuple des *Šasu*, les Bédouins de l'antiquité, demanda de temps en temps la permission d'entrer en Égypte et de passer les forteresses pour trouver la nourriture nécessaire à eux et à leurs troupeaux dans les domaines du pharaon. Ils étaient donc, à l'instar des tribus arabes de nos jours, des pasteurs dans le vrai sens du mot. Donc il est tout naturel de supposer qu'à la fin le nom de *Šasu* ou *Šaus* «Bédouin» rappelait aux Égyptiens tout de suite l'idée de pasteurs, d'une peuplade errante et s'occupant de ses troupeaux, la seule richesse des habitants du désert. Quoi qu'on puisse nous objecter que les monuments ont passé sous silence le nom des Hycsos, cet argument perdra toute sa valeur si l'on réfléchit que la plupart des souvenirs historiques de l'antiquité égyptienne qui auraient pu s'occuper des événements en question, ont disparu de la surface du sol, et qu'il faut attendre qu'un heureux hasard nous livre de nouveaux documents cachés jusqu'à présent sous les décombres de quelque sanctuaire ou de quelque ville antique en Égypte, ou bien conservés dans un coin quelconque de quelque musée public ou de collections particulières en Europe. L'Égypte est le monde des surprises; en conservant l'espoir de découvrir de ces documents, il serait imprudent de vouloir donner aux résultats de nos études la forme absolue d'un dernier jugement, mais il sera permis, et il

---

*) Voir là-dessus notre Dictionnaire géographique qui est sous presse.

doit être permis de combiner les données éparses tirées des monuments connus jusqu'à présent, de développer nos opinions avec leur aide, et d'attendre d'un heureux hasard les preuves en faveur de nos hypothèses.

A l'heure qu'il est nous maintenons catégoriquement l'identité des Hycsos de la tradition manéthonienne avec les mots égyptiens *ḥak-Šasu* ou *Šaus*, «chef des Arabes-pasteurs», formés d'après l'analogie du groupe , *ḥak set Àbeša* «chef du pays *Abeša*» qui se rencontre dans les peintures de la chapelle funéraire de *χnum-ḥotep* à Bénihassan, près de la figure du chef des *Āamu* (voir plus haut à la page 99). Mais nous sommes loin de vouloir prétendre que ce nom de Hycsos-*Ḥak-Šaus* a été le nom pour ainsi dire officiel que les rois étrangers n'importe de quelle race auraient adopté pendant leur domination en Égypte. Au contraire, il est extrêment probable que les Égyptiens, après l'expulsion des dynastes étrangers, avaient voulu dédaigneusement appliquer le mot *hycsos* comme une espèce de sobriquet à la race des princes d'origine non égyptienne qui, pendant plusieurs siècles, se regardaient comme les véritables rois d'Égypte. Un autre argument qui plaidera en faveur de l'origine arabe, dans le sens le plus étendu de ce nom ethnique que nous assignons au nom des Hycsos, est fourni par une vieille tradition conservée chez plusieurs auteurs arabes du moyen âge. Selon cette tradition, vers le temps qui nous occupe, des Arabes Amalékites auraient fondé un grand royaume dans les parties orientales du Delta, leurs chefs ayant soumis le reste de l'Égypte à leur domination.

D'après une autre tradition, selon le témoignage d'Africain, un des abréviateurs de Manéthon, ces princes étrangers auraient été des Phéniciens qui occupèrent Memphis et bâtirent la ville d'*Avaris* dans le nome Séthroïte. Encore cette tradition n'est pas dénuée de fondement, si l'on veut bien se rappeler nos remarques au sujet des *χalu*-Phéniciens et de la ville de *Ḥa-uār*, la Avaris de la tradition. Les Phéniciens s'étant mis en rapport avec les soi-disant Hycsos, il en résulte nécessairement que le centre de la domina-

tion des étrangers doit être cherché sur ce territoire du Delta oriental qui était habité par une population mixte d'origine sémitique dont les Phéniciens formaient la souche principale. C'est donc dans ces trois nomes de Tanis, de Pithom et de Kesem dont nous avons parlé plus haut, que se développa ce mouvement politique dirigé contre les rois d'Égypte sans que nous soyons informés des véritables causes de la guerre acharnée entre les deux races, la sémitique d'un côté, l'égyptienne de l'autre.

En laissant de côté tout ce qui porte le caractère d'hypothèses plus ou moins vraisemblables, nous préférons consulter les monuments qui, seulement d'une manière générale, il faut le dire, constatent d'abord la présence de rois étrangers résidant à l'époque antérieure à la 18e dynastie dans la basse Égypte et appartenant à la nation des [hiéroglyphes] *Menti*. Cette dernière, dans les listes ethniques gravées sur les monuments, y figure comme une des neuf subdivisions des peuples que les Égyptions regardaient comme des ennemis nationaux et que les pharaons de toutes les dynasties tâchaient de soumettre à leur sceptre.

D'après les dernières recherches de M. Chabas*) les *Menti*, des habitants sédentaires (de [hiéroglyphe] *men* manere) seraient une autre race sinaïtique auprés des peuplades errantes des *Petti* ([hiéroglyphes]).**) Suivant nos propres recherches les *Menti* désignent les habitants de la Syrie. En voici les raisons. Dans la grande liste des neuf peuples sculptée sur une des murailles du temple d'Edfou et publiée pour la première fois par notre savant ami et collègue, M. Dümichen, la nation des *Menti* est caractérisée topographiquement dans les termes suivants :

[hiéroglyphes]

menti-u	*tet*	*er*	*pa*	*ta*	*en*	*na*	*àŝer-u*
«les Menti.	Est appelé ainsi	le		pays	des		*Aŝer.*»

*) Études sur l'antiquité historique, à la page 102.

**) La lecture *Petti* de ce nom, d'après M. Chabas, doit être rectifiée.

La question ouverte où il faut chercher le pays jusqu'à présent inconnu des *Àšer*, trouve sa solution bien satisfaisante à l'aide du texte démotique de la pierre trilingue de Tanis. Là où le texte hiéroglyphique donne les groupes *rutennu àbt* «le pays Rutennu oriental» et le texte grec la traduction *ΣΥΡΙΑ* «la Syrie, le traducteur démotique s'est servi de l'appellation suivante que nous transcrivons par les lettres correspondantes de l'écriture sacrée:

pa	*toš*	*pa*	*àšer*
«le	pays	du	Àšer» (lign. 19).

Il résulte d'une comparaison des noms correspondants dans les trois différentes parties de la pierre de Tanis, que le pays des *Àšer* était le même que les Grecs, à l'époque des Ptolémées et des Romains, désignaient du nom de Syrie. Loin d'être une «autre race sinaïtique» comme le suppose M. Chabas, les *Menti* représentent, dans ce nom ethnique, les peuplades et les familles habitant les contrées que Strabon désigne par les noms des provinces de Comagene, Seleucis, Coelesyria, Phoenice, Judaea, dont à son époque se composait la Syrie.

C'est ainsi que, d'après les témoignagnes des auteurs classiques, le nom de Syrie s'appliquait à ce vaste territoire qui était situé entre l'Euphrate et la Méditerranée, y compris la Phénicie et la Palestine, jusqu'au désert arabique et jusqu'à la frontière égyptienne. L'appellation de Syrie donnée à ce territoire doit son origine au nom de l'Assyrie, dont les rois, à différentes époques de l'antiquité, avaient soumis les habitants de la Syrie à leur domination. Les Égyptiens, encore à l'époque des Ptolémées, savaient si bien ce fait qu'ils rendaient dans l'inscription démotique gravée sur la stèle de Tanis, le mot grec de Syrie par son correspondant égyptien *Àšer*, tiré de l'idiome vulgaire, qui fait penser immédia-

Comme nous le prouverons dans un autre endroit, le mot en question se prononce *Ànti*, ainsi que nous l'avions proposé dans nos Inscriptions géographiques.

tement au nom de l'Assyrie, appelé également *Aschour* en hébreu. Si, d'un autre côté, le traducteur chargé de la rédaction du texte hiéroglyphique avait choisi le nom ethnique de *Rutennu* pour désigner la Syrie, il était dans tous ses droits, en se servant d'une appellation que la langue sacrée s'était réservée comme une désignation très-antique pour le même pays, datant de l'époque de la 18e dynastie, comme nous le démontrerons plus tard.

Guidés par ces considérations qui sont fondées sur des renseignements monumentaux, et dont l'exactitude ne saurait être niée par personne, nous sommes transporté sur un terrain tout à fait différent. Si les *Menti* expulsés d'Égypte par le premier roi de la 18e dynastie, après la prise de la ville d'*Avaris,* sont identiques avec les habitants d'*Aśur*, comme nous l'avons prouvé sur le témoignage du texte géographique d'Edfou, il en résulte de toute nécessité que les princes nommés rois-pasteurs ont dû appartenir à une des nombreuses familles ethniques qui résidaient sur le territoire qui, géographiquement parlant, était désigné plus tard par le nom de Syrie.

Un nouvel horizon s'ouvre ainsi à nos recherches qui, de prime abord, gagnent une grande vraisemblance par le fait que les *Rutennu*-Syriens, à plusieurs époques de l'histoire, firent des invasions en Égypte et soutinrent, pendant un certain temps, leur domination dans les résidences villes et forteresses bâties le long du Nil. Devons-nous rappeler encore qu'à l'époque des grandes guerres que les pharaons de la 18e dynastie ont faites avec un succès sans pareil contre les habitants de la Syrie, le nom ethnique des *Rutennu*, rapporté dans la partie hiérogliphique du texte de Tanis comme traduction du nom de Syrie-*Áśur,* est adopté de préférence pour désigner d'une manière entièrement générale la grande nation qui, à l'est de l'Égypte, habitait les contrées de la Palestine jusqu'aux plaines de la Mésopotamie ?

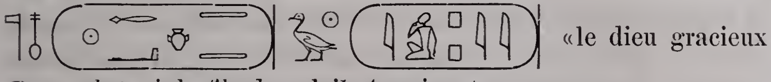
Les belles découvertes de nouvelles listes ethnographiques de l'époque du grand conquérant Thutmes III que notre ami Mariette-Bey vient de faire à Karnac et dont il prépare la prochaine publication, prouveront d'une manière incontestable que le nom de

Ruten (ou *Luten*) était appliqué non-seulement à ces peuples qui habitaient le pays situé dans les parties du nord de la Palestine, mais aussi à toutes ces familles qui occupaient la Palestine proprement dite jusqu'à l'Arabie Pétrée. Mais avec cette différence bien remarquable que les *Ruten* du Midi étaient désignés spécialement par le nom de *Ruten-ḥir-t* «le peuple de *Ruten* supérieure», tandis que la même nation, vers le côté des plaines de la Mésopotamie, se distinguait par le nom de *Ruten-χir-t* «le peuple de *Ruten* inférieure».

A l'heure qu'il est les études des monuments égyptiens datant de l'époque qui précéda la 18e dynastie, nous ont livré les témoignages incontestables: 1^0^, qu'une famille de princes étrangers, de la race des *Menti*, régna de longues années dans les parties orientales de la basse Égypte; 2^0^, que ces princes avaient choisi, comme résidence, la ville (phénicienne) des *Zalu*, la Zoan de la Bible, la Tanis des auteurs classiques; 3^0^, qu'ils possédaient comme place d'armes la forteresse de *Ḥa-uār*, la ville Avaris de la tradition manéthonienne; 4^0^, que ces mêmes princes avaient adopté les moeurs, les habitudes, la langue officielle et l'écriture sacrée des Égyptiens, et les arts de ce peuple en tant qu'ils se réservaient le droit de donner à leurs statues royales le caractère particulier de leur origine étrangère, exprimé surtout dans leurs portraits, dans la manière d'arranger leur barbe et leur coiffure et dans quelques détails de leur costume: 5^0^, que ces rois avaient choisi, pour représentant divin, parmi les divinités du panthéon égyptien, le dieu *Set* ou *Suteχ* qui avait, dans les deux villes de Tanis et d'Avaris, de splendides sanctuaires; 6^0^, qu'un de ces princes avait institué, pour des buts calendriques, une ère qui commença par le règne de son fondateur, le roi *Nub*, et dont l'usage, encore à l'époque de Ramsès II, 400 ans après le temps de *Nub*, est certifié monumentalement sur une stèle découverte à Tanis.

Si le nombre des souvenirs du temps de ces princes étrangers est relativement très-restreint, et si les noms royaux des pharaons-Hycsos qui couvrent les statues, les sphinx et d'autres monuments exécutés d'après leurs ordres, sont frustes et effacés, de manière

que leur lecture devient quelquefois extrêmement incertaine et douteuse, cette fâcheuse lacune dans notre savoir au sujet des noms des Hycsos s'explique parfaitement par le soin extrême que les pharaons légitimes de l'époque postérieure avaient pris de détruire et d'anéantir tous les documents qui auraient pu rappeler la mémoire des princes pasteurs. Les noms de Hycsos qui couvraient le colosse trouvé à Tel-Mokhdam, la base du grand sphinx exposé au rez-de-chaussée du Louvre, le lion découvert près de Bagdad, la table de libation conservée au musée de Boulaq, ces noms sont presque entièrement effacés, et ce n'est qu'à un heureux hasard que nous devons la connaissance des noms suivants portés par deux rois Hycsos. Ce sont:



«le dieu gracieux *Rā-ā-àb-taui*, le fils du soleil *Apopi*», et



«le roi *Set-ā-peḥti*, le fils du soleil *Nub*».

Le nom du roi *Àpopi*, qui en dialecte memphitique, se prononce *Aphophi*, ne diffère pas de celui de Aphobis ou Aphophis porté, selon la tradition de Manéthon, par le quatrième des premiers six rois Hycsos, quoique les personnes royales ne soient pas les mêmes.*)

Quant aux légendes données au second roi, nous devons faire observer qu'elles représentent exactement les mêmes noms et titres que les légendes mythologiques des monuments égyptiens attribuent au dieu *Set*, le dieu Typhon des auteurs classiques. En les traduisant on y trouve le sens de: «Set, le très-fort» — «L'or».**)

*) Nous ferons remarquer que beaucoup d'Égyptiens, vivant vers l'époque de ce roi, s'appelaient également *Àpopi*, ou *Àpopa*.

**) A ceux de nos lecteurs qui ne sont pas étrangers aux études de la philologie égyptienne, nous devons une explication relative à la lecture du nom *Nub* qui, en égyptien, comporte le sens de l'or. C'est que la syllabe ⌓ \\ *ti* qui suit le signe phonétique pour *nub*, doit être supprimée dans la prononciation par suite d'une loi que l'éminent égyptologue anglais M. Goodwin a découverte tout dernièrement en y reconnaissant une espèce de *dualis* ex-

Grâce à un très-heureux hasard un des précieux papyrus du Musée britannique (Sallier N° I) nous a conservé le commencement d'une histoire qui se rapporte directement à l'époque du roi Hycsos Apopi, contemporain d'un prince égyptien appelé *Rā-sekenen* «le soleil vaillant». La science doit cette belle découverte à la sagacité de M. E. de Rougé dont le décès prématuré restera pour longtemps une perte vivement sentie par ses amis et collègues. L'éminent maître avait le premier reconnu que le document en question était le seul souvenir que les monuments nous ont laissé de l'histoire des Hycsos. Nous avions pris soin de communiquer cette découverte aux savants de notre nation en ajoutant à notre mémoire une traduction des premières lignes du papyrus. Après nous, M. Chabas, l'habile et infatigable interprète de textes hiéroglyphiques et hiératiques, a publié en entier une traduction de cet important document. Nous la proposerons à nos lecteurs avec d'autant plus de plaisir que cette traduction due à M. Chabas est plus complète et plus à la hauteur des connaissances de la langue et de l'écriture sacrées acquises jusqu'à aujourd'hui.

» Ceci est arrivé, le pays d'Égypte étant aux Fléaux: il n'y « avait point de seigneur au jour de cet événement. Alors, « lorsque Sekenen-Rā était Hik (roi, gouverneur) du pays du « Midi, les Fléaux étaient à la ville des Amou, et le chef Apapi « était à Avaris. Le pays tout entier lui offrait ses produits ma- « nufacturés et le Nord faisait de même avec toutes les bonnes « choses de *To-méri* (l'Égypte).

« Le roi Apapi fit de Set son seigneur divin, et ne servit au- « cun des dieux qui sont dans le pays entier. Il lui construisit « un temple d'excellent travail pour les siècles. Le roi Apapi

---

cellentiae. Nous ferons remarquer à cette occasion que les monuments égyptiens mettent l'or en rapport avec *Set*, le dieu de la destruction, et qu'il entre dans le composé *ḥa-nub* «chambre d'or» pour désigner la chambre du sarcophage dans les hypogées royales de Bab-el-moluk. Peut-être que le sens symbolique de l'or est en rapport avec une ancienne croyance des Sémites qui attribuent à ce métal des influences funestes et dangereuses.

« établit des fêtes et des jours pour faire immoler des victimes « chaque jour à Set, et des statues du roi avec bandeaux, comme « c'est le cas d'un temple ayant des Phra-Harmakhis en face « l'un de l'autre. . . . . Alors le roi « Apapi eut à envoyer un message au roi Sekenen-rā, dans le « pays du Midi. »

« Beaucoup de jours après cela, le roi Apapi fit appeler les « scribes savants afin qu'ils lui donnassent leur avis sur la com- « munication à faire au roi Sekenen-rā. »

Après une lacune de cinq lignes à peu près, le texte continue ainsi :

« . . . . . . avec lui, hormis que je ne consens pas à servir « aucun des dieux, qui sont dans le pays entier, à l'exception « d'Ammon-Roi, roi des dieux. »

« Après beaucoup de jours ensuite de ces choses, le roi Apapi « envoya au chef du Midi, dans le pays du Midi, la déclaration « que lui avaient dite ses scribes savants. Puis le messager du « roi Apapi marcha vers le chef du Midi. On le conduisit vers « le chef du Midi. »

« Il dit au messager du roi Apapi : Qui t'envoie dans le pays « du Midi ? comment es-tu arrivé pour espionner ? »

« Le messager lui dit : « c'est le roi Apapi qui envoie vers « « toi pour dire que . . . . . . sur la fontaine du bétail, qui est « « dans . . . . de la ville. Réellement je n'ai pas « « laissé venir à moi le sommeil, ni le jour ni la nuit avant « « d'avoir rempli ma mission. »

« Le chef du pays du Midi resta stupéfié un instant, et il « arriva qu'il ne put pas répondre au messager du roi Apapi.

« Ensuite le chef du Midi lui dit : « ainsi donc ton maître « « ne t'a pas envoyé pour . . . . au chef du Midi . . . . « « toutes les paroles pour lesquelles il a envoyé vers moi . . . « « . . . . Il lui fit donner des vivres de ses « « mets. . . . . « Tout ce que tu as dit je le trouve. . . . « « . . . . Le messager du roi Apapi repartit pour « « l'endroit où était son maître. »

« Alors le chef du Midi appela ses grands généraux et aussi « ses officiers, ainsi que les guides habiles qui étaient avec lui, « pour leur dire toutes les déclarations au sujet desquelles le roi « Apapi avait envoyé vers lui. »

« Ils se turent d'une seule bouche, dans une grande stupeur, « ne sachant lui répondre ni bien ni mal. »

« Le roi Apapi envoya à . . . . »

Ici, au beau milieu de la phrase, le scribe a terminé son travail, sans se soucier de la curiosité de ses lecteurs de trente-deux siècles après lui.

Malgré les lacunes qui interrompent le fil de l'histoire, quelquefois aux passages les plus importants et les plus intéressants, et malgré quelques légers changements que nous voudrions appliquer au sens de plusieurs mots et phrases dans la traduction de M. Chabas, il est certain que les parties conservées du papyrus suffisent pour nous mettre au courant des personnages et du sujet général de l'histoire dont il s'agit.

Le roi Apapi, chef des ennemis établis dans la basse Égypte, réside à Avaris,*) la population lui étant tributaire. Ayant choisi

---

*) Le papyrus ajoute : « les fléaux étaient dans la ville des Amou. » Sans nous arrêter à la traduction « les fléaux » par laquelle M. Chabas rend le mot égyptien *àaṭ* qui se rencontre déjà dans des textes de la XIIe dynastie pour désigner un misérable ennemi, nous passons aux groupes suivants traduits par le même auteur: « la ville des Amou ». Malgré quelques doutes qu'on pourrait concevoir au sujet de la transcription des signes correspondants du nom Amou (= *āamu*), il est probable que le scribe du papyrus, à cette place, a commis une légère erreur en voulant rendre le mot *āamu* en lettres hiératiques. En adoptant l'exactitude de la transcription proposée par le savant égyptologue de Chalon, reste à savoir où chercher la ville correspondante moderne de *Ṭemā-āamu* « la ville des Amou ». Voici les raisons qui nous engagent à y reconnaître la ville de Péluse, dont les ruines, de nos jours, sont désignées du nom de *Feramah*, qui dérive de l'appellation copte *Pheromi*. La signification de ce nom comme « ville boueuse » est prouvée par le nom *Sin* (« la Boûe ») que les Hébreux ont donné à la même ville. Quant au nom grec Pélusion, les uns l'expliquent à l'aide du mot grec *pélos* « la boue », tandis que les autres y reconnaissent les traces des Philistins. Par un jeu de mot très-curieux, encore en égyptien les deux explications peuvent être soutenues,

le dieu Set pour son seigneur divin, à l'exclusion des autres divinités égyptiennes, il lui construisit dans cette ville un temple solide, lui établit des fêtes et des offrandes, et lui consacra ses statues.

Dans le midi du pays, et probablement à Thèbes, un prince égyptien du nom de *Rā-skenen* ou *Skenen-rā*, est regardé comme simple gouverneur ou *Ḥak*.

Après la description de l'état politique du pays d'Égypte, le scribe s'occupe du sujet principal de son histoire: l'envoi d'un messager de la part du roi Apapi au gouverneur du Midi, sans que les lacunes du texte mutilé nous permettent de deviner la nature de la mission.

Le messager arrive à la cour de *Rā-skenen* qui lui adresse la même question et le même reproche dont le patriarche Joseph se servit à l'égard de ses frères venus en Égypte pour acheter du blé, en disant: « D'où venez-vous ? — Vous êtes des espions arrivés pour voir où le pays est ouvert. » (Genèse XLII, 9. 11.).

Après avoir pris connaissance du message du roi Apapi, le gouverneur du Midi convoque son conseil composé des grands fonctionnaires de sa cour, afin de délibérer sur le sujet de la demande d'Apapi. Cette dernière est d'une nature tellement grave et inquiétante pour le chef du Midi que personne ne sait que répondre pour faire des propositions convenables.

Sans que nous connaissions la suite de l'histoire contenue dans le papyrus Sallier, nous pouvons assurer cependant d'une manière ncontestable que plus ou moins de temps après le message en question, une guerre éclata entre les princes, entreprise à ce qu'il paraît par le gouverneur *Rā-skenen* et par ses successeurs contre son

---

ām signifiant «bédouin»; et *āmā* «l'impure» et «la boue» en même temps (voir notre Dict. pag. 187, 187 et 189). Il paraît donc que les Égyptiens des époques postérieures ne savaient plus si le mot *āamu*, dans la seconde partie de la composition du nom égyptien de la ville de Péluse, se rapportait au peuple des *Āamu* ou au mot *āmā* de leur langue signifiant «la boue» et «l'impure» ou peut-être «non circoncis» à en juger d'après le déterminatif à la fin du groupe: *āmā*.

adversaire résidant à Avaris, et conduite à sa fin glorieuse par le roi *Ȧāḥ-mes* (Amosis), le chef et le fondateur de la dix-huitième dynastie.

Ce fait est mis hors de doute par le texte historique qui couvre les parois de la chapelle funéraire d'un certain *Ȧāḥ-mes,* située sur la hauteur de la montagne du côté de l'est des ruines d'une ancienne ville que les Grecs connaissaient sous le nom d'Eileithyiapolis, la Lucinae civitas des géographes romains. *Ȧāḥ-mes*, fils d'un certain *Abana* qui sous le règne de *Rā-skenen* était un des officiers du roi, y raconte sa biographie, et c'est à cette occasion que nous sommes informés, il est vrai très-généralement, au sujet des événements qui précédèrent la dix-huitième dynastie.

L'étude des documents égyptiens qui se rapportent à l'époque indiquée a donné les preuves que plusieurs rois, dont se compose la dix-septième dynastie, ont porté le même nom officiel, c'est-à-dire *Rā-skenen*, et le même nom de famille: *Taā*. Nous connaissons parmi leur nombre trois rois qui s'appellent: le premier *Taā* Ier, son successeur *Taā* II avec le surnom de *ā* « le grand », et *Taā* III avec le surnom de *ken* « le victorieux »; ce dernier étant le prédécesseur du pharaon Amosis.

Dans le papyrus du Musée britannique (Abbott) qui entre autres contient un rapport dressé à l'occasion d'une spoliation des hypogées royales à Thèbes examinées et vérifiées par des architectes à l'époque de la XIXe dynastie, il est également question des deux premiers rois portant le nom commun de *Taā*, dont les tombeaux, à Thèbes, furent trouvés inviolés de la main des spoliateurs. Il en résulte d'une manière presque incontestable que ces rois, comme les autres membres de leur maison royale, ont été regardés comme appartenant à une dynastie thébaine. Ce fait, prouvé par l'existence des hypogées des rois *Taā* à Thèbes, est d'un parfait accord avec la supposition d'une dynastie de Thèbes, qui, d'après Manéthon (sur la foi d'Africain) précéda immédiatement la XVIIIe dynastie des rois diospolites.

En étudiant les monuments dont l'origine remonte jusqu'à l'époque des premiers rois de cette illustre dynastie, il en résulte un fait qu'il est bon de noter pour se faire une juste idée sur la famille royale dont sortaient les fondateurs du grand empire égyptien des Aménophis et des Thotmosis.

Selon les indications fournies par les tableaux de famille de plusieurs tombeaux et par les textes gravés ou peints sur quelques objets de nature funéraire, l'aïeul de la famille royale en question fut vénéré dans la personne de l'ancien pharaon *Mentu-ḥotep,* de la onzième dynastie, le 57ᵉ roi de la grande table d'Abydos. La transmission du sang pur de *Mentuḥotep* au roi d'Amosis de la XVIIIᵉ dynastie se fit par la princesse héréditaire *Ȧāḥmes Nofertȧri,* qui épousa ledit roi et dont la descendance fut regardée comme la race légitime des pharaons de la maison de *Mentuḥotep.* Auprès de la reine *Nofertȧri* que les Égyptiens, encore à une époque de beaucoup prostérieure à la XVIIIᵉ dynastie, honoraient d'un culte commémoratif, une autre princesse contemporaine, portant le nom de *Āāḥ-ḥotep,* la femme du roi *Kames* et probablement la mère du roi Amosis, jouit d'une vénération très-prononcée de la part des Égyptiens qui la regardaient après *Nofertȧri* comme l'aïeule des rois de la XVIIIᵉ dynastie. C'est cette reine dont le musée de Boulaq peut à bon droit se vanter de posséder les splendides et précieux objets de luxe et de parure qui lui appartenaient de son vivant, dignes d'une personne aussi élevée une reine aïeule de la plus célèbre dynastie comme de l'empire égyptien. On sait que ces bijoux, y compris des armes magnifiques, furent découverts sur la momie et dans le cercueil de la reine trouvé par hasard à Thèbes, à quelques pieds au-dessous du sol de l'ancienne nécropolis.

Les remarques et les observations que notre cher ami et savant collaborateur, M. Mariette-Bey a faites, dans sa « Notice des principaux monuments » du Musée de Boulaq sur ces bijoux sont trop instructives et trop intéressantes pour que nous puissions résister au désir de les reproduire à cette place.

« Le cercueil de momie qu'on aperçoit à droite en entrant dans la Salle des Bijoux est celui qui contenait les deux tiers des objets précieux conservés sous la vitrine placée au centre de la salle. La cuve peinte en gros bleu sans aucune décoration n'ayant pas d'intérêt, et prenant d'ailleurs une place considérable, nous n'avons exposé que le couvercle.

Ce couvercle est momiforme, et doré tout entier extérieurement. L'urœus, symbole de la royauté, se dresse sur le fond. Les yeux et les oreilles sont rapportés. L'enveloppe des yeux est en or, le blanc est en quartz, la prunelle en pâte de verre noir.

Les dessins qui le couvrent sont tracés à la pointe. Un collier cache les épaules et la poitrine. Sous le collier sont placés l'urœus et le vautour, groupe qui exprime la souveraineté sur la Haute et la Basse-Égypte. Une inscription verticale descend le long des jambes jusque sous les pieds où l'on voit deux images d'Isis et de Nephthys dans l'attitude de pleureuses. Enfin, par dessus ces ornements de détail, un système de grandes ailes enveloppe la momie tout entière.

Si l'on demande à l'inscription verticale dont nous venons de parler, le nom du personnage dont ce cercueil a contenu les restes, on y voit, après les formules d'adoration à Phtah-Sokar-Osiris et à Hathor, que ces restes sont ceux de *la royale épouse principale, celle qui a reçu la faveur de la couronne blanche*, Aah-hotep, *vivante pour l'éternité*.

Notre cercueil contenait donc la momie d'une reine, et si l'on se rappelle :

1° Que les cercueils des rois Entef (XIe dynastie) conservés au Louvre et au Musée britannique sont dorés par les mêmes procédés et couverts, comme le nôtre, du même système d'ailes tracées à la pointe ;

2° Que les uns et les autres portent sur la poitrine le groupe emblématique formé de l'urœus et du vautour, et sous les pieds les deux pleureuses agenouillées ;

3° Que des deux côtés, la cuve est peinte en gros bleu, et taillée dans un tronc d'arbre évidé ;

4° Que le nom d'*Aah-hotep* est un nom commun pour les hommes et pour les femmes sous ces mêmes rois Entef;

5° Que notre reine Aah-hotep est revêtue d'un titre *(celle qui a reçu la faveur de la couronne blanche)* qui appartient de préférence à la XIe dynastie;

6° Qu'elle n'est pas dite *la justifiée,* omission qui est la règle sous l'Ancien-Empire et qui, sous les contemporains des Entef, est le cas le plus fréquent;

On conclura *à priori* que, comme les Entef de Paris et de Londres, la reine Aah-hotep appartient à la XIe dynastie.

A l'ouverture, la momie semble justifier ces prévisions. Sous la XIe dynastie, l'emmaillotage proprement dit est rare; les morts sont plutôt entourés de linges en forme de linceuls que serrés dans des bandelettes; entre ces linges sont placés des objets de toute sorte en rapport avec les usages de la vie privée; d'autres objets de même nature adhérents à la peau, ou bien encore déposés dans les vides du cercueil. Or l'embaumement de la reine Aah-hotep s'est fait exactement dans ces conditions. Deux barques d'or et d'argent, des haches de bronze, de gros bracelets de jambes ont été trouvés à côté d'elle, sur le bois du cercueil. Entre les linges mal noués étaient déposés, comme au hasard, des poignards, une hache d'or, une chaîne garnie de trois mouches d'or, un pectoral. Enfin le cadavre lui-même était revêtu d'une autre chaîne d'or ornée d'un scarabée, de bracelets, d'un diadème, etc. En un mot l'intérieur du cercueil ne démentait pas l'extérieur, et tout jusqu'ici nous porte à conclure que si les Entef de Londres et de Paris sont des rois de la XIe dynastie, l'Aah-hotep de notre Musée sera une reine du même temps.

Mais dès qu'on interroge les inscriptions tracées sur les monuments divers dont je viens d'indiquer l'origine, le doute commence. La barque d'or massif, les haches de bronze portent le nom du roi *Ra-ouat' Kheper Kamès;* les plus riches des autres objets sont marqués au nom de *Ra-neb-pehti Ahmès nakht;* quant au cartouche de la reine, on ne le retrouve plus une seule fois. Or Ahmès, ou Amosis, est un des rois les plus connus, et tout le monde sait que

le vainqueur des Hycsos est le premier roi de la XVIIIe dynastie. Les ressemblances de style (dont les tombes de Drah-abou'l-neggah nous ont fourni mille autres exemples) nous ont donc trompés; comme nous l'avons expliqué autre part, l'Égypte est revenue sous la XVIIe dynastie avec la plus singulière persistance au style de la XIe, et la reine Aah-hotep sera désormais pour nous une contemporaine d'Amosis.

Restent à expliquer les liens de famille qui l'unissent aux deux rois nommés dans son cercueil. De ces deux rois Amosis est le plus récent, d'où l'on peut conclure que notre princesse sera morte sous son règne. Mais Aah-hotep était-elle sa *royale épouse principale,* ou celle de Kamès? Notons que nulle part Aah-hotep n'est dite soit la mère de l'un, soit l'épouse de l'autre. D'un autre côté, à moins que Kamès ne soit un de ces rois éphémères comme la XVIIe dynastie a dû en produire, le prédécesseur d'Amosis est, non pas Kamès, mais *Raskenen.* La lumière est donc loin d'être faite sur les problêmes que soulèvent ces questions compliquées. Ce qui est probable, c'est qu'Aah-hotep était la femme de Kamès, et qu'elle sera morte sous le règne d'Amosis, soit que celui-ci ait été son fils (conjecture que semble autoriser le soin tout filial dont témoigne le luxe vraiment extraordinaire de la tombe*), soit que, *rex novus* et sans généalogie connue, il ait voulu laisser à la femme de l'un de ses prédécesseurs son titre d'épouse royale.»

Parmi ces objets exécutés par les anciens orfèvres de Thèbes en or et en pierres précieuses, et portant tous le cachet de la plus haute perfection du travail et de l'art, il y en a un certain nombre qui sont ornés de légendes hiéroglyphiques d'un intérêt tout particulier pour l'histoire de cette époque. Une hache dont le manche est en bois de cèdre recouvert d'une feuille d'or, et dont le tranchant est de bronze, nous révèle, dans ses légendes, pour la pre-

*) Le cercueil et les bijoux d'Aah-hotep présentent d'ailleurs des anomalies si grandes que le titre de *royale épouse principale* (de Kamès), au lieu de *royale mère* (d'Amosis) peut à peine nous arrêter, surtout si Kamès était encore vivant à l'époque de la mort de celle que nous croyons avoir été sa femme.

mière fois au complet le protocole royal d'Amosis. Un poignard d'or porte également les noms et les titres de ce roi appelé *Ȧāḥ-mes naχt* c'est-à-dire «Amosis le fort» ou «le vainqueur.» Des sculptures gravées sur un chasse-mouche, font reconnaître le roi *Kames* distingué par son nom d'enseigne *se-zaf-taui* «l'approvisionneur des deux mondes»,*) qui rappelle à notre ami M. Mariette Bey la première partie du titre donné à Joseph, pendant son séjour en Égypte, par le pharaon contemporain. Sans vouloir contester le mérite et la probabilité de cette comparaison proposée par notre savant collègue, nous croyons cependant devoir donner la préférence à une autre origine de ce titre: *Zaphnat-pāneaχ*, dont voici la décomposition en mots égyptiens:

Za-	*pa-*	*v-*	*nt-*	*pa-*	*ȧa-*	*ānχ*
Le gouverneur	du	district	de	la	ville	de la vie

Le sens de ce titre est tout clair et d'accord avec les détails de l'histoire de Joseph à la cour pharaonique. La contrée appelée «le district de la ville *Aa-ānχ*» (à la lettre «ville de la vie») est la même que les géographes grecs ont désignée par le nom du Nomos Séthroïtès, comme nous le prouverons à un autre endroit. C'est cette contrée située près de Tanis où Joseph et les Hébreux ont vécu pendant le temps de leur séjour en Égypte.

La barque d'or massif, garnie de son équipage et montée sur un chariot à quatre roues, qui a été découverte avec les autres objets appartenant jadis à la reine *Ȧāḥ-ḥotep*, paraît avoir été un cadeau du roi *Kames*. Du moins son nom officiel couvre la figure d'un lion passant qui est gravé sur la paroi extérieure d'une des deux cabines dans l'intérieur de la barque.

La reine *Ȧāḥ-hotep* a été ensevelie à Thèbes pendant le règne du roi Amosis, qui selon toute probabilité a été son fils et le fils du roi Kames dont le tombeau, dans le papyrus Abbott, est men-

---

*) Les noms propres composés de *Sezaf-* ou de *zaf* ne sont pas rares en égyptien. C'est ainsi que le nom d'un roi de la XIIIe dynastie débute par ce mot *Sezaf-* et que deux autres pharaons de la même dynastie s'appellent *Merzefau* («ami de l'abondance») et *Neb-zefau* («maître de l'abondance»).

tionné après ceux des deux *Taā* I[er] et II. Ce père d'Amosis paraît avoir été un des roitelets qui, vers la fin de la XVII[e] dynastie et encore au commencement de la XVIII[e], gouvernaient dans différentes parties de l'empire égyptien sous le titre de vice-rois. Les liens de famille qui les attachaient à la maison d'Amosis, ôtent tout soupçon à leur égard. En se contentant de leur modeste rôle, ils contribuaient à surveiller les intérêts du pouvoir royal, et avec cela ceux de leur propre famille. Quoique leur nom soit entouré du cartouche royal, leur titre égyptien *suten-sa* « fils royal » ou « prince », indique d'avance leur position à l'égard de la personne du roi. Parmi le nombre des autres vice-rois qui apparaissent sur les monuments de l'époque, nous signalons les suivants à l'attention du nos lecteurs : Le prince *Binupu* avec le nom officiel de *Nofer-ka-rā*, le prince *Aāḥ-mes* avec le prénom de *Suot-en-rā*,*) un autre prince royal du même nom avec le surnom de *Sa-pàri*, le prince *Uotmes* et le prince *Rāmes*, le prince *Sa-rā Sa-àmen*. Ajoutons-y encore, cependant sans les citer par leurs noms, une douzaine de princesses de sang royal, et on conviendra que malgré les désastres et les malheurs que l'Égypte dut subir du temps des Hycsos, la famille légitime avait conservé dans sa nombreuse descendance le germe d'une grande prospérité.

La famille, dont trois représentants du temps des Hycsos nous sont connues par les noms de *Rā-skenen Taā*, avait reçu une bonne leçon pour son avenir et pour les mesures à prendre afin de garantir l'unité de l'empire et maintenir l'obéissance des sujets non égyptiens, résidant dans la partie orientale du Delta. Après avoir reconquis cette contrée et après avoir expulsé les rois étrangers de leur résidence d'Avaris, le premier soin des rois légitimes fut d'effacer les moindres souvenirs qui auraient pu rappeler l'existence de la domination étrangère, d'abolir dans la même contrée

*) Les noms de ces deux princes se trouvent sur une des plus jolies statuettes en bronze du Musée de Boulaq, dont M. Mariette vient de livrer le dessin et les noms à la publicité C'est la figure d'un petit dieu *Horpeχruṭ* dont le piédestal est orné des cartouches des deux princes.

le culte et les statues du méchant Set, le représentant divin des Hycsos, et de remettre le bon dieu Horus à sa place. Inspirés du sentiment de la revanche, les rois glorieux de la XVIII[e] dynastie, firent tous leurs efforts non-seulement pour anéantir de cette façon toutes les traces de leurs ennemis nationaux dans l'Égypte elle-même, mais aussi pour les combattre en les suivant jusqu'aux bords de l'Euphrate, dans les vastes plaines de la Mésopotamie.

L'histoire de la XVIII[e] dynastie c'est l'histoire de cette réaction politique, de la vengeance accomplie jusqu'à la dernière extrémité. Mais c'est aussi l'époque la plus glorieuse de l'histoire d'Égypte qui par suite des victoires et conquêtes de ses pharaons étendit ses frontières jusqu'aux extrémités du monde alors connu.

En étudiant les monuments qui appartiennent à l'époque de la XVII[e] dynastie et au commencement de la XVIII[e] maison pharaonique, on ne peut se soustraire à une observation, du reste assez curieuse, pour connaître l'opinion des Égyptiens contemporains sur la famille des soi-disant Hycsos et sur le peuple étranger résidant depuis les temps les plus reculés de l'histoire dans les parties orientales du Delta, et désigné du temps des Ramessides par le nom de *Zar* ou *Zal*. Si la haine des Égyptiens (nous ne parlons pas de la haine des familles royales dont le pouvoir fut réduit, par les Hycsos, au gouvernement de la contrée du Midi, le *Patros**) de la Bible) contre leurs oppresseurs a été si grande et si justifiée comme on doit le supposer sur la foi du récit de Manéthon : comment expliquer le fait singulier que ces mêmes Égyptiens, à l'époque des Hycsos et des temps postérieurs, y compris la classe des prêtres d'Amon à Thèbes, n'ont pas trouvé étrange de donner à leurs enfants des noms purement sémitiques empruntés à la langue de leurs ennemis nationaux qui, selon Manéthon, ont fait tant de mal à leur patrie, même jusqu'à persécuter les divinités du panthéon égyptien ? C'est ainsi que sur une stèle du musée du Louvre, datant de l'époque du pharaon *Ȧmenḥotep I*[er] (Aménophis), le second roi de la XVIII[e] dynastie, les différents membres d'une famille qui, d'après

*) En égyptien : *Pa-to-res* « le pays du Midi. »

la généalogie inscrite sur le monument en question, remontent six générations au delà d'Aménophis, que plusieurs de ces membres attachés au service d'Amon, portent des noms purement sémitiques, parfois composés avec le nom du dieu *Baāl,* comme par exemple, leur aïeul qui s'appelle *Pet-baāl* « le don de *Baāl?* » Le nom de sa femme *Ȧbrakro,* les noms de son fils *Ȧtu* et ceux des femmes de ses petits-fils: *Tunafi, Ḥiš'elat, Tir* ou *Til* (la dernière fille d'un nommé *Kafeniāa*), etc., sont apparemment d'origine étrangère et ne s'expliquent qu'à l'aide des langues sémitiques. On n'a qu'à feuilleter «le Dictionnaire des noms hiéroglyphiques» publié par M. Lieblein auquel nous avons emprunté les exemples cités ci-dessus (No. 553 pag. 183), pour se convaincre de la justesse de notre observation. Loin de repousser les éléments étrangers qui auraient pu rappeler la présence de leurs oppresseurs, les Égyptiens contemporains sont allés jusqu'à adopter leurs noms, comme de l'autre côté ces oppresseurs, à en juger d'après les noms égyptiens *Ȧpopi* et *Nub* portés par deux de leurs rois, ont trouvé parfaitement en règle d'adopter des noms propres d'origine égyptienne.

Si l'on veut bien nous permettre de dire notre opinion sur ce fait, incontestable à l'égard d'une foule d'exemples analogues à celui que nous venons de proposer, nous en devons conclure que la haine politique entre les deux races, l'égyptienne et la sémite, n'existait pas en réalité, et que cette haine supposée doit être mise sur le compte de la maison pharaonique de la famille thébaine, et que l'exagération a joué ici son rôle pour donner, à la domination des Hycsos, le caractère du terrible et du barbare, afin de trouver une excuse convenable à la faiblesse et au manque d'énergie des pharaons prédécesseurs.

Nous demandons où sont les traces de la destruction, commise par les Hycsos, des temples, des tombeaux et des œuvres d'art dont l'origine remonte à des époques antérieures à leur domination en Égypte? Nulle part! au contraire, ces soi-disant oppresseurs et barbares ont scrupuleusement respecté les constructions et les travaux des pharaons de l'antique empire qui, grâce à ces senti-

ments de piété de la part des rois Hycsos pour le passé, se sont conservés jusqu'à nos jours.

Si l'on n'est pas convaincu par ce que nous venons de dire en l'honneur des Hycsos, ces prétendus ravageurs des œuvres égyptiennes, on n'a qu'à lire ce que M. Mariette Bey, le juge le plus compétent de l'histoire des monuments, a exposé sur le même sujet dans sa : *Notice sur les principaux monuments du Musée de Boulaq.* En parlant de la ville de Tanis qui existait déjà au temps de la VIe dynastie et que les rois de la XIIe et de la XIIIe avaient embellie à l'envi, il observe «qu'il est douteux que le grand temple *ait eu beaucoup à souffrir de l'invasion des Pasteurs.* La seconde dynastie de ces conquérants travailla même à en augmenter l'éclat, et y fit placer de remarquables œuvres d'art conçues dans un style égypto-asiatique où l'influence égyptienne domine. Aucun vestige de la XVIIIe dynastie ne s'y trouve. Tanis qu'on croyait *avoir été ravagée par les Pasteurs, a eu, au contraire, à souffrir de leur départ*, et il est vraisemblable qu'Amosis démantela la ville qui avait été leur capitale.»

Démolir les monuments de leurs adversaires politiques, effacer leurs noms et leurs titres, et parfois les remplacer après coup par les leurs, est une invention des pharaons égyptiens qui, à commencer par les premiers rois de la XVIIIe dynastie, ont pratiqué ce système avec tant de succès que le souvenir des Hycsos a presque entièrement disparu de la surface du sol et que les plus grandes difficultés pour les recherches historiques de nos jours proviennent des nombreux palimpsestes sur pierre.

Si l'on veut nous objecter que le roi *Āāḥmes* (Amosis), le vainqueur des Hycsos, et, après lui, le roi *Amenḥotep III* selon les inscriptions gravées dans les carrières de Mokattam, ont commencé à rebâtir et à restaurer les sanctuaires et les temples tombés en ruines, les textes ne disent pas un mot que cette ruine a été causée par la barbarie des Hycsos. L'auteur des stèles en question se sert de la même expression qui se rencontre dans ces sortes de textes de toutes les époques en assurant que «les sanctuaires étaient allés grandement vers la ruine depuis les époques de ceux qui vivaient

auparavant. » La seule allusion qui se rapporte à des étrangers, se trouve dans le passage suivant des deux stèles de l'an 22 du roi Amosis :

àtḥ-tu *àner* *em* . *àn*

a été traînée la pierre de boeufs ammenés [et confiés

χet *en* *fenχu*

« aux] soins des Phéniciens. »

Nous reviendrons plus tard à ce nom propre des *Fenχ* ou *Feniχ* dans lequel on doit reconnaître sans difficulté l'expression égyptienne du peuple des Phéniciens, les Phoinikes dans la langue grecque.

Avant de clore ce chapitre qu'il nous soit permis de dire un mot sur la chronologie en rapport avec le séjour des Hycsos en Égypte. Nous avions remarqué plus haut que, sur un monument de l'époque de Ramsès II, découvert par M. Mariette Bey au milieu des ruines de Tanis, l'auteur du texte gravé sur la stèle s'est servi de l'ère d'un roi Hycsos appelé *Nub*, pour indiquer la date de la rédaction de l'inscription, qui débute par les mots : « L'an 400, le 4 du mois de Mesori du roi *Nub.* »

En attribuant à l'époque de Ramsès II l'an 1350 avant J—C. comme date approximative, suivant les meilleures autorités en matière chronologique, le règne de *Nub* — probablement la première année de son avénement au trône, — tombe vers l'an 1750 avant J—C. Quoique nous ignorions quelle place le roi en question a occupée dans la série des rois pasteurs, cette date réclame d'abord une certaine valeur comme indication approximative pour l'époque de la domination étrangère en Égypte. Mais cette valeur acquiert une extrême importance par son rapport très-évident avec une tradition de la Sainte-Écriture, relative au nombre des années du séjour des Juifs en Égypte. Selon l'Exode (XII,40) les Hébreux, depuis les jours de l'immigration du patriarche Jacob jusqu'à leur

sortie d'Égypte, sont restés 430 années dans ce pays, chiffre qui dans un autre passage de la Bible (Genèse 15,13) est arrondi à 400 années. Comme la sortie des Juifs a eu lieu après la mort de Ramsès II, le père adoptif du législateur Moïse et le pharaon de la servitude, l'an 1300 avant J—C. correspondra approximativement à l'époque du successeur de Ramsès II, Menephthès I[er], le pharaon de l'Exode. En ajoutant à ce chiffre de 1300 les 430 années du séjour des enfants d'Israël en Égypte, il en résulte que l'an 1730 avant J—C. correspond nécessairement à l'époque de Joseph, sous le gouvernement duquel Jacob et ses enfants immigrèrent dans l'orient du Delta, ou en d'autres termes, que le temps de Joseph (1730 av. J—C.) tombe dans l'époque des rois Hycsos, et plus spécialement dans l'époque du roi *Nub* (1750 av. J—C.). Ces coïncidences, il faut le confesser, ont plus de valeur que les dates empruntées aux systèmes chronologiques fondés sur la base des chiffres manéthoniens et des indications chronologiques conservées chez plusieurs auteurs de l'antiquité. Ces chiffres-là n'obligent ni à modifier ni à rectifier le système, leur valeur est une autre ; c'est qu'ils prouvent, indépendamment de chaque système chronologique, la probabilité de la fixation d'une époque très-importante dans l'histoire du monde moyennant deux indications chronologiques qui coïncident si merveilleusement et qui, indépendamment l'une de l'autre, tirent leur origine de deux traditions également authentiques, également vénérables.

En effet, la supposition que Joseph a été vendu en Égypte et, plus tard, élevé aux plus grands honneurs, par un roi Hycsos — supposition qui ressort si clairement de la correspondance chronologique, — trouve un nouvel appui et une nouvelle preuve par une tradition chrétienne que le P. Syncelle nous a conservée. D'après cette tradition adoptée par tout le monde, Joseph gouverna le pays sous le règne du roi Aphophis, le roi *Apopi* des monuments, dont le temps ne peut pas être de beaucoup d'années antérieur à l'époque du roi Amosis de la XVIII[e] dynastie.

Nous avons le plaisir d'ajouter à ces observations relatives au temps de Joseph et de son maître et souverain, une curieuse illu-

stration et un témoignage bien significatif à l'aide d'un texte égyptien inconnu jusqu'à présent, du moins pour cette partie que nous allons communiquer à nos lecteurs. Nous ferons d'abord observer que l'époque de Joseph est marquée d'un phénomène d'une haute portée pour le bonheur du pays qu'il gouverna pendant une famine de sept année causée par les inondations trop faibles du fleuve. Nous allons prouver que ces années de famine, justement vers l'époque où Joseph administra le pays, se trouvent mentionnées dans un texte égyptien.

C'est dans un des tombeaux d'El-Kab, l'ancienne Eileithyiapolis (près du village El-Kab) que ce texte est gravé sur la muraille en face de la porte d'entrée. A en juger d'après le style des caractères hiéroglyphiques et d'après la manière de décorer la chapelle, le propriétaire du tombeau, du nom de *Baba,* a dû vivre vers le temps de la XVIIe dynastie. Aucun nom royal n'orne la chapelle pour permettre de préciser plus spécialement cette époque par le règne du roi correspondant, mais heureusement cette lacune peut être suppléée par le fait suivant.

Le nom de *Baba* (auprès de celui de *Ȧbana,* second nom du même personnage) se rencontre dans le tombeau voisin de l'officier *Ȧāḥmes,* contemporain du roi Amosis, sous le règne duquel il avait passé sa jeunesse, tandis que son père *Baba-Ȧbana* vivait pendant l'époque du roi *Rā-sekenen* (*Taā* III) dont il fut un des officiers. Comme on n'a pas encore rencontré la tombe du père d'*Ȧāḥmes,* tandis que toute sa famille, enfants et petits-enfants, reposent soit dans sa propre tombe soit dans des hypogées construites par un des membres de la descendance, il est évident que la tombe de *Baba* devait appartenir au père d'*Ȧāḥmes,* le chef des nautonniers, qui vécut sous le règne du roi Amosis et de ses successeurs jusqu'à Thotmosis III. Les premières trois lignes du texte dont nous venons de parler et qui décore la chapelle funéraire de *Baba,* ont été publiées par nous dans le premier volume de notre recueil pl. LXXII N° 3. Plus tard nous avons eu l'occasion de le compléter en copiant le reste de l'inscription composée de quatre lignes

verticales. *Baba,* père d'une famille très-nombreuse, nous raconte sa biographie de la manière suivante:

«J'ai été d'un coeur doux, sans colère, les dieux m'ont ac-« cordé la prospérité sur la terre, mes concitoyens*) m'ont sou-« haité la santé et la vie dans la ville de Kab. J'ai appliqué la « punition aux malfaiteurs. Des enfants étaient à moi, dans ma « ville, pendant mes jours, (car) j'ai procréé, grands et petits, « 52 (enfants). Il y avait autant de lits, autant de chaises (?), « autant de tables (?) pour eux, (le nombre) du blé et du froment « était**) de 120 boisseaux, le lait était extrait de 3 vaches, de « 52 chèvres et de 8 ânesses, le parfum (consumé) a été d'un « Hin et l'huile de deux bouteilles. Si quelqu'un s'oppose, (en « prétendant) que c'est une plaisanterie ce que je dis, j'invoque « le dieu Mont pour témoigner que j'ai dit la vérité. J'ai préparé « tout cela dans ma maison. J'ai donné du lait caillé dans des « cruches et la bière dans la cave en plus de Hin que suffisants. « J'ai ramassé***) du blé, aimant le bon dieu,†) j'ai été attentif « à l'époque de la semaille (ou de l'hiver). —

àn *ḥak* *χeperu* *em* *āχ-u* *en* *renpi-tu*
« Etant une famine éclatée pendant beaucoup d' années »

erṭu-an *tà* *en* *no-t* *em* *ḥak* *neb*
«j'ai donné du blé à la ville pendant famine chaque.»

Nul doute que la dernière partie de l'inscription que nous avons préféré de reproduire textuellement à cause de son importance

*) Littéralement: «ma ville.»

**) C-à-d. que les 52 enfants consommaient par jour. Peut-être devrait-on lire 220 au lieu du chiffre 120 qui suit après.

***) Littéralement: j'ai fait du blé (*nuk àr tà*), également comme on disait *àr χetu* «faire des choses» pour «ramasser des richesses.»

†) Le dieu *nofer* «le bon», pourra être identique avec Osiris, le bon par excellence (voir p. 760 l. 1 de notre Dictionnaire), mais nous ferons observer que le même mot, peut-être par allusion, signifie aussi l'épi, de manière qu'il s'agissait du dieu des épis. Comp. Dict. p. 761 l. 14 et suiv.

capitale, ne fasse allusion à un événement historique arrivé sous forme d'une famine qui régna pendant plusieurs années en Égypte. Comme un tel malheur est de la plus grande rareté, comme l'histoire n'en connaît qu'un seul exemple, les sept années de famine à l'époque de Joseph, et comme l'inscription ci-dessus date d'un temps qui s'approche visiblement de l'époque de Joseph, il en résulte le fait curieux et important que les nombreuses années d'une famine arrivée en Égypte du vivant de Baba, vers la fin de la XVII[e] dynastie, se rapportent directement au même événement dont s'occupe la Sainte-Écriture en parlant des sept années de famine arrivées en Égypte comme dans les autres pays du monde.

Nous ne croyons pas que la critique la plus sévère puisse nous objecter d'avoir poussé trop loin la comparaison entre ces deux événements ou d'avoir tiré des conclusions trop hasardées et peu fondées pour l'histoire de Joseph et pour l'époque des Hycsos, les maîtres du pays et les protecteurs de Joseph et de Jacob. Le texte sacré de la tombe de Baba est tellement simple et clair, qu'il ne présente pas la moindre difficulté ni le moindre doute pour son interprétation. Il faudrait donc nier son existence pour ne pas vouloir reconnaître son importance à l'égard du fait historique de la grande famine du temps de Joseph.

Si on voulait conserver des doutes sur la prétendue parenté qui, d'aprés nous, existe entre *Baba* et son fils *Aāḥmes,* en nous faisant observer que le nom de *Baba* aurait pu être porté par bien des personnes de toutes les époques de l'histoire d'Égypte : nous devons faire la remarque que les études monumentales nous obligent à reconnaître que le nom de Baba apparaît précisément à la XVII[e] dynastie qui s'attache directement aux Sebekhotep et Noferhotep de la XIII[e] maison pharaonique. M. Mariette, dont les expériences sont d'une si haute valeur pour la question de l'âge des monuments, a indiqué très-positivement et très-lucidement *) le lien intime qui rattache les dynasties mentionnées. Peut-être que la découverte d'une liste généalogique composée de personnes

*) Voir plus haut pag. 166.

contemporaines à ces dynasties, résoudra un jour, une fois pour toutes, cette question si obscure et en même temps si intéressante. Le calcul chronologique fondé sur la base des listes et des chiffres manéthoniens, ne suffit plus pour éclaircir la période du moyen empire de l'histoire d'Égypte. Les nombreuses rectifications que récemment les découvertes monumentales ont apportées à la chronologie égyptienne, prouvent d'une manière frappante et incontestable que chaque système formé *à priori*, est exposé à des vérifications très-dangereuses par suite d'un changement nécessaire des chiffres. La découverte inattendue d'un papyrus contenant le livre des rois sans la moindre lacune, serait le seul moyen d'établir la chronologie des dynasties égyptiennes, surtout pour cette partie qui remonte au delà de la XIXe dynastie.

Tableau des pharaons

qui à partir du premier roi Mena ont régné en Égypte jusqu'à la fin de la XVIIe dynastie, dressé d'après les indications de la Table d'Abydos.

Les dates de leur règne sont fondées sur le calcul approximatif de la chronologie des généalogies, la date de 1350 (époque de Ramsès II) formant le point de départ.

		an. av. J—C.			an. av. J—C.
1	*Mena Ire dyn.*	4400	14	*Zazai*	.
2	*Tota*	.	15	*Nebka*	.
3	*Mot*	.	16	*Sersa*	3900
4	*Ata*	4300	17	*Tota*	.
5	*Husapti*	.	18	*Sezes*	.
6	*Mirbapen*	.	19	*Noferkarā*	3800
7	*(Sémempsès)*	4200	20	*Senofru*	.
8	*Qebeh*	.	21	*χufu IVe dyn.*	.
9	*Buzan IIe dyn.*	.	22	*Rātatf*	3700
10	*Kakau*	4100	23	*χāfrā*	.
11	*Bainuter*	.	24	*Menkarā*	.
12	*Uznas*	.	25	*Šepseskaf*	3600
13	*Senta*	4000	26	*Uskaf*	.

		an. av. J—C.
27	*Sāhurā Ve dyn.*	.
28	*Keka*	3500
29	*Rānoferf*	.
30	*Rāenuser*	.
31	*Menkauhor*	3400
32	*Tatkarā*	.
33	*Unas*	.
34	*Uskarā. VIe dyn.*	3300
35	*Teta*	.
36	*Merirā Pepi*	.
37	*Merenrā*	3200
38	*Noferkarā*	.
39	*Merenrā Zafemsaf. VIIe dyn. et suiv.*	.
40	*Nuterkarā*	3100
41	*Menkarā*	.
42	*Noferkarā*	.
43	*Noferkarā Nebi*	3000
44	*Tatkarā Šema*	.
45	*Noferkarā χontu*	.
46	*Merenhor*	2900
47	*Senoferka*	.
48	*Rānka*	.
49	*Noferkarā Terel*	2800
50	*Noferkahor*	.
51	*Noferkarā Pepiseneb*	.
52	*Noferkarā Ānnu*	2700
53	*. . . Kaurā*	.
54	*Noferkaurā*	.
55	*Noferkauhor*	2600
56	*Noferarkarā*	.
57	*Nebχerrā Mentuhotep*	.
58	*Sānχkarā*	2500
59	*Amenemhāt Ier XIIe dynastie*	.
60	*Usurtasen Ier*	.
61	*Amenemhāt II*	2400
62	*Usurtasen II*	.
63	*Usurtasen III*	.
64	*Amenemhāt III*	2300
65	*Amenemhāt IV*	.
66	*Sebeknofrurā*	.
500	*années de la domination étrangère*	2200 à 1700
	Commencement de la XVIIe dynastie	1700

DATE DUE

JAN 7 [illegible]			

Druck von Hundertstund & Pries in Leipzig.